Le voyageur françois, ou La connoissance de l'ancien et du nouveau monde / [par M. l'abbé de Laporte, M. l'abbé de [...]



LE
VOYAGEUR
FRANÇOIS.

LE

VOYAGEUR

FRANÇOIS,

OU

LA CONNOISSANCE

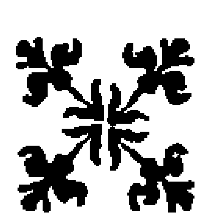
DE L'ANCIEN

ET DU NOUVEAU MONDE,

Mis au jour par M. l'Abbé DELAPORTE.

TOME XII.

Prix 3 liv. relié.

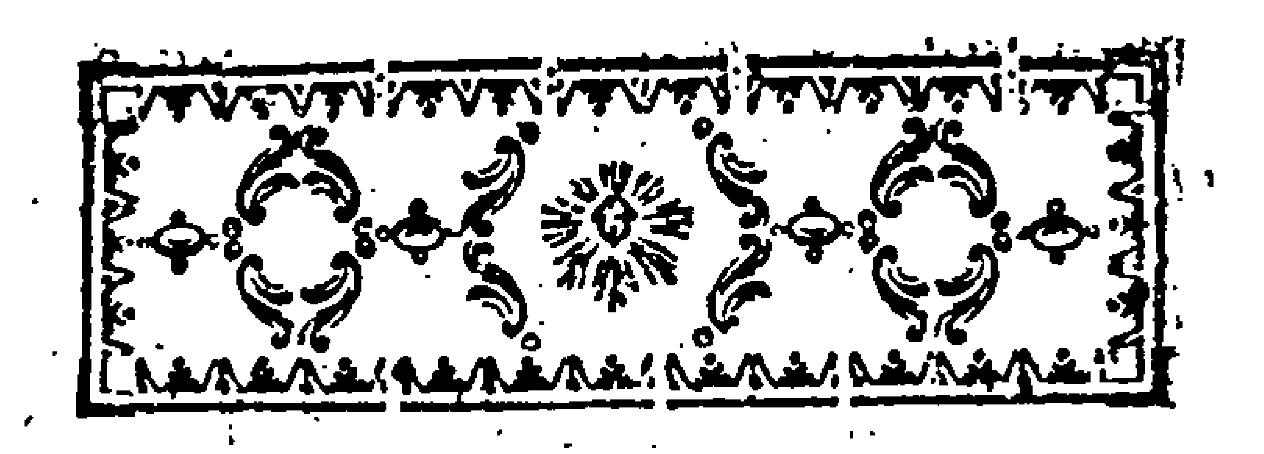


A PARIS,

Chez L. CELLOT, Imprimeur - Libraire rue Dauphine.

M. DCC. LXX.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.



LE VOYAGEUR *FRANÇOIS.*

LETTRE CXXXVI.

Terre-Ferme.

VOUS avez vu, Madame, Christophe Colomb, après avoir fait la conquête de plusieurs isles, aborder sur les côtes de l'Amérique méridionale. Comme c'étoit la premiere partie du continent qu'il découvroit, il lui donna le nom de *Terre-Ferme*, que ce pays a conservé jusqu'à présent. Les Espagnols l'étendirent dans la suite aux provinces voisines, telles que le Darien, la Castille d'or, la Nouvelle Grenade, le Popayan, &c.

Nous y arrivâmes par l'embouchure de l'Orénoque & le golphe de Paria, montés sur un petit bâtiment, que le pere Mugilla nous avoit procuré. Ce golphe, formé par le continent & l'isle de la Trinité, fut nommé, par Colomb, la Bouche-du-Dragon, avant qu'Améric Vespuce ne le connût. Cela n'a pas empêché, comme vous avez vu, que ce dernier ne s'attribuât l'honneur de la découverte. Mais quelque odieuse que soit son injustice, quelque jugement qu'on doive porter de ses droits, il est trop tard pour les lui contester après une si longue possession. Aussi n'en fais-je mention une seconde fois, que parce que c'est ici précisément l'endroit, où il se vantoit d'avoir le premier apperçu le continent du nouveau monde.

Ce qui fit croire, sans doute, à cet Italien & à Ojeda son amiral, que les habitans de la côte n'avoient jamais connu d'autres Européens, ce fut, sans doute l'effroi de ce peuple, à la vue de leurs vaisseaux. Cependant, après avoir été rassurés par des présens, & des marques d'amitié, ils presserent les Castillans de se rendre à leurs habitations. Ojeda y envoya quelques hommes ar-

més ; & les trois jours qu'ils passerent au milieu de ces sauvages, furent un tems de fêtes, où ils goûterent de tout ce que le pays avoit d'agréable. Les femmes même leur furent offertes avec une importunité, dont ils eurent peine à se défendre. Ils revinrent avec un air de satisfaction, qui rendit témoignage à l'humanité de leurs hôtes. Un prodigieux nombre de ces bons Indiens les escorta jusqu'au rivage. S'ils s'appercevoient qu'un Castillan fût fatigué, ils le portoient dans un hamac. Aux passages des rivieres, ils s'empressoient d'offrir leurs épaules. En arrivant auprès des vaisseaux, ils y monterent avec impétuosité, & firent tomber leur admiration sur tout ce qui se présentoit à leurs regards. Ojeda se donna le plaisir de faire jouer toute son artillerie. Cette troupe curieuse & timide se jetta dans les flots, comme on voit, au moindre bruit, sauter dans l'eau des millions de grenouilles rangées sur la rive. Mais l'air tranquille & riant des matelots ayant bientôt dissipé leur crainte, ils reparurent avec un nouvel empressement ; & l'on eut ensuite assez de peine à les congédier.

Du golphe de Paria, nous entrâmes dans la province de Cumana, dont la capitale, qui porte le même nom, est située à deux milles de la mer. Rien de particulier ne distingue les habitans de cette contrée, des autres colonies Espagnoles. Les prêtres, les moines jouissent de la même autorité dans les villes; les églises y possedent les mêmes richesses; les peuples y sont tout aussi superstitieux, les femmes également fieres, dévotes & galantes. Elles assistent chaque jour à l'office divin, précédées d'une espèce de page qui les accompagne. Ce page est un ecclésiastique, qui n'étant point encore dans les ordres, sert, en attendant la prêtrise, aux mêmes usages qu'un domestique de confiance. Il est du bon ton d'en avoir un; & une femme comme il faut n'oseroit paroître sans cette espece de valet, qu'elle occupe quelquefois à des fonctions, dont un galant homme se chargeroit volontiers.

Le jour de notre arrivée à Cumana, on y célébroit la fête de je ne sçais quel saint, peu connu dans la légende, mais qu'on solemnise ici avec beaucoup de pompe. La ville entiere étoit assem-

blée en procession ; & de toutes les maisons, je vis sortir des masques qui venoient grossir la foule. Les blancs, les noirs, les indiens, mêlés ensemble, couroient les rues en faisant mille extravagances. Toutes les portes étoient fermées ; car, sous prétexte de dévotion ou de mascarades, ces brigands volent où ils peuvent. La procession entra dans l'église ; les masques la suivirent avec des violons & d'autres instrumens qui jouoient sans ordre, sans goût & sans mesure, des airs qu'ils composoient sur le champ, & selon leur caprice. D'autres couroient par la nef, se battoient, grinçoient les dents, se jettoient par terre, frappoient le pavé de leur front, hurloient, faisoient des contorsions qui effrayoient les assistans. Ils resterent quelque tems immobiles comme des hommes morts. Le prêtre alors donna la bénédiction, qui étoit comme le signe de la résurrection générale. Les masques se releverent pleins de vie ; mais l'esprit toujours aliéné, ils recommencerent leurs folies dans toutes les rues. Le son d'une cloche les rappella à l'église. Un moine monta en chaire, & les fit tous ranger,

autour de lui. Ils se prosternerent d'abord, se mirent un doigt sur la bouche, & resterent dans cette posture, jusqu'à la fin du sermon. C'étoit le panégyrique du saint, dont on célébroit l'anniversaire. Il avoit été évêque en Espane; & parmi plusieurs traits de sa vie, le prédicateur raconta l'histoire suivante.

» Voulant faire un voyage pour vi-
» siter son diocese, le pieux prélat
» partit avec deux prêtres, montés
» tous trois sur des ânes. L'aubergiste
» d'une petite ville, ayant sçu que l'é-
» vêque devoit y coucher, avoit fait
» des provisions de viandes, de gibier
» & de vins de toute espece. Lorsqu'il
» le vit arriver dans cet humble équi-
» page, outré de voir ses préparatifs
» inutiles, il coupa la tête aux trois
» montures, pour obliger les voya-
» geurs à demeurer quelques jours chez
» lui & consommer tous ses vivres.
» Le saint, qui ne vouloit pas faire
» tant de dépenses, ordonna à son
» hôte de recoudre le cou à ces ani-
» maux, & même de changer leurs
» têtes, qui étoient de trois couleurs
» différentes, afin qu'on gardât long-
» tems le souvenir d'un pareil prodige.

» L'hôtellier obéit; l'évêque fit un signe
» de croix ; & les têtes se trouverent
» aussi bien ajustées, que par les mains
» de la nature ». Vous eussiez trop ri,
Madame, de voir l'admiration béante
de tout l'auditoire, au récit de cette
merveille.

Au sortir du sermon, je demandai à
un Espagnol l'explication des scenes
qui venoient de se passer. « Ces masques,
» me dit-il, marquent les hérétiques
» & les impies qui se sont élevés
» contre les vérités prêchées par le saint
» évêque. Ces courses, ces querelles,
» ces combats, expriment les
» efforts qu'ils ont faits pour détruire
» la vraie religion. Les grincemens
» de dents, les contorsions, les hurlemens
» signifient la rage que cause
» aux mauvais chrétiens, le peu de
» succès de leur entreprise. Quand les
» masques sont à terre, & paroissent
» morts, ils donnent à entendre que,
» par ses raisonnemens & ses miracles,
» le Saint a remporté une victoire complette.
» Pendant le sermon, vous les
» avez vus tenir le doigt sur leurs levres,
» pour marquer que les incrédules,
obligés de céder à la force des preu-

» ves, avouent eux-mêmes leur dé-
» faite, & n'ont plus rien à répliquer ».

Ce n'est pas sans de grandes difficultés que, dans les commencemens de la découverte de Terre-Ferme, les Espagnols ont formé des établissemens sur la côte de Cumana: les Indiens s'y sont d'abord fortement opposés; mais ils ont payé cette résistance par les torrens de sang, dont ils ont inondé ces tristes provinces. Ceux qui échapperent aux supplices, furent réservés pour les mines. Ces traitemens cruels enflammerent plusieurs fois la bile de ce fameux Barthelemi de Las-Casas, dont j'ai parlé ailleurs, & qui avoit fait de cette côte le premier théatre de son zele. Les habitans étoient nus, à l'exception des parties naturelles, qu'ils tenoient renfermées, les uns dans des calebasses ou des étuis de bois; les autres, dans un sac de coton, ou une boîte à feuilles d'or. Les femmes portoient des especes de caleçons. Les uns & les autres ne conservoient, sur le corps, d'autre poil que les cheveux, pour ne pas ressembler, disoient-ils, aux bêtes fauves. Quoiqu'ils observassent une sorte de décence, ils ne se retiroient point à

l'écart pour les besoins naturels. Au moindre sujet de plainte qu'une femme avoit contre son mari, elle prenoit le jus d'une plante qui détruisoit son fruit; & cette facilité de se faire avorter, lui attiroit beaucoup de complaisance & de ménagement. La noirceur des dents, faisant une partie de leur beauté, ils se les frottoient avec une herbe qui avoit la double vertu, & de leur donner cette couleur, & de les empêcher de se gâter. Quant aux autres usages, c'étoient à peu près les mêmes, que ceux des peuples de l'Orénoque. Ils avoient aussi celui de garder le lit, quand leurs femmes venoient d'accoucher, & d'observer un jeûne rigoureux, comme une pénitence d'avoir produit un malheureux de plus sur la terre, & perpétué une race d'infortunés. Je dirai en passant, que plusieurs nations ont regardé comme un crime, de faire des enfans; on pleuroit à leur naissance; on se réjouissoit à leur mort. De-là est venu l'usage de n'en point porter le deuil. De-là aussi la très-haute idée qu'ont eue quelques anciens de la virginité, avant même que Jésus-Christ en eût conseillé la pratique. Chez les Hébreux, ceux qui se

destinoient au service du temple & à l'étude de la loi, étoient dispensés de la nécessité du mariage. Les prêtres Egyptiens buvoient des liqueurs refroidissantes, ou se mutiloient. La loi du célibat étoit prescrite, en Perse, aux filles du soleil; & vous savez avec quelle rigueur les Romains punissoient, dans leurs vestales, les transgressions opposées à la continence.

De Cumana, nous passâmes à Venezuella, ainsi nommée, parce que cette ville est bâtie, comme Venise, au milieu des eaux, & sur des pilotis. Ojeda & Vespuce la découvrirent à la fin du quinzieme siecle. Ce n'étoit alors qu'un petit village, appellé Coro par les Indiens, & composé de vingt-six maisons qui se communiquoient par des ponts-levis. Les habitans effrayés à la vue des vaisseaux Castillans, leverent ces ponts, & se retirerent dans leurs cabanes. Cependant ils envoyerent, vers la flotte, douze canots, qui ne s'approcherent d'abord, qu'avec des marques extraordinaires d'admiration. Les signes, par lesquels on croyoit exciter leur confiance, ne servirent qu'à les faire retourner au rivage; mais lors-

qu'on avoit perdu l'espérance de les revoir, ils revinrent sur leurs pas, avec seize jeunes filles, qu'ils amenerent jusqu'aux vaisseaux, & en firent entrer quatre dans chaque navire. On les reçut avec autant de civilité, que de joie; & l'amitié paroissant succéder à la crainte, on vit sortir des maisons un grand nombre d'habitans qui s'approcherent à la nage. Mais par une révolution dont on ne put découvrir la cause, quelques vieilles femmes, qui nageoient aussi, se mirent à pousser des cris affreux. Aussi-tôt les seize filles se précipiterent dans les flots; & les Indiens s'éloignerent en lançant une grêle de flêches. Ojeda les fit poursuivre par ses barques, qui renverserent quelques canots, & tuerent plusieurs sauvages. Il n'avoit pu se défendre de cet emportement, à la vue de cinq de ses gens, qui étoient dangereusement blessés. On prit deux jeunes filles; & les vaisseaux remirent à la voile.

Venezuela, qui eut d'abord le titre de capitale, fut bâtie par les Espagnols, dans l'endroit même où ils avoient découvert le village de Coro. Ses commencemens furent très-florissans;

mais elle tomba peu à peu; & le siége épiscopal, qu'on y avoit établi, sous la métropole de Saint-Domingue, a été transféré à Léon-des-Caraques. Maracaybo, aujourd'hui capitale de la province, est une des plus riches villes du royaume de Terre-Ferme. Le pays est si fertile, qu'on y fait annuellement deux moissons. On nourrit, dans les pâturages dont il abonde, un très-grand nombre de bestiaux; & il fournit les peuples voisins, de froment, de biscuit de mer, de fromage, de beurre, de sain-doux, de coton, & de diverses sortes d'étoffes. Il donne aussi quantité de cuirs, qui se transportent en Europe. La chasse & la pêche n'y sont pas moins abondantes; le fleuve Unaré, qui le traverse, est si poissonneux, que le droit de pêche étoit sans cesse un sujet de guerre entre les anciens habitans. Ce même pays ne manque pas non plus de mines d'or; le métail qu'on en tire, est si pur, qu'on l'évalue à 22 carats & demi. Le sol produit naturellement d'excellens simples, qui rendent inutiles le ministére des médecins. Les lions y sont communs; mais peu redoutables; un chasseur,

avec le secours d'un chien, en triomphe sans danger. Mais les tigres y sont si terribles, qu'il n'est pas rare de les voir entrer dans les cases des sauvages, saisir un homme, & l'emporter dans les bois pour le dévorer. On compte que cette province, dont le lac de Maracaybo fait comme le centre, contient plus de cent mille Indiens, tributaires de l'Espagne, sans comprendre ceux qui étant au-dessous de dix-huit ans, & au-dessus de cinquante, son dispensés du tribut, par un ordre particulier du conseil des Indes.

Malgré un si grand nombre de bras capables de défendre leur pays, il en coûta peu aux premiers Castillans, pour en prendre possession; mais à peine ils commençoient à jouir du fruit de leur victoire, qu'ils se virent obligés de céder la place à des étrangers. Au commencement du quinzieme siecle, les Velsers, riches marchands d'Ausbourg, qui avoient avancé de grosses sommes à Charles-Quint, entendant vanter le Venezuela, comme une terre qui abondoit en or, proposerent à ce prince de leur en abandonner le do-

maine. Ils l'obtinrent, à condition qu'ils en acheveroient la conquête au nom de la couronne de Castille; qu'ils y feroient bâtir des forts, y enverroient des troupes, & fourniroient des mineurs Allemands, pour être dispersés dans tous les établissemens Espagnols.

Alfinger, bourgeois d'Ausbourg, fut choisi par les Velsers, pour commander la nouvelle colonie, qui tourna toutes ses vues à se procurer de l'or. Cette passion furieuse lui fit employer les moyens les plus odieux, sans menagement pour la vie des Indiens, qu'elle fit périr inhumainement. Les caciques ne furent pas plus respectés que leurs sujets; on les mettoit à la torture, pour leur faire découvrir leurs richesses; & par-tout, ces féroces Allemands, aussi cruels que les anciens Espagnols, laissoient des traces sanglantes de leur cupidité & de leur avarice. Ces malheureux leur apportoient tout ce qu'ils avoient d'or; & plusieurs alloient au-devant d'eux avec des rafraîchissemens, dans l'espérance d'en être bien traités; mais la brutale fureur de leurs tyrans, ne faisant qu'augmenter, ils n'eurent pour ressource, qu'un géné-

reux désespoir. Ils prirent le parti de défendre leur vie & leur liberté : Alfinger fut battu en plusieurs rencontres; & la moitié de ses gens, qui échappe-rent aux flêches des Indiens, moururent des fatigues excessives, où la soif de l'or les engageoit. Sur le ridicule bruit, que bien loin dans les terres, il y avoit une maison toute composée de ce riche métail, le commandant, que sa passion rendoit crédule, résolut de ne pas s'arrêter, qu'il n'eût ce trésor en sa puissance. Comme il avoit à traverser de vastes pays, dans la crainte de manquer de vivres, il en amassa une grosse provision, & en chargea les sauvages. Ils étoient enchaînés à la file, comme nos galériens; & chacun, avec ses fers qui lui pendoient au cou, avoit à porter un fardeau, qu'on auroit à peine donné à des mulets. Le chagrin & l'épuisement en firent périr un grand nombre. Lorsqu'un de ces malheureux tomboit sous le poids, pour ne pas perdre de tems à détacher son collier, on lui coupoit la tête. Cependant la maison d'or ne se trouva point; & Alfinger finit ses jours dans sa chimérique recherche.

Le gouvernement de cette province, presque entierement dépeuplée, n'étant plus rempli par les Velsers, les Espagnols y nommerent par provision. Ils y envoyerent un homme, dont les excès firent presque oublier ceux des Allemands, & acheverent la ruine de ce malheureux pays. Quelques années après, on fit venir des negres d'Afrique, sur lesquels on avoit formé de plus heureuses espérances; mais à peine y furent-ils arrivés, qu'ayant entrepris de se révolter, tous les mâles furent massacrés par leurs maîtres. Une longue suite d'années, écoulées sous un gouvernement plus doux, a réparé une partie de toutes ces pertes.

En côtoyant les provinces de Cumana & de Venezuela, on apperçoit plusieurs isles, où nous ne fûmes pas tentés de nous arrêter. L'une se nomme la Marguerite, & appartient aux Espagnols. On pêchoit autrefois des perles sur ses côtes; elle n'est plus habitée aujourd'hui que par des Indiens & quelques mulâtres. Les Hollandois possedent les isles d'Aves, de Buenaire, d'Aruba & de Curaço. Cette derniere est la seule qui mérite quelque atten-

tion. Ils y ont établi beaucoup de sucreries; ils nourrissent un grand nombre de bestiaux, & font un commerce avantageux avec les Espagnols. Sur la côte méridionale, est la ville & le port du même nom, défendus par une citadelle. Le gouverneur des Antilles Hollandoises y fait sa résidence; & parmi les habitans, on compte beaucoup de juifs & de quakres. Je tiens de mes deux Hollandois une aventure arrivée dans cette isle, qui mérite d'être rapportée.

Un vaisseau de leur nation, ayant à bord deux cens hommes, qui s'étoient embarqués volontairement pour la Guiane, essuya une tempête des plus violentes, qui le fit errer au gré des vents & des flots. La mer s'étant adoucie, le pilote, qui avoit perdu sa route, apperçut une côte, qu'il prit pour le continent; mais il fut aisé de reconnoître, en approchant, que c'étoit une isle. Il se détermina à y relâcher, pour faire quelques réparations nécessaires au vaisseau. Il fallut côtoyer longtems le rivage, avant que de découvrir la moindre apparence de port ou d'habitation; mais l'impatience de débarquer, & le mauvais état du navire

firent choisir l'endroit qui parut le plus favorable. Le capitaine, suivi de tout son monde, entreprit de pénétrer dans le pays. Il n'eut pas plutôt gagné le sommet de la côte, que ses yeux furent charmés de la beauté du paysage, & d'un nombre infini de fleurs, que la terre sembloit produire naturellement.

Après s'être un peu avancé dans l'intérieur de l'isle, il apperçut de loin trois hommes nuds, armés d'arcs, & parés de plumes. Ils l'attendirent d'un air ferme; & loin de marquer de la surprise ou de la crainte, ils le reçurent avec des témoignages de joie. N'entendant rien à leur langage, il ne put leur expliquer ses bonnes intentions, qu'en leur rendant les mêmes caresses; & pour se les concilier tout-à-fait, il leur présenta du vin & des liqueurs qu'ils reçurent avidemment, & qu'ils burent de même. Il s'agissoit de leur faire entendre le desir qu'on avoit de parler à leur chef, & de connoître leurs habitations. L'un d'eux prit le capitaine par la main; & comme s'il eût pénétré son dessein, il se disposa à le conduire. Cependant, au lieu de le mener directement à leurs cabanes, il lui fit prendre

le chemin d'une colline, où, au milieu de quelques arbres, on découvroit un petit édifice composé de bois & de boue.

Avant que d'y introduire le capitaine, les sauvages lui firent remarquer une grosse pierre, à quelques pas de la porte, qui paroissoit avoir été placée à dessein. Ils croiserent en même tems les bras sur leur poitrine; & levant tristement les yeux vers le ciel, ils sembloient vouloir exprimer que c'étoit le tombeau de quelque personne qu'ils regrettoient. Le capitaine entra dans la cabane, qui ne lui offrit d'abord que des murs nuds & grossiers: mais ses regards étant tombés sur une des poutres de traverse, il y apperçut des caracteres qui avoient été gravés avec la pointe d'un couteau. Ils étoient en langue françoise; les voici tels qu'il les transcrivit de sa propre main. » Je suis François, de » Rennes en Bretagne. Je me suis em- » barqué avec le capitaine Berthier, » pour aller au Bresil, en 1602. Notre » vaisseau a fait naufrage. J'ai été jetté » sur les bords de cette isle, sans sa- » voir de quelle maniere, ayant perdu » toute connoissance. Il y a douze ans » que j'y vis dans cette hutte. Les sau-

» vages d'ici sont fort doux ; ils me
» traitent fort bien. Je n'ai aucun desir
» de les quitter ; je sens que ma fin
» approche ; je ne serai plus, quand
» vous lirez ces paroles. Priez Dieu
» pour mon ame. Jean-Remi-Perrin ».

Le capitaine & ses gens comprirent sans peine, que la pierre qu'ils avoient vue à l'entrée de la cabane, étoit son tombeau. Il prit plus de confiance aux trois Indiens, sur cette preuve de leur douceur & de leur bon naturel. D'autres sauvages, qui l'avoient apperçu, lui & ses gens, ne tarderent point à répandre, dans l'habitation voisine, l'arrivée de ces nouveaux hôtes. L'empressement fut extrême pour les voir, pour les combler de caresses & de présens. On leur montra les habits de Perrin, qui avoient été conservés avec soin, quoiqu'ils fussent si usés, qu'en les touchant, ils tomboient en lambeaux. Son couteau, son livre de prieres, & quelques pieces d'argent qu'on avoit trouvées dans ses poches, étoient entre les mains du chef de l'habitation, qui les gardoit comme un dépôt précieux.

Les Hollandois reconnurent aisément

ment, qu'ils étoient redevables d'un accueil si humain au souvenir de ce François. Il avoit, sans doute, vécu assez honnêtement avec les sauvages, pour s'en faire aimer. Les suites répondirent à cet heureux commencement. Après quelques jours de repos, le capitaine s'attacha à prendre une parfaite connoissance du lieu, & résolut de ne pas mettre à la voile, sans avoir établi solidement ses compatriotes dans cette terre. Il y avoit assez de monde pour y bâtir un fort : les premieres semaines furent si bien employées, qu'il eut, avant la fin du mois, un château capable de résistance. Il ne songea plus qu'à parcourir toutes les parties de l'isle, pour en faire un rapport fidele à sa république. Les Anglois racontent la même histoire d'une de leurs possessions dans les Antilles, avec quelques changemens de noms & de dates, mais sans nulle différence, ni pour le fond, ni pour les principales circonstances.

Je suis, &c.

A Carthagene, ce 12 mars 1751.

LETTRE CXXXVII.

SUITE DE TERRE-FERME.

En suivant toujours cette même côte, nous laissâmes, à notre gauche, les provinces peu remarquables de Hacha & de Sainte-Marthe; & nous vînmes débarquer à Carthagene. Cette ville fameuse, une des plus importantes, des plus riches, & peut-être, après Mexico, la plus belle de l'Amérique Espagnole, a eu ses jours de prospérité & de disgraces. Le Castillan Rodrigue Bastidas, ayant découvert ce pays, au commencement du seizieme siecle, fut si content de sa position, qu'il chercha à s'en rendre maître; mais les habitans y apporterent tant de résistance, qu'il fût contraint d'abandonner son entreprise. Ojeda n'eut pas plus de bonheur, ni Oviedo plus de succès. La gloire de vaincre les Indiens, & de bâtir une ville dans un lieu si favorable au commerce, étoit réservée à Don Pedre Heredia. Il lui donna le nom de Carthagene, sans doute, parce

qu'il crut y trouver quelque ressemblance avec l'ancien pays de Carthage. Les avantages de sa situation l'ayant bientôt rendue florissante, elle fut exposée, tantôt à l'invasion des Flibustiers, tantôt à celle des Anglois; & ces derniers la réduisirent en cendres. Elle essuya un troisieme échec, de la part des François, sous le commandement de M. de Pontis; & enfin ses habitans ont encore présente l'attaque de l'amiral Vernon, qui en fit le siége, & le leva en 1741. Cette expédition est si récente, & les Espagnols la regardent comme un événement si glorieux à leur nation, qu'ils en parlent continuellement aux étrangers.

« Les Anglois avoient fait un armement si formidable, me disoit un » vieux militaire Espagnol, que s'il » avoit été bien conduit, non-seulement il auroit pu ruiner nos établissemens en Amérique, mais réduire » même toutes les Indes occidentales » sous la domination de la Grande-Bretagne. Ce qui rendit pour eux cette » expédition malheureuse, c'est cet » esprit de discorde, qui regnoit entre

» les deux commandans des troupes
» de terre & de mer. Pour vous don-
» ner une idée de cette affreuse mésin-
» telligence, je ne veux qu'exposer à
» vos yeux l'état cruel, où ils laisse-
» rent leurs propres blessés, après la
» sortie qui les obligea de lever le siege.
» Ces infortunées victimes de la haine
» de leurs chefs, furent mises le len-
» demain sur des bâtimens de transport,
» où on les traita avec une inhumanité,
» qu'elles n'auroient pas éprouvée chez
» les Caraïbes. On les laissa manquer
» de chirurgiens, de gardes & de pro-
» visions; on les mit entre les ponts,
» dans de petits navires, où ces mal-
» heureux ne pouvant se tenir de bout,
» rouloient, pour ainsi dire, dans l'or-
» dure. Des millions de vers s'engen-
» droient dans leurs plaies, qui n'a-
» voient d'autre pansement, que celui
» que les blessés se faisoient eux-mêmes,
» en les lavant avec leur portion d'eau-
» de-vie. On n'entendoit que les gé-
» missemens, les lamentations, les cris
» de désespoir de ceux qui appelloient
» la mort à leur secours. L'horreur
» de cette situation étoit encore aug-
» mentée à leurs propres yeux, quand

» ils avoient assez de force pour re-
» garder autour d'eux. Ils voyoient
» leurs malheureux compatriotes dé-
» pouillés & flottants dans le port, où
» ils servoient de nourriture aux pois-
» sons, tandis que leur infection éten-
» doit la mortalité sur leurs camarades.
» Le croira-t-on ? dans le tems même
» que tant de braves gens imploroient
» en vain du secours, & périssoient
» faute d'assistance, il y avoit sur cha-
» que vaisseau de guerre, deux chirur-
» giens de relai, & d'autres qui solli-
» citoient inutilement la permission
» d'aller soulager les malades ? On con-
» noissoit les besoins de ces infortunés;
» on avoit tous les remedes propres à
» les secourir; mais la discorde, entre
» les deux commandans, étoit montée
» à un point d'animosité, que d'un
» côté, on préféroit de voir périr les
» hommes, plutôt que de demander
» du secours; & de l'autre, on ne vou-
» loit point offrir de secours, quoiqu'on
» n'ignorât pas que la vie de tant
» de braves hommes en dépendoit ».

On donne, à la province de Carthagene, cinquante trois lieues d'étendue, du levant au couchant, & quatre-vingt-

cinq, du midi au nord. Le pays est couvert de montagnes & de collines, où l'on voit de grandes forêts, remplies de bêtes féroces. Les lieux bas sont humides & marécageux; le bled & les autres grains d'Europe n'y mûrissent pas. On y trouve néanmoins des vallées fertiles; & diverses peuplades, composées d'Indiens, d'Européens & de Créoles. Le nombre des premiers, dont plusieurs sont encore idolâtres, est fort diminué. Ils avoient, avant l'arrivée des Espagnols, des mines d'or, qui sont aujourd'hui ou négligées, ou épuisées. Ce métal y étoit si commun, qu'ils en faisoient leur parure ordinaire.

La ville de Carthagene est divisée en haute & basse; cette derniere est un fauxbourg. La haute s'étend sur une presqu'isle sablonneuse, dont l'isthme, qui la sépare de la terre-ferme, n'est qu'une chaussée de trois cens pas de long, & large de douze ou quinze. Les deux villes sont également bien bâties & bien fortifiées. La basse occupe une petite isle, liée au continent par un pont de bois. La nature a placé, à peu de distance, une colline de hau-

feur médiocre, fur laquelle on a conftruit un fort nommé Saint-Lazare ; il commande la ville & le fauxbourg.

A quelque diftance de ce fort, eft une montagne très élevée ; on voit, fur fon fommet, un couvent d'Auguftins, appellé Notre-Dame de la Pope, du nom de cette même montagne. On y arrive par un chemin difficile & efcarpé ; mais la vue en eft admirable. On découvre la mer d'un côté, la campagne de l'autre ; & il n'y a rien qui la borne. On me fit remarquer, dans une chapelle, une vierge d'argent maffif, de grandeur naturelle. Le moine qui la montroit, fachant que j'étois François, me dit :

» Cette églife fut pillée par M. de » Pontis, lorfqu'il affiégea Carthagene en 1697. Entre autres richeffes que ce général enleva, il prit » cette vierge, avec tous les ornemens » dont elle étoit décorée. Il avoit, dans » fon vaiffeau, un officier qui fe difant » iffu de la maifon de Lévi, traita la » mere de Dieu de coufine, l'invita à » faire avec lui le voyage de France, » & lui promit une réception honora» ble. Comme il la trouvoit peu dif-

» posée à le suivre, M. de Pontis y
» joignit ses instances, & la fit porter
» à bord. Elle fut en effet très-bien
» reçue chez les françois ; mais Louis
» XIV, voulant faire sa paix avec l'Espa-
» gne, arma exprès un navire, pour
» rapporter, & la Notre-Dame, &
» tous ses accompagnemens, dans le
» lieu où on les avoit pris ».

C'est quelque chose d'incroyable, que la quantité & la diversité d'habits, dont cette vierge est ornée. Elle a sur sa tête une couronne d'or, enrichie de pierreries ; son collier, composé de plusieurs rangs de très-belles perles, est noué par derriere avec un gros diamant. Des médailles d'or pendent autour de ce collier ; & des chaînes de même métail, passant en bandoulieres, à droite & à gauche, tombent à ses pieds, & font plusieurs fois le tour de son corps. Ses bracelets sont de pierres précieuses; & l'enfant Jesus qu'elle tient dans ses bras, n'est pas chargé de moindres richesses. Mais je reviens à Carthagene.

La baye, qu'on regarde, avec raison, comme une des meilleures de l'Amérique, a deux lieues & demie d'éten-

due. L'air y est si serein, qu'on n'y voit jamais l'eau plus agitée, que sur une riviere tranquille. Cependant quelques basses qui se trouvent à l'entrée, demandent une extrême précaution : l'état entretient un pilote, dont l'unique office est de guider les vaisseaux, ou de leur faire connoître le danger. C'est dans cette baye, qu'abordent les galions d'Espagne ; ils y déchargent une partie considérable de leurs marchandises ; & on les distribue ensuite dans toutes les provinces de Terre-Ferme. Hors le tems de cette foire, le port est extrêmement désert ; à peine y voit-on quelques felouques du pays, qui ne s'y arrêtent même, que pour le radoub ou le carenage.

La ville est composée de cinq grandes rues, droites, larges, uniformes, bien pavées, & dont chacune a plus de six cens pas de long. Elles s'étendent depuis le port, jusqu'au rivage opposé, & sont coupées par une autre beaucoup plus longue, qui forme, au centre, une grande place. Les maisons sont bâties de pierre, & ont toutes des balcons & des jalousies de bois. Ce n'est pas l'usage d'employer ici le fer,

pour ces sortes d'ornemens ; ils se rouilleroient & dureroient peu, à cause de l'humidité, & de l'acrimonie de l'air rempli de nitre. Cette raison, & la couleur enfumée des bâtimens qui n'ont qu'un étage au-dessus du rez-de-chaussée, leur donnent une assez médiocre apparence.

Outre la cathédrale, qui s'éleve au-dessus de tous les autres édifices, & qui ne renferme pas moins de richesses dans son sein, qu'elle étale de magnificence au-dehors, on compte, à Carthagene, deux paroisses, une dans la ville, & l'autre dans le fauxbourg, onze maisons religieuses de l'un & de l'autre sexe, un magnifique hôtel-de-ville ; & un autre, qui ne l'est pas moins, pour les officiers de la douane.

Le gouverneur releve, pour le militaire, du vice-roi de la nouvelle Grenade ; comme, pour le civil, on peut appeller à l'audience de Santa-Fé. La jurisdiction spirituelle forme un tribunal composé de l'Evêque & de son Chapitre ; mais il n'a rien de commun avec celui de l'inquisition. Il y a, comme dans toutes les autres grandes villes soumises à la domination Espagnole,

des justices particulières, pour le maintien de la police, pour la perception des deniers royaux, leur distribution, &c.

Carthagene étant la première échelle, où se rendent les galions, quelle idée ne devez-vous pas vous former d'un commerce, qui a comme les prémices de tout ce qui passe d'Europe dans l'Amérique méridionale ? Les négocians des provinces intérieures, telles que Santa-Fé, Popayan, &c, y apportent leurs propres fonds, & ceux qu'on leur a confiés pour la commission. Ils y arrivent avec de l'or & de l'argent monnoyé, en lingots, ou en poudre. Ils y apportent aussi des émeraudes, qui sont les pierres les plus estimées de leur pays, & dont il se trouve des mines abondantes dans ces riches régions. Cependant depuis que ces pierreries ont beaucoup perdu de leur prix en Espagne, où elles ne sont presque plus recherchées, ce commerce est fort déchu.

Le tems que les galions passent à Carthagene, est une foire continuelle. Outre les boutiques ordinaires, on en ouvre d'autres, au profit des Espagnols nouvellement arrivés, ou de ceux de

la ville ; & le chef des cargaisons les favorise également, en leur fournissant des marchandises, à mesure qu'elles se vendent. Dans cet intervalle, tout le monde gagne. Les uns donnent à louage des chambres & des boutiques ; les autres tirent un prix avantageux des ouvrages de leur profession. Ceux qui ont des esclaves, profitent de leur travail, dont le salaire est en proportion du besoin qu'on a d'eux. Ces bénéfices s'étendent jusqu'aux plus petits villages de la dépendance de Carthagene, par le seul prix des denrées, qui augmente naturellement avec la consommation.

Mais, je le répete, ce mouvement, cette circulation ne durent que pendant le séjour des galions ; après leur départ, tout rentre dans l'inaction & dans le silence. C'est ce qu'on appelle ici le *tems-mort* ; car la correspondance particuliere de cette ville avec les autres gouvernemens, se réduit à un commerce médiocre : quelques bâtimens chargés de tabac & de sucre, reprennent, pour cargaison, du cacao ou d'autres productions de la province. Ce qui soutient alors cette capitale, ce sont les bourgades de sa jurisdiction,

d'où l'on apporte tout ce qui est nécessaire à la subsistance des habitans. Elles échangent ces denrées, contre quelques étoffes, dont les boutiques sont pourvues par les galions, ou même quelquefois par des Corsaires.

Les alimens du pays ne paient aucun droit : chacun a la liberté de tuer, dans sa maison, les animaux dont il croit pouvoir vendre la chair en un jour ; car celle même du porc ne se mange point salée ; & les chaleurs ne permettent pas de la garder long-tems fraîche.

Outre les marchandises qui entretretiennent ce petit commerce intérieur, il y a un bureau pour l'entrepôt des esclaves negres, qui sont amenés par les vaisseaux. Ils y restent jusqu'à ce qu'ils soient achetés par les colonies voisines, pour être distribués dans les plantations. Mais ce bureau & ceux des finances royales ne produisent pas des recettes assez abondantes, pour fournir aux appointemens de la garnison & du gouverneur, & entretenir les fortifications. On y supplée par les deniers royaux, provenant des autres provinces.

Toutes les marchandises tissues,

telles que les toiles de lin, les étoffes de soie, d'or & d'argent, ont pour ennemis, à Carthagene, de certains petits insectes, nommés comégens. Ils sont si prompts & si vifs dans leur opération, qu'il ne leur faut que quelques heures, pour convertir en poudre le ballot où ils se glissent. Sans en déranger la forme, ils le percent de toutes parts avec tant de subtilité, qu'on ne s'apperçoit qu'ils y ont touché, qu'en y portant la main. On n'y trouve, au lieu de toile ou d'étoffe, que des retailles & de la poussiere. Cet accident est sur-tout à craindre après l'arrivée des galions: aussi ne manque-t-on jamais, entre les pertes dont on demande l'indemnité, de spécifier celles qui peuvent provenir du comégen. Cet insecte est si particulier à cette ville, qu'on n'en voit pas même à Porto-Belo, ni à Panama. On n'a pu imaginer d'autre préservatif, que de placer les ballots sur des bancs élevés, dont les pieds sont enduits de goudron, & de les éloigner des murs.

On fait monter à vingt-quatre mille, le nombre des habitans de Carthagene, dont il n'y a, tout au plus, que le

sixieme d'Espagnols. Ces derniers forment, comme ailleurs, deux espèces différentes, l'Européenne & la Créole. La premiere n'est pas nombreuse, parce que la plupart s'en retournent, après avoir fait leur fortune, ou passent plus loin, pour l'augmenter ; ce sont eux qui font presque tout le commerce. Les créoles possedent les terres ; & il y a, parmi eux, des familles de grande distinction. Elles descendent de ces anciens Castillans, qui se sont établis dans le pays, après en avoir occupé les premieres places.

La division est plus difficile entre les especes qui doivent leur origine au mêlange des blancs, des noirs & des indiens ; mais ce que j'ai dit autrefois de ces diverses alliances à Goa, me dispense ici de tout autre éclaircissement. Il suffit d'ajouter que chaque génération qui les rapproche des blancs, par la couleur, leur donne un degré de considération, dont ils sont fort jaloux, sur-tout lorsqu'ils se croient entiérement dégagés du sang Indien ou Africain. Aussi lorsque, sans dessein de les insulter, on les croit d'une nuance au-dessous de celle qui leur appartient, ils

en sont vivement offensés ; & ils ne souffrent pas qu'on les prive de ce qu'ils regardent comme un présent de la nature.

Toutes ces castes, jusqu'aux mulâtres, affectent de porter l'habillement Espagnol ; mais elles n'ont que des étoffes très-légeres, à cause de la chaleur brûlante du climat. Les hommes n'ont ni cols, ni cravates ; ils se contentent de fermer le cou de la chemise avec un gros bouton d'or ; le plus souvent même ils le laissent ouvert. Les vestes & les culottes sont de toile fine de Bretagne. Plusieurs vont tête nue, & les cheveux coupés un peu au-dessous des oreilles ; mais la plupart ont un bonnet blanc, très-léger. Ils font, pour se donner de l'air, des éventails d'une espece de palme très-mince, avec un bâton du même bois, qui sert de manche.

Les femmes blanches ont une jupe de taffetas uni, & sans doublure, avec une petite camisole. Pendant les grandes chaleurs, elles n'ont, chez elles, qu'un simple corset, lacé sur la poitrine ; mais jamais elles ne sortent, sans une espece de mantelet. Celles qui ne sont

pas exactement blanches, mettent par dessus la premiere jupe, un autre jupon de taffetas, de la couleur qui leur plaît; mais jamais noir, avec des trous de toutes parts, pour faire voir celui de dessous. Elles se couvrent la tête d'un bonnet de toile, de la forme d'une mitre, & garni de dentelles. Leur chaussure est une petite mule, où il n'entre que le bout du pied. Elles ne sortent guere que pour aller à l'église; la messe se dit à trois heures du matin, pour éviter la chaleur du jour.

Toutes les processions se font pendant la nuit; & il y a quelques tems qu'en me réveillant, je crus voir la ville en feu, par la quantité de cierges qu'on avoit allumés dans toutes les rues. Je me levai pour être témoin de cette dévotion nocturne; & je vis une marche de plus de six cens personnes, hommes, femmes & enfans, tenant un livre d'une main, de l'autre une discipline dont ils se déchiroient les épaules. Je les suivis à l'église; & j'assistai au sermon, qui se fit sur le jugement dernier. Le prédicateur étoit un dominicain, qui prit son texte des trompettes effrayantes, qui réveilleront les morts

à la fin du monde ». Oui, vous les en» tendrez, pécheurs, lorsque vous y » penserez le moins. Peut-être demain ! » Que dis-je demain. Peut-être tout-à-» l'heure ». En même tems, les voûtes de l'église retentirent du son terrible d'une douzaine de trompettes, qu'il avoit fait cacher secrettement dans la nef. Tout l'auditoire fut dans une frayeur mortelle. Les uns se meurtrirent le visage; les autres chercherent leur salut dans une fuite précipitée. Ils crurent voir les gouffres de l'enfer prêts à s'entr'ouvrir. Celui-ci est étouffé par la multitude, celui-là, foulé aux pieds. D'autres sont écrasés par des bancs & des chaises qu'on renverse de tous côtés. Enfin le désordre, les cris, le désespoir représentent l'image d'une ville livrée au fer d'un barbare vainqueur. Au sortir de-là, chacun alla se renfermer dans sa maison.

Les femmes ne quittent guere leurs hamacs; & leur occupation est de s'y balancer, pour se donner de l'air. Les hommes eux-mêmes ne montrent pas moins de goût pour ce puéril exercice. Les uns & les autres ne manquent ce-

pendant ni d'esprit, ni de vivacité; mais ils ne jouissent de ces heureux dons, que jusqu'à vingt-cinq ou trente ans. Ils déclinent ensuite aussi promptement, que leurs progrès avoient été rapides. Rien n'est plus étonnant, & en même tems plus ordinaire, que de voir des enfans de deux ou trois ans, raisonner avec plus de justesse, qu'en Europe à six ou sept.

L'hospitalité, cette vertu si commune, si recommandable dans les colonies, n'est pas absolument inconnue à Carthagene. Dans les vaisseaux Espagnols, qui arrivent d'Europe, il y a toujours une espece d'hommes sans emploi, sans bien, sans recommandation, sans connoissance, qui viennent ici chercher fortune. On les appelle *pulizons*. Après avoir battu le pavé pendant quelque tems, sans rien trouver qui réponde à leurs espérances, ils ont, pour derniere ressource, le couvent des cordeliers, où ils reçoivent de la bouillie de cassave. Un Castillan, nouvellement debarqué, & qui ignoroit à quelle heure se faisoit cette distribution, s'adressa à un Indien pour

savoir, disoit-il, où l'on prenoit le chocolat? La vanité Espagnole ne pouvoit souffrir qu'il demandât simplement la maison où l'on donnoit la soupe.

Le coin d'une place, ou la porte d'une église, est le gîte où ces aventuriers passent la nuit. On les laisse dans cette misere, parce qu'il n'y a point d'habitant, qui ose prendre confiance à leurs services. Le chagrin de cette situation, la mauvaise qualité de leur nourriture, la différence du climat les jettent enfin dans de cruelles maladies. Celle dont ils sont attaqués plus particuliérement, se nomme la *chapetonade*, du nom de chapetons, qu'on donne aux Européens nouvellement arrivés. Les malades éprouvent un délire si furieux, qu'on est obligé de les lier, pour les empêcher de se mettre en pieces; & ils expirent souvent au milieu de ces transports, comme dans une espece de rage. Ils ne sont pas reçus dans les hôpitaux, parce qu'on n'y entre qu'en payant; ils paroissent alors n'avoir plus d'autre refuge que la providence. C'est à ce point, que le peuple les attend. Une négresse libre, une mulâtre, ou une indienne, touchées de leur état, s'em-

pressent de les retirer chez elles, & les traitent avec autant de soin, que d'affection. S'ils meurent entre leurs mains, elles les enterrent; & leur zele va jusqu'à leur faire dire des messes. Il est vrai que la suite ordinaire de cette générosité, est que le malade, s'il guérit, épouse sa bienfaitrice.

Il regne à Carthagene une autre maladie fort commune, qui est une espece de lepre, appellée le mal de S. Lazare. Pour en arrêter la communication, on a fondé, hors de la ville, un grand hôpital, ou tous ceux qu'on en croit attaqués, sont renfermés, sans distinction d'âge, de sexe, ni de rang. S'ils refusent d'y aller de bonne grace, on les y conduit malgré eux. On leur permet de s'y marier; & cette liberté contribue d'autant plus à augmenter la contagion, qu'elle se perpétue dans les enfans. Ajoutez à cela, que les revenus de cette maison étant médiocres, on laisse aux pauvres la liberté d'aller mendier dans la ville, au risque d'infecter ceux qui s'en laissent approcher. Aussi le nombre de ces lépreux est-il si grand, que l'enceinte de leur demeure a l'étendue d'un gros village. Chaçun y jouit

d'une petite portion de terrein, où il bâtit une cabane proportionnée à sa fortune. Une propriété de cette maladie, est d'exciter vivement le feu des passions sensuelles. C'est l'expérience des désordres qu'elles peuvent causer, qui fait permettre le mariage à ceux qui en sont atteints.

Outre l'amour, qui est la passion dominante de tous les pays, les habitans de Carthagene en ont encore une très-vive pour le chocolat, l'eau-de-vie, le tabac à fumer & la danse. Ces goûts sont de tous les états, de tous les âges, de tous les sexes. Ici tout le monde fume, les dames dans leurs maisons, les autres par-tout où ils se trouvent. Ils forment de petits rouleaux de feuilles de tabac, mettent dans leur bouche le bout qui est allumé, & l'y tiennent long-tems sans l'éteindre. Les femmes de la plus grande distinction s'y accoutument dès l'enfance; & c'est une politesse qu'elles font aux hommes qu'elles estiment, que de leur présenter à fumer: ce seroit les offenser, que de refuser cette galanterie. Aussi ont-elles l'attention de ne s'adresser qu'à ceux qui peuvent en faire usage. La cou-

fume est si générale, parmi les gens du bon ton, que les nouveaux venus d'Europe contractent bientôt cette même habitude. Les Indiens ne le cedent point aux Espagnols, & ont une méthode qui leur est particuliere. Ils roulent les feuilles de tabac, en cordes de deux ou trois pieds de longueur, au milieu desquelles ils laissent un petit trou. Lorsqu'ils veulent fumer en compagnie, ils allument un bout du rouleau, & mouillent l'autre, pour empêcher qu'il ne brûle trop vite. Le fumeur met le bout mouillé dans sa bouche, comme si c'étoit une pipe; & soufflant par le trou, il pousse la fumée au visage de ceux qui l'environnent. Chacun a, sous le nez, un petit entonnoir, qui sert à la recevoir; & pendant plus d'une demi-heure, ils la respirent voluptueusement.

L'usage de l'eau-de-vie est encore plus commun, que celui du tabac. Les personnes les plus régulieres, les plus sobres, ne manquent pas d'en prendre tous les jours un verre à onze heures du matin. *Hacar las once*, c'est-à-dire, faire les onze heures, est une phrase très-usitée à Carthagene, pour signi-

fier boire du brandevin. Quelques-uns y font tellement habitués, qu'ils font les onze heures à toutes celles du jour. Les gens distingués n'usent que d'eau-de-vie d'Espagne ; les autres se contentent de celle de jus de canne, faite dans le pays.

Le chocolat, qu'on appelle ici le cacao, est d'un usage si universel, qu'il n'y a pas d'esclave negre, qui ne s'en régale pour son déjeûné. Les femmes de la même nation en vendent dans les rues, de tout préparé ; mais quoiqu'on lui donne, comme je viens de le dire, le nom de cacao, le principal ingrédient est le maïs. Les riches en font de pareil à celui d'Europe, & n'en prennent jamais, sans manger quelque chose auparavant.

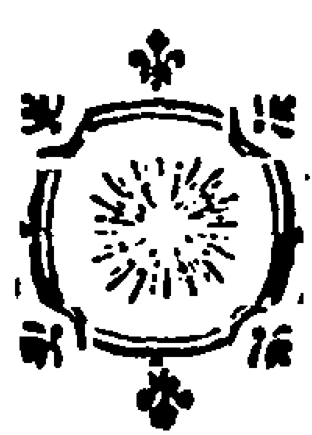
Enfin la danse est encore une passion des deux sexes à Carthagene ; & c'est ordinairement par des bals, qu'on y célebre les fêtes & les jours de réjouissance. On les commence par des danses Espagnoles, toujours suivies de celles du pays. Ces dernieres ne manquent pas d'agrément, sur-tout avec les chansons dont elles sont accompagnées. Pendant que les galions, les gardes-

gardes-côtes & les autres bâtimens séjournent dans cette ville, ces bals sont plus communs, & se font avec moins d'ordre, parce que les gens d'équipage entrent, par force, dans les salles. Ces assemblées tumultueuses, où l'eau-de-vie n'est jamais épargnée, se terminent toujours par des querelles.

J'ai oublié de vous dire, en parlant du siege de Carthagene, que les Anglois avoient déja frappé une médaille, qui annonçoit, à la postérité, la prise de cette ville, qu'ils ne prirent cependant pas. On y voyoit le buste de l'amiral Vernon, avec une inscription qui déclaroit que Carthagene avoit succombé sous l'effort de ses armes. J'ai vu la médaille.

Je suis, &c.

A Carthagene, ce 24 mars 1751.



LETTRE CXXXVIII.

SUITE DE TERRE-FERME.

CINQ jours de navigation, après un tems favorable, nous rendirent de Carthagene à Por to-Belo. Cette derniere ville tire son nom de la beauté de son port. Elle avoit été attaquée, prise & démolie par ce même amiral Vernon, que vous avez vu l'année d'après, échouer devant Carthagene. L'intempérie du climat l'a fait nommer le tombeau des Espagnols; ce qui ne les a cependant pas empêchés de la rétablir. Elle est située sur le penchant d'une colline qui environne tout le port. Quoique l'entrée de la baye soit assez large, elle est néanmoins si bien défendue, d'un côté par un fort, de l'autre, par des rochers à fleur-d'eau, que les vaisseaux ennemis courent de très-grands risques à y aborder. La ville n'est guère composée que d'une rue, qui suit la figure du port, avec quelques ruelles qui la traversent, en descendant de la col-

line au rivage. On y voit deux grandes places, dont l'une est vis-à-vis de la douane. L'autre fait face à l'église paroissiale. La douane est un bel édifice, bâti de pierre, qui touche à l'endroit où se font les débarquemens. L'église est d'une grandeur convenable, & assez riche en ornemens. La plupart des maisons sont de bois; & à peine en compte-t-on cent cinquante ou deux cens dans toute la ville. On n'y voit que deux couvents, qui sont très-pauvres, mais moins que le reste des habitans, qui ne vivent que du loyer de leurs chambres & de leurs boutiques pendant le séjour des galions.

La situation avantageuse de cette place, entre la mer du sud & celle du nord, la bonté de son port, son peu de distance de Carthagene & de Panama, en ont fait l'entrepôt du commerce de l'Europe & de l'Amérique, & le théatre de la plus fameuse foire du monde. La flotte du Pérou n'est pas plutôt arrivée à Panama, que les galions d'Espagne, qui sont à Carthagene, mettent à la voile pour Porto-Belo, où se rendent également tous les trésors de l'Amérique. Le concours des

marchands de l'une & de l'autre flotte, devient si grand dans cette derniere ville, que la cherté des logemens y est excessive. Une chambre de médiocre grandeur se loue, pour le tems de la foire, jusqu'à mille écus; & le prix des moindres maisons est souvent porté à douze ou quinze mille francs. Il n'y a point d'endroit dans le monde, où il se fasse autant d'affaires en si peu de tems. Cette foire ne dure pas quelquefois plus de trente jours; mais pendant ce court espace, on ne peut voir sans étonnement, la quantité d'or, d'argent, de pierreries & de marchandises qu'on y étale. Des lingots sont entassés par piles, dans les rues, sur les quais, au milieu de la place; & malgré l'embarras & la confusion, il n'y arrive, dit-on, ni vol, ni perte, ni erreur. Quiconque auroit vu ce lieu si pauvre, si triste, si solitaire en tems mort, ce rivage si désert, &, pour ainsi dire, si abandonné, seroit rempli d'admiration, en le voyant subitement transformé en une des plus brillantes places de commerce de l'univers. Les maisons sont occupées, les rues remplies de monde, le port couvert de navires &

de barques. On apporte les trésors de Panama sur le dos des mulets. Le sucre, le tabac, & les drogues arrivent par la riviere de Chagre, &c.

Après le déchargement des galions d'Espagne, & l'arrivée des marchandises du Pérou, on procede à l'ouverture de la foire. On commence par régler le prix de tous les effets commerçables ; & les conventions sont signées des deux parts. On les fait publier; & la foire s'ouvre sur ce fondement. Dès que les marchés sont conclus, chacun entre en possession de ce qui lui appartient ; & l'embarquement se fait sur le champ. L'or & l'argent se transportent dans les galions pour les marchands Espagnols ; & les effets d'Europe partent dans des bâtimens particuliers, & prennent, par la riviere du Chagre, la route du Pérou. Les premiers font voile pour la Havane, qui est le rendez-vous de tous les vaisseaux intéressés au commerce de l'Amérique. Si, durant la foire, on n'est pas d'accord sur les prix, il est permis aux négocians d'Espagne de passer plus loin avec leurs marchandises; & les galions retournent à Carthagene. Dans le cas contraire, il est défendu à tout

Eſpagnol de les vendre hors de Porto-Belo.

On ſçait, dans toute l'Europe, combien l'air de cette ville eſt ſujet aux variations du climat. Non-ſeulement les étrangers en ſont affectés; mais elles influent juſques ſur les naturels du pays. Autrefois on étoit perſuadé que les femmes groſſes ne pouvoient y accoucher heureuſement. Dès leur troiſieme ou quatrieme mois, on les envoyoit à Panama, où elles demeuroient, juſqu'à ce que le danger fût paſſé. L'amour extrême d'une dame pour ſon mari, joint à la crainte qu'il ne l'oubliât pendant ſon abſence, eut ſur elle aſſez de force, pour l'expoſer à un péril certain, plutôt que d'encourir un malheur qu'elle redoutoit plus que la mort. L'événement fut heureux: elle accoucha d'un fils, & recouvra ſa ſanté en peu de jours. Son exemple inſpira à d'autres le même courage, fut ſuivi du même ſuccès, détruiſit la prévention, & abolit l'ancien uſage.

Un autre préjugé, encore plus ſingulier, eſt que les animaux des autres climats ceſſent d'engendrer, dès qu'ils arrivent dans celui-ci. Les habitans aſſurent que les poules, apportées de

Panama ou de Carthagene, deviennent ſtériles ; que les bêtes à cornes, quand elles ont paſſé ici quelque tems, ſont ſi maigres, qu'il n'eſt pas poſſible d'en manger la chair, quoiqu'elles ne manquent, ni de nourriture, ni de pâturages. Il ne naît dans ce pays, ni chevaux, ni ânes, ni toute autre eſpece de gros bétail ; ce qui confirme l'opinion commune, que le climat eſt contraire à la génération de certains animaux, engendrés ſous un ciel moins funeſte. Pour ne pas me livrer trop aveuglément à cette idée, j'interrogeai pluſieurs perſonnes intelligentes, dont les réponſes furent aſſez d'accord avec celles du vulgaire. Elles m'ont aſſuré que ce ſentiment étoit fondé ſur des faits connus, & des expériences réitérées.

La chaleur eſt exceſſive à Porto-Belo, tant par la poſition de cette ville ſous la zône torride, que parce qu'elle eſt entourée de hautes montagnes, ſans aucun paſſage pour les vents qui pourroient rafraîchir l'air. Les arbres ſont ſi épais, qu'ils interceptent les rayons du ſoleil, & empêchent qu'ils ne ſechent la terre. De-là ces exhalaiſons abondantes,

qui forment de gros nuages, & se précipitent en torrens de pluie. Mais aussitôt qu'ils sont dissipés, le soleil brille, & reparoît dans tout son éclat. Son extrême activité desseche la partie de terrein qui n'est pas couverte d'arbres ; & l'atmosphere est de nouveau chargée de vapeurs. Ces pluies si subites, si impétueuses, sont accompagnées de tempêtes, d'éclairs, de tonnerres capables de jetter l'épouvante dans les cœurs les plus hardis. Ce bruit horrible est encore prolongé par la répercussion des cavernes ; & ces échos sont tellement multipliés, qu'un canon se fait encore entendre plus d'une minute après le coup. Ce fracas est mêlé des cris affreux d'une multitude de singes qui vivent dans les montagnes. Jamais ils ne sont plus perçans, que lorsqu'un vaisseau de guerre tire le canon, quoique ces animaux dussent être faits à ce bruit. Celui du tonnerre, auquel ils devroient être encore plus accoutumés, leur arrache des hurlemens épouvantables.

Après les orages, on entend un autre concert aussi désagréable du croassement des grenouilles & des crapaux,

du bourdonnement des mouches, du ſifflement des ſerpens, & des cris d'une infinité d'autres bêtes de toute eſpèce. La pluie même, en tombant, rend un ſon fort creux, ſur-tout dans les bois. Elle eſt quelquefois ſi abondante, qu'une plaine qu'elle inonde, eſt transformée tout-d'un-coup en un lac; & il n'eſt pas rare de voir, dans les orages, des arbres déracinés, entraînés juſques dans les rivieres.

Les negres & les mulâtres forment la plus nombreuſe partie des habitans de cette ville; & l'on y trouve à peine trente familles de blancs. Les gens aiſés, immédiatement après le départ des galions, ſe retirent à Panama; & il ne reſte à Porto-Belo, que le gouverneur, les commandans des forts, les officiers municipaux, la garniſon, & ceux dont les emplois exigent la réſidence : ce qui n'empêche pourtant pas que les vivres n'y ſoient très-rares, & par conſéquent très-chers. Le poiſſon ſeul y eſt commun. Le riz, le maïs, la caſſave, les racines, tout y eſt apporté de Carthagene; le pays ne produit guere que des cannes de ſucre. Des torrens d'eau, qui tombent des montagnes, les uns

paſſent près de la ville ; les autres la traverſent, & forment des réſervoirs, ou les habitans de l'un & l'autre ſexe ſont dans l'uſage de ſe baigner chaque jour à onze heures du matin. Les femmes ſemblent avoir oublié, à cet égard, toute pudeur, & les hommes toute honnêteté. Les uns & les autres ne ſe font pas ſcrupule de s'expoſer nuds, à tous les regards. Les femmes ſe croient diſpenſées d'en rougir ; parce qu'elles ont ſoin de ſe cacher le viſage, tandis que le reſte du corps eſt à la diſcrétion de tout le monde.

Comme les bois touchent de près à la ville, il en ſort des tigres, qui, dans la nuit, parcourent les rues, & emportent la volaille, les chiens & les autres animaux domeſtiques. Les enfans même deviennent quelquefois la proie de ces bêtes cruelles. Quand une fois, elles ont goûté de cette derniere nourriture, elles ne veulent plus de celle des forêts, & dédaignent la chair des animaux, quand elles ont mangé de celle des hommes. Les negres & les mulâtres ſont fort induſtrieux à les combattre ; & pour la plus legere récompenſe, ils les attaquent

jusques dans leurs retraites. Ils n'ont pour armes, qu'un long pieu, avec une espece de couteau de chasse. Ils attendent que le tigre se jette sur la lance, pour lui couper la patte avec l'autre arme. L'animal se retire furieux; mais il revient bientôt à la charge. Le negre le frappe d'un second coup, qui le met hors d'état de se mouvoir. Alors le chasseur le tue à son aise, l'écorche, lui ôte la tête & les pieds, & revient à la ville, chargé des dépouilles de l'ennemi.

Parmi les autres animaux de ce pays, il en est un d'une espece singuliere, appellé, par ironie, le *léger-pierre*, à cause de sa lenteur naturelle. Il n'a pas peu de ressemblance avec celui qu'on nomme le *paresseux*, dont je crois vous avoir parlé. Ils sont tous deux si lents, si pesants, qu'on n'a besoin, ni de chaîne, ni de cage, pour les arrêter & les contenir. Ils ne remuent l'un & l'autre, que lorsqu'ils sont pressés par la faim, & ne marquent aucune crainte, ni des hommes, ni des bêtes. Ce que le léger-pierre a de particulier, & qui le distingue spécialement de l'autre, c'est qu'à chaque effort qu'il

fait pour se remuer, il pousse un cri si plaintif, si désagréable, qu'il excite en même tems & le dégoût & la pitié. Ce cri affreux est toute sa défense. L'ennemi qui voudroit le poursuivre, ne pouvant supporter ce terrible hurlement, prend la fuite lui-même, pour éviter un bruit si effrayant. Dans toutes les autres actions, le léger-pierre ne differe presque point du paresseux.

Je devrois être parti pour Panama; mais, le croiriez-vous? on m'a fait rester quelques jours de plus que je ne voulois; & cétoit pour assister à un enterrement. Le mort étoit un gentilhomme, dont les aïeux avoient occupé des postes honorables dans le pays. Lui-même avoit eu le commandement du fort qui défend l'entrée de Porto-Belo. Dans ces sortes de cérémonies, les parens font tous leurs efforts, souvent jusqu'à en altérer leur fortune, pour marquer leur dignité & leur grandeur. Le corps du défunt fut mis dans un pompeux catafalque, élevé dans le principal appartement de la maison, & environné d'une multitude de flambeaux. Il y resta vingt-quatre heures, & fut visité par toute sa famille. Des femmes de basse

condition, habillées en pleureuſes, vinrent le ſoir ſe ranger autour du mort, & commencerent leurs lamentations, mêlées de cris douloureux, qui durerent toute la nuit. Elles y joignirent le récit des bonnes & des mauvaiſes qualités de celui dont elles pleuroient la perte. Elles firent principalement l'hiſtoire de ſes amours, & entrerent dans des circonſtances ſi particulieres, qu'elles pouvoient tenir lieu, ou d'une confeſſion, ou d'un roman. Quand elles eurent fini, elles ſe retirerent dans un coin, où elles s'enyvrerent de vin & d'eau-de-vie. D'autres pleureuſes leur ſuccéderent, & furent remplacées par les domeſtiques, les eſclaves & les connoiſſances de la famille. Vous ne ſçauriez croire le bruit & la confuſion qu'occaſionnent ces cris, ces gémiſſemens & ces plaintes. Le convoi eſt accompagné des mêmes lamentations. Quand le corps eſt dans le tombeau, on continue les pleurs, qui doivent durer encore pendant neuf jours dans la maiſon du défunt.

Aucun motif de curioſité ne m'appelloit à Panama : vous ſavez que je connoiſſois cette ville : je m'y rendis

cependant une seconde fois, pour y joindre un marchand Peruvien, que j'avois vu à Carthagene. Il m'avoit proposé de me mener dans sa patrie, après qu'il auroit terminé quelques affaires à Bogota, où il me fit promettre de l'accompagner. Je préferai le chemin, quoique plus long, par la riviere de Chagre, à la route étroite & raboteuse, qui, de Porto-Belo, conduit par terre à Panama. Cette riviere est infestée de crocodiles; & l'on en voit souvent qui dorment sur le rivage. Il n'est pas possible de le côtoyer, tant parce que les arbres sont trop serrés, qu'à cause des buissons, qui forment comme une épaisse forêt d'épines & de ronces. L'eau mine ces arbres & les déracine; mais la grosseur du tronc, & l'étendue des branches, empêchent qu'ils ne soient emportés par le courant. Ils demeurent près du bord, gênent la navigation, la rendent même très-dangereuse, parce qu'une partie étant cachée sous l'eau, le bâtiment qui y touche, est renversé.

A cela près, rien n'égale l'agrément des paysages que la nature a formés dans les environs. Tout ce que l'art

peut imaginer de plus ingénieux, n'approche point de la beauté de cette perspective rustique. L'épaisseur des boccages qui ombragent les vallons; les arbres de différentes grandeurs, qui couvrent les collines; la diversité de leurs feuilles & de leurs couleurs; l'abondance, la variété de leurs fruits, offrent un coup d'œil, auquel l'imagination ne peut atteindre. Ajoutez-y différentes sortes de singes, qu'on voit voltiger par troupes, d'un arbre à l'autre, sauter de branches en branches, s'attacher, se suspendre aux rameaux, & se joindre plusieurs ensemble pour traverser la riviere. Les meres portent leurs petits sur le dos, avec cent grimaces, cent postures ridicules. Je ne parle pas des oiseaux, dont le nombre est incroyable, & le plumage étale toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Parmi les fruits dont les arbres sont chargés, on vante sur-tout certaines pommes de pin, qui, pour la grosseur, la beauté, l'odeur & le goût, l'emportent sur tout ce qu'on voit dans les autres pays.

Je remontai la riviere de Chagre, jusqu'à la ville de Crucès, où elle cesse

d'être navigable. De-là, je me rendis, par terre, à Panama. Vous savez ce que je vous ai dit de cette ville ; nous n'y fûmes que le tems nécessaire, pour faire quelques prépartifs. Nous côtoyâmes ensuite l'isthme Darien, ainsi appellé de la riviere de ce nom. Nous ne restâmes que trois jours à Bogota, nommée aussi Sainte-Foi, ou Santa-Fé. C'est la capitale du nouveau royaume de Grenade, & le siége du viceroi, qui est en même tems président de l'audience royale. Le pape a érigé l'église de cette ville en métropole, & les évêques de Carthagene, de Sainte-Marthe & de Popayan, en sont les suffragans. On compte à Bogota six cens familles Espagnoles, & plusieurs maisons religieuses. On y a établi une université, un tribunal de la monnoie ; & l'abondance y regne pour toutes les commodités de la vie.

La nouvelle Grenade, composée de plusieurs villes peuplées d'Indiens & d'Espagnols, est au nord du Popayan. Cette derniere province faisoit autrefois partie de l'audience de Quito ; elle en a été démembrée pour être unie à Santa-Fé. En 1537, François Pizare y,

bâtit une cité, dont le pays a pris le nom, & qui est aujourd'hui une des plus florissantes de cette partie de l'Amérique. Evêché, gouvernement, cours de justice, colléges, université, clergé riche & nombreux, maisons religieuses de l'un & l'autre sexe, tribunal d'inquisition, chambre des finances, noblesse ancienne, étendue de jurisdiction, titre de capitale, en un mot, tout ce qui peut donner de l'éclat à une grande ville, se trouve à Popayan. Elle est bâtie dans une plaine terminée par une montagne qui a la figure d'une M, & qui en porte le nom. Ses rues sont larges, réguliérement droites, & pavées seulement le long des maisons. Le milieu offre un fond de menu gravier, qui ne se convertit jamais en poussiere, ni en boue. Toutes les maisons sont de briques crues, & n'ont qu'un étage au-dessus du rez-de-chaussée. La face en est agréable; & les appartemens sont meublés à l'Européenne. Il y a deux couvents de religieuses, l'une de carmélites, l'autre de la regle de saint Augustin. Ce dernier, outre cinquante professes, contient plus de quatre cens personnes, novices, pen-

ſionnaires, ou ſervantes. A Popayan; comme à Carthagène, & dans tous les lieux où les Noirs forment le plus grand nombre des habitans, la plupart ſont un mêlange de ſang negre & Eſpagnol. On y compte au moins vingt-cinq mille ames de race mêlée; & quantité de familles purement Caſtillanes, parmi leſquelles, il n'y en a pas moins de ſoixante d'ancienne nobleſſe, qui ne ſe ſont jamais méſalliées.

Les mines d'or y attirent beaucoup de monde; & la ville devient, de jour en jour, plus peuplée. Une riviere qui deſcend de la montagne d'M, y entretient la fraîcheur & la propreté. Elle la diviſe en deux parties, qui communiquent par deux ponts. Ses eaux ſont ſaines, & paſſent même pour médicinales; qualité qu'elles acquierent, dit-on, en arroſant les excellens ſimples de la montagne. On vante encore plus une autre ſource, qui eſt réſervée pour les couvents & les principales maiſons. La juriſdiction de cette ville renferme onze bailliages, compoſés de bourgs & de villages riches en denrées, riches par le commerce, riches en mines d'or, riches par ſes manufactures, &c.

Quelques-uns de ces bailliages sont fort incommodés du voisinage des Indiens, que les habitans nomment *bravos*, & qui occupent tout le plat pays, jusqu'à la mer. Leur courage va jusqu'à la fureur, du moins contre les Espagnols, dont ils ne veulent recevoir aucune proposition, & auxquels ils ne font point de quartier. Ils s'efforcent d'entretenir cette haine dans l'esprit de leurs enfans, en rappellant sans cesse l'époque de la conquête de leur pays, & les cruautés des conquérans. Comme ils ont conservé l'usage des Quippos, ils leurs montrent à chaque instant, ceux qui marquent l'arrivée des Espagnols, & les exhortent à se souvenir, qu'il vint alors de la mer, une troupe de brigans dans des barques aîlées, pour piller leurs biens, violer leurs femmes, & les tuer eux-mêmes.

Quoique, dans les grandes chaleurs, les Indiens de cette province, ne se fassent pas de scrupule de quitter une espece de chemise qui leur sert d'habits, c'est en réservant toujours de quoi mettre la pudeur à couvert. Les petits garçons & les jeunes filles sont tout à fait nuds; mais ce n'est que jusqu'au

tems où la nature commence à leur en faire sentir le danger. Alors la bienséance devient si rigoureuse, que les filles ne peuvent plus paroître en public, sans un voile sur le visage. A la vérité, ces beautés sauvages ne sont pas longtems captives ; on les met de très-bonne heure sous la puissance d'un mari.

Le climat de Popayan, du Darien, de Panama, de Porto-Belo, de Bogota, de Carthagene, de Cunama & de toutes les provinces de Terre-Ferme, n'étant pas fort différent de celui des autres parties de l'Amérique, qui répondent aux mêmes latitudes, vous devez juger que la plupart de leurs productions naturelles y sont les mêmes: aussi ne m'arrêterai-je qu'à celles qui, par quelque propriété particuliere, semblent y porter un caractere de distinction. On trouve, par exemple, dans l'isthme de Darien, une singuliere espece de sanglier, que les Indiens appellent *peccaris*. Ils sont noirs, & ont de petites jambes, qui ne les empêchent pas de courir fort vîte. Ce qu'on remarque de plus extraordinaire dans cet animal, c'est qu'au lieu d'avoir le nombril sur le ventre, il le porte au milieu du dos. Quand il est tué

pour peu qu'on differe à lui couper cette partie, ſa chair ſe corrompt en deux ou trois heures, & ne peut plus être mangée.

L'oiſeau que les Eſpagnols nomment gallinazo, parce qu'il reſſemble à une poule, ſe familiariſe dans les villes, &ſe tient ſur les toits des maiſons. On ſerepoſe ſur lui du ſoin de les car il n'y a point d'inſectes nettoyer; dont il ne faſſe ſa proie. Si cette nourriture luimanque, il a recours à d'autres ordures. Ces oiſeaux ont l'odorat ſi ſubtile,que,ſans autre guide,ils trouvent les bêtes mortes à trois ou quatre lieues à la ronde,& ne les abandonnent, qu'a-près en avoir mangé toutes les chairs. S'ilsſont preſſés par la faim, ils attaquent les beſtiaux; une vache, un porc qui a la moindre bleſſure, ne peut éviter leurs coups par cet endroit. Ils aggrandiſſent la plaie avec leur bec, & ne lâchent pas priſe, qu'ils ne l'ayent rendue mortelle.

Le colibri,petit oiſeau de la groſſeur d'un hanneton, eſt un des plus rares ouvrages de la nature. Vous demandez ſi c'eſt véritablement un oiſeau, ou une eſpece moyenne, qui approche plus de l'inſecte volant? Jugez-en par cette

description. Il y en a de différentes grosseurs, & de diverses couleurs. Il s'en trouve de si petits, qu'on leur a donné le nom d'oiseaux-mouches. Les Espagnols les appellent *tominios*, parce qu'avec leurs nids, ils ne pesent que deux tomines d'Espagne, c'est-à-dire, vingt-quatre grains. Leur bec est extrêmement pointu, noir & délié. Les plumes commencent à son extrêmité inférieure, sont fort petites à leur naissance, augmentent en grandeur, jusqu'au dessus de la tête, & forment, dans cet endroit, une petite huppe, qui imite toutes les couleurs des pierres précieuses. Le manteau est d'un verd obscur, mais doré, les ailes d'un violet foncé, un peu pâle; & la queue, qui est aussi longue que tout le corps, varie selon la position de l'œil qui la regarde. Le dessous du ventre tire sur le noir, mêlé de violet, de verd, d'aurore, & toujours d'une apparence différente, suivant la situation de l'observateur. Ces oiseaux, même desséchés, sont un ornement si brillant, que les femmes du pays les suspendent à leurs oreilles, comme nos dames font les diamans. Quoiqu'infiniment petit, le colibri

fait se rendre redoutable aux volatiles même de la plus grande espece, qui cherchent à surprendre les jeunes dans leur nid. Dès que l'ennemi paroît, le colibri se met à sa poursuite; & s'il peut l'atteindre, il s'attache à lui avec ses griffes; & de son bec, acéré & pointu comme une aiguille, il le pique si vivement sous les ailes, qu'il le met hors de combat. Ces oiseaux volent avec tant de rapidité, qu'on les entend plutôt qu'on ne les voit. Ils excitent une espece de bourdonnement, qu'on dit être leur unique chant. Ils ne se nourrissent que du suc des fleurs : rarement ils s'y reposent. Ils voltigent autour d'elles, comme le papillon, & en tirent le miel avec leur langue. Ils font de petits nids d'une forme élégante, & les garnissent de coton, avec une propreté, une dextérité merveilleuse. Ils ne pondent jamais que deux œufs, qui ne sont pas plus gros que des pois : le mâle & la femelle les couvent l'un après l'autre. Les petits étant éclos, ne paroissent que comme des mouches. Ils se couvrent peu-à-peu d'un duvet très-fin, auquel succedent des plumes très-délicates. La seule façon de prendre

cet oiſeau, eſt, dit-on, de l'étourdir en lui jettant un peu de ſable, ou de lui préſenter une baguette frottée de gomme ou de glu. Quand on veut le conſerver après ſa mort, on lui enfonce, dans le fondement, un brin de bois, que l'on tourne pour en arracher les inteſtins. Enſuite, on fait ſécher le petit animal, ou à la cheminée ou dans une étuve, enveloppé de papier, afin que ni la fumée, ni une chaleur trop vive ne puiſſe gâter le brillant coloris de ſon plumage.

On trouve auſſi, à Terre-Ferme, une ſorte de renard, qui, quand il eſt pourſuivi par un chien, ou d'autres bêtes, mouille ſa queue dans ſon urine, en fuyant, & leur en jette au muſeau. L'odeur en eſt ſi puante, qu'elle ſuffit pour les arrêter. On aſſure qu'elle ſe fait ſentir d'un quart de lieue, & dure près d'une demi-heure.

C'eſt une opinion générale, dans la ville de Panama, que les campagnes voiſines produiſent une eſpece de ſerpent, qui a deux têtes, une à chaque extrêmité, & que ſon venin n'eſt pas moins dangereux d'un côté que de l'autre. Il eſt plus naturel de croire que la

la figure de ce reptile, étant ſemblable à celle d'un ver, on n'a pas ſçu diſtinguer dans quelle partie ſe trouve la tête. Ce ne peut donc être ici qu'une opinion populaire; & je ne vous en parle, que pour éviter le reproche d'avoir ignoré ce qu'on raconte de cet animal.

Le colimaçon ſoldat, autre production propre de ce pays, eſt un inſecte de deux pouces de long, qui, depuis le milieu du corps, juſqu'à l'extrêmité poſtérieure, a la figure des limaçons ordinaires : par l'autre moitié, il reſſemble à l'écreviſſe. Il n'a ni coquille, ni écaille ; mais pour ſe mettre à couvert, il ne manque jamais de s'emparer de celle de quelque autre colimaçon, qui ſoit proportionnée à ſa grandeur, & de s'y loger. Tantôt il marche avec cette coquille ; tantôt il en ſort pour chercher ſa nourriture ; & lorſqu'il ſe voit menacé de quelque danger, il court vers le lieu où il l'a laiſſée. Il y rentre par la partie de derriere, & ſe défend avec celle de devant. Lorſqu'il devient aſſez gros, pour ne pouvoir plus ſe ſervir de ſa premiere demeure, il en cherche une plus grande, & tue le propriétaire pour ſe mettre à ſa place.

En arrivant près de la côte de Sainte-Hélene, dans le Guayalquil, nous nous y arrêtames, pour vérifier si effectivement elle produit, comme on me l'avoit dit, le petit animal qui contenoit l'ancienne pourpre, & dont quelques modernes ont cru que l'espece étoit perdue. Nous trouvâmes, sur les rochers qu'arrose la mer, un assez grand nombre de petits limaçons, qui ne peuvent être, en effet, que le *murex* des anciens. Leur coquille mince, & peu dure, ressemble à celle de certains animaux, qui se voyent dans quelques étangs, ou dans le bassin des fontaines. Les Indiens les rassemblent dans des vases, parce qu'il est rare d'en trouver beaucoup à la fois, & les conservent dans l'eau, jusqu'à ce qu'ils en aient une quantité proportionnée à ce qu'ils veulent teindre. Ce coquillage est de la grosseur d'une noix, & renferme une liqueur qui paroît n'être que le sang du limaçon. Un fil de soie ou de coton qu'on y trempe, prend une couleur si vive & si forte, qu'il n'y a point de lessive qui l'efface. Elle en devient au contraire plus éclatante; & le tems même ne peut la ternir. Pour

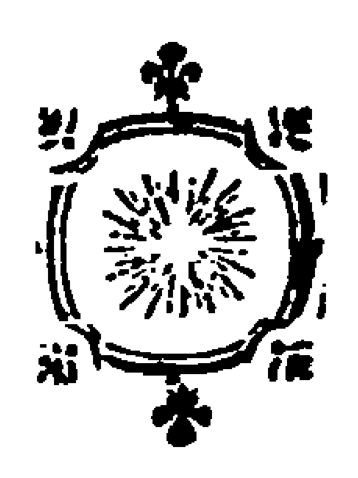
avoir de cette teinture, les uns tuent l'animal; & leur méthode est de le tirer de sa coquille, de l'écraser avec un couteau, & d'en extraire tout le sang. D'autres, sans le faire mourir, sans même l'arracher entiérement de sa maison, se contentent de le presser, pour lui faire rendre une partie de sa liqueur, le remettent sur le roc où ils l'ont pris, & lui laissent le tems de se rétablir. Ils le reprennent & le pressent encore; mais il fournit moins de pourpre que la premiere fois; & dès la troisieme, il n'en rend presque plus. Si l'on continue, il meurt en perdant le principe de la vie, & n'a plus la force de le renouveller. Ne croyez pas que le fil, l'étoffe ou les rubans teints de cette couleur, soient fort communs; il en faut une trop grande quantité pour une once de lin ou de coton; & l'on ne s'en procure pas aisément. Elle n'en est que plus estimée; & ce qui se vendroit un écu sans cette teinture, en vaut plus de trente, teint du sang de ce limaçon. Une de ses propriétés les plus singulieres, c'est, dit-on, qu'il donne au fil une différence de poids, suivant les différentes heures, où on le pese; c'est

pourquoi les marchands ne manquent jamais de ſpécifier l'heure, à laquelle ces ſortes d'ouvrages doivent être peſés.

J'arrive, Madame, dans la plus opulente contrée de l'univers, ſi le pays qui renferme le plus d'or & d'argent dans ſon ſein, doit être regardé comme le plus riche; le Pérou. Peut-être n'avez-vous plus préſentes à l'eſprit les principales circonſtances de cette conquête par les Caſtillans. Je viens de les recueillir dans les auteurs Eſpagnols; & elles feront le ſujet de ma premiere lettre.

Je ſuis, &c.

A Guayaquil, ce 16 avril 1751.



LETTRE CXXXIX.

LE PÉROU.

TROIS Espagnols, qui s'étoient établis dans la ville naissante de Panama, & y avoient acquis de grandes richesses, offrirent leurs services au gouverneur, pour faire de nouvelles découvertes dans la mer du Sud. Ce dernier se laissa persuader d'autant plus facilement, qu'il n'y mettoit rien du sien, & que, maître des conditions, il pouvoit en tirer tout l'avantage. François Pizarre, Diegue d'Almagro & Fernand de Luques, firent entr'eux une association, dont les principaux articles portoient : « que Pizarre, connu pour un » homme de main, & long-tems exer» cé dans les guerres contre les Indiens, » seroit chargé de l'expédition; qu'Al» magro fourniroit les provisions, & » prendroit soin des préparatifs; & que » Fernand, qui étoit un riche ecclé» siastique, pourvoiroit aux autres dé» penses ».

Ce traité fit beaucoup de bruit dans Panama; & l'on ne pouvoit concevoir

que trois personnes si sages engageassent toute leur fortune, pour entreprendre la conquête d'un pays, dans lequel il n'y avoit, disoit-on, que des marais & des terres stériles. Pour cimenter leur association par un acte de religion, Fernand de Luques dit la messe, sépara l'hostie en trois, en prit une partie, & donna les deux autres à ses associés. Plusieurs douterent du succès de ce voyage; d'autres qui connoissoient la prudence de Pizarre, en conçurent de favorables espérances.

Ceux qui ont parlé de la naissance de cet Espagnol, le disent fils naturel d'un gentilhomme d'Estramadure. Son pere le fit d'abord exposer à la porte d'une église; mais on l'obligea de prendre soin de cet enfant; & il le fit avec tant d'indifférence, qu'au lieu de lui donner l'éducation qu'il lui devoit, il l'envoya garder les pourceaux. Guidé par un sentiment de la nature, Pizarre méprisa bientôt cette vile occupation, pour embrasser un genre de vie plus honnête & plus actif. Il s'embarqua pour les Indes occidentales; & passant successivement par les plus bas emplois, il parvint à des postes importans, & s'y enrichit. Il

paroissoit disposé à jouir tranquillement de sa fortune à Panama, lorsque le desir de l'augmenter l'engagea dans cette nouvelle entreprise. Diegue, son collegue, avoit pris le nom d'Almagro, d'une ville Espagnole de la province de Castille, où il avoit été trouvé dans les rues étant enfant. On n'a jamais sçu de qui il avoit reçu la naissance ; & son éducation ne fut pas plus soignée que celle de Pizarre.

Tels étoient les deux aventuriers, par qui Charles-Quint acquit de nouvelles terres, plus vastes, plus riches que le Mexique, & gouvernées par un prince aussi despotique que Montezuma. Pizarre attaqua le Pérou avec cent cinquante hommes d'infanterie, soixante cavaliers, & une douzaine de petits canons, que traînoient quelques esclaves du pays, déja domptés. Ces canons, les chevaux, les armes de fer firent, sur les Péruviens, le même effet que sur les Mexicains : on n'eut guere que la peine de tuer.

En partant de Panama, vers le milieu de novembre de l'année 1524, Pizarre n'avoit qu'un seul vaisseau & deux canots. Je supprime, Madame, les obsta-

cles qu'il trouva d'abord, soit de la part des sauvages, soit par la misere extrême, qui accompagna cette expédition. Quelques-uns de ses gens, rebutés de ce qu'ils avoient souffert, & tremblant pour l'avenir, avoient écrit à leurs amis de Panama. Ceux-ci supplierent le gouverneur de ne pas permettre qu'un plus grand nombre d'Espagnols allât périr dans une entreprise dangereuse, & lui demanderent ses ordres, pour faire revenir ceux qui s'y étoient malheureusement engagés. Le gouverneur y envoya un officier, nommé *Tasur*, & le chargea de ramener tous ceux qui ne seroient pas contens de leur sort. Tasur les ayant joints, se plaça à un des bouts du navire, & mit à l'autre extrêmité le capitaine Pizarre avec ses gens. Il fit une raie au milieu du vaisseau, & dit que ceux qui voudroient s'en retourner à Panama, vinssent de son côté, & que ceux qui ne passeroient pas la raie, demeurassent avec le Capitaine. Il n'en resta que quatorze, qui s'offrirent de mourir pour lui, & de le suivre en quelque lieu qu'il voulût aller. C'est à leur constance, & à cet attachement pour leur chef, que

la monarchie Espagnole est redevable de la conquête du Pérou.

Ils suivirent la côte pendant plusieurs lieues, & vinrent mouiller dans une baye, où ils apperçurent quelques habitans. Pizarre y envoya deux officiers avec un interprete; & à leur retour, ils ne pouvoient trop se louer de la maniere honnête, dont on les avoit accueillis. Ils parlerent sur-tout d'une dame, dont la naissance, disoient-ils, égaloit la beauté, & qui par son esprit, ses graces, sa politesse & ses connoissances, méritoit l'hommage des Espagnols. Elle se nommoit Capillana: étant restée veuve très-jeune, d'un seigneur Péruvien, elle avoit préféré le séjour de la province, où elle tenoit un rang distingué, à celui de la capitale, où elle étoit née, & de la cour, où elle avoit demeuré. Elle desiroit fort de voir Pizarre, qui, de son côté, témoigna le plus grand empressement de se rendre dans son palais. Il lui en fit demander la permission, qui lui fut accordée; & elle le reçut avec une suite nombreuse.

La jeune & belle Péruvienne le conduisit sous un berceau de verdure, lui

fit présenter des rafraîchissemens, & le régala de plusieurs divertissemens du pays. Une réception si galante fut le prélude d'un attachement vif & tendre, qui se forma entr'eux dès cette premiere entrevüe, & dura autant que leur vie.

La politique, plus que l'amour, agissoit sur le cœur de Pizarre : il n'ignoroit pas ce qu'avoit valu à sa nation, la passion extrême que les Américaines prirent pour les Espagnols dès leur arrivée. « Ce fut une Indienne, disoit il, qui » fournit des vivres à Colomb, débar» qué pour la premiere fois aux Antilles. » Une fille, amoureuse de Dias, favorisa » l'établissement de la ville de S. Domin» gue. Marine, maîtresse de Cortez, fut » le principal instrument de la prise du » Mexique». Vous sçavez aussi, Madame, que les femmes sauvages de la Louisiane préserverent, par des avis donnés à propos, les colons François d'un massacre général. On ne devoit pas s'attendre à de moindres secours de la part de Capillana, qui joignoit à beaucoup d'amour, une naissance distinguée, l'affection des peuples, de la beauté, & plus d'esprit qu'on n'en trouve communément chez les Indiennes.

Dans un long discours que lui tint le général Castillan, il lui parla de l'excellence de la religion chrétienne, & des erreurs de l'idolatrie, l'exhortant à la fin, ainsi que tous ceux qui l'écoutoient, à embrasser la foi de Jesus Christ, & à se soumettre au roi d'Espagne, à qui le souverain pontife, vicaire de Dieu sur la terre, avoit cédé tout le continent. La jeune dame, quoique très-favorablement disposée pour l'orateur, répondit qu'elle n'avoit pas de grandes lumieres sur la religion, mais qu'elle étoit contente de celle de ses ancêtres : qu'à l'égard des pays, dont le chef des chrétiens avoit fait présent au roi d'Espagne, sans les connoître, sans savoir même où ils étoient situés, il ne les lui avoit donnés probablement, que parce qu'ils ne les avoit pas ; car il y a apparence que s'ils lui eussent appartenu, il les auroit gardés pour lui-même.

« Pour moi, ajoutat-elle, je ne recon-
» nois pour mon souverain, que celui qui
» regne au Pérou. Je n'ai jamais cru que
» nous dussions obéir à un autre maître. Il
» descend de ce premier Inca, fils du so-
» leil, que son pere envoya dans cette
» contrée, avec sa sœur, pour en civiliser
» les habitans, leur donner des loix, leur

» apprendre à cultiver la terre, à se
» nourrir de ses fruits, & enfin, pour
» établir dans le pays, la religion & le
» culte du Dieu de la lumiere. Les pre-
» miers Indiens, auxquels ils s'adresse-
» rent, touchés de la douceur de leurs
» discours, les suivirent en foule à la
» montagne d'Huanacaury, où l'Inca
» bâtit la ville de Cusco, dont il fit la
» capitale de son empire. Les nouveaux
» sujets, charmés de la vie paisible qu'il
» leur fit mener, se répandirent de tous
» côtés, pour informer d'autres peuples
» de leur bonheur, & les inviter à le
» partager. Il se forma plusieurs bour-
» gades; & le domaine du nouveau mo-
» narque s'étendit, à mesure que les na-
» tions voisines se poliçoient. Ce prince
» se nommoit Manco-Inca, ou Manco-
» Capac; & sa sœur, qui étoit aussi sa fem-
» me, Mama-Huaco. Le mot d'Inca si-
» gnifie proprement seigneur, roi, ou
» empereur; & ce titre se donne, par
» extension, aux descendans du sang
» royal. Capac veut dire un homme
» riche en vertus & en pouvoir.

» Les deux fondateurs de cette nation
» enseignerent à leurs peuples l'art de
» l'agriculture, & celui de conduire les

» eaux dans les terres, pour les rendre
» fertiles. Ils établirent, dans chaque
» habitation, un grenier public, pour
» y mettre en réserve, les denrées de
» chaque canton. Ils les distribuerent aux
» habitans suivant leurs besoins, en
» attendant que l'empire fût assez for-
» mé, pour y faire une juste réparti-
» tion des terres. Ils obligerent leurs
» sujets à se vêtir; & le prince donna
» lui-même le modele des habits. La
» reine montra aux femmes la maniere
» de filer la laine, & d'en faire de l'é-
» toffe. Chaque peuplade eut son chef,
» que nous nommons *curaca*, & que
» vous appellez *cacique*. Ces places
» étoient la récompense de la fidélité
» & du zele.

» Les loix que Manco-Capac fit rece-
» voir au nom du soleil, étoient con-
» formes aux simples inspirations de la
» nature. La principale ordonnoit que
» les hommes s'aimassent mutuelle-
» ment, & portoit des peines propor-
» tionnées au degré d'infraction. L'ho-
» micide, le vol & l'adultere étoient
» punis de mort. Le culte n'avoit pour
» objet, que la bienfaisance de l'astre qui
» nous éclaire; le pere du monarque

» devint le Dieu des sujets. Ils adorerent
» le soleil, comme la source de tous les
» biens naturels. Le prince lui fit ériger
» un temple, & voulut que les prêtres
» fussent de la race des Incas. Il plaça
» à côté un monastere pour des fem-
» mes, qui toutes devoient être issues
» de son sang. Il immola des animaux,
» du grain, des fruits, des liqueurs;
» mais on eut en horreur les victimes
» humaines : nous étions encore plus
» éloignés d'en faire nos alimens, comme
» j'ai appris que vous nous en soupçon-
» niez; & comme on dit même que vous
» en accusiez les Mexicains, pour dimi-
» nuer ce qu'il y avoit d'odieux dans vos
» procédés envers ces peuples.

» Dès l'âge de huit ans, les jeunes
» vierges sont renfermées dans des cloî-
» tres, où les hommes ne peuvent en-
» trer sans crime. Le nombre de ces fil-
» les monte à plus de mille, dans la seule
» ville de Cusco. Elles sont gouvernées
» par de plus vieilles, qui leur appren-
» nent le service des autels. Les unes
» sont destinées à passer leur vie dans ce
» saint exercice, les autres à devenir les
» épouses du souverain. Elles sortent
» lorsqu'il les fait appeller; en attendant

» elles s'occupent à faire des étoffes que
» l'empereur distribue aux courtisans &
» aux soldats qui se sont distingués par
» des actions d'éclat. Les femmes qu'il a
» une fois employées à ses plaisirs, ne
» retournent plus au monastere; elles
» passent au service de la reine; & quel-
» ques-unes sont renvoyées à leurs pa-
» rens: mais après avoir eu les bonnes
» graces du monarque, elles ne peuvent
» plus appartenir à personne. Manco-
» Capac ordonna que celles qui se laisse-
» roient corrompre, fussent enterrées
» vives; & la même loi condamnoit au
» feu le corrupteur & toute sa famille.

» Après avoir vu croître heureuse-
» ment son empire, & se sentant près
» de sa fin, l'Inca fit assembler ses enfans,
» les grands de la cour, les curacas ou
» gouverneurs des provinces, & leur
» dit: mon âge s'affoiblit; le soleil mon
» pere m'appelle au repos d'une meilleu-
» re vie. Je vous exhorte de sa part à
» l'observation des loix, & vous assure
» en même tems, que sa volonté est
» qu'on n'y fasse aucun changement. En-
» fin il mourut, pleuré de tous ses peu-
» ples, qui le regarderent, non-seulement
» comme leur législateur & leur pere,

» mais encore comme un Dieu, à l'hon-
» neur duquel ils instituerent des sacri-
» fices. Son culte fait aujourd'hui partie
» de notre religion.

» Le fils aîné de ce prince monta sur
» le trône après sa mort. Sans employer
» la force des armes, il vit de nouveaux
» peuples se ranger sous sa domination,
» & étendit les limites de son empire,
» par la seule opinion qu'il donna de ses
» vertus. Comme son pere, il épousa sa
» propre sœur; il eut, comme lui, plu-
» sieurs concubines, dont il laissa une
» nombreuse postérité. Sa maxime étoit,
» que les enfans du soleil ne pouvoient
» trop se multiplier.

» Le regne de son successeur fut une
» suite d'événemens glorieux; mais les
» armes ne furent employées, que pour
» réduire, par la force, ceux qui re-
» fusoient de se rendre par la douceur.
» L'Inca parcouurt deux fois son empire,
» pour rendre la justice à ses sujets, &
» s'assurer que les loix étoient obser-
» vées.

» Son fils fut, comme lui, juste, pru-
» dent & belliqueux. Il aggrandit ses
» états, rendit ses peuples heureux, &
» laissa, après lui, un empire florissant, que
» son successeur augmenta encore par

» de nouvelles conquêtes. Ce dernier
» eut en horreur ce crime affreux, que
» la nature abhorre, qui déshonore votre
» ſexe & humilie le nôtre. Il lui fit dreſ-
» ſer des bûchers, & voulut que les cou-
» pables fuſſent brûlés vifs, avec tout ce
» qui avoit ſervi à leur uſage.

» Ce monarque eut un petit-fils, dont
» le regne fut marqué par une aventure
» extraordinaire. Il ſe nommoit Huacac,
» parce qu'on prétend qu'à ſa naiſſance,
» il avoit verſé des larmes de ſang. L'aîné
» de ſes enfans lui ayant cauſé divers
» chagrins par ſon orgueil, l'empereur
» l'envoya garder les troupeaux du ſo-
» leil, dans des pâturages peu éloignés
» de la cour. Pendant ſon exil, le jeune
» prince vit en ſonge un homme barbu,
» en habit étranger, qui lui dit : je ſuis fils
» du ſoleil, & frere de Manco-Capac.
» Je m'appelle Vira-Cocha; & je viens
» vous avertir que pluſieurs provinces
» de l'empire ſe ſont révoltées. Donnez-
» en avis au roi votre pere; & dites-lui
» de ne rien craindre, parce que je lui
» promets de le ſecourir. Le prince ne
» manqua pas d'en informer l'empereur,
» qui, comme on fait à la cour, ſe mocqua
» de cette apparition. Cependant la nou-

» velle se répandit bientôt, que les peuples
» s'étoient réellement soulevés ; qu'ils
» avoient massacré les gouverneurs, &
» marchoient vers la capitale, au nombre
» de quarante mille hommes. Le monar-
» que effrayé alloit abandonner la ville,
» lorsque le jeune prince, à qui le nom de
» Vira-Cocha étoit resté depuis son rêve,
» se mit à la tête des plus braves, résolu
» de défendre les états de son pere, aux
» dépens de sa vie. Il alla au-devant des
» rebelles ; la bataille fut sanglante ; mais
» il demeura vainqueur, & s'empara du
» trône.

» Vira-Cocha fut non-seulement un
» grand prince, mais le plus célebre de-
» vin de son tems. Il prédit que dans la
» suite des siecles, il arriveroit une nation
» inconnue, qui envahiroit l'empire,
» & changeroit la religion du pays. L'é-
» poque est fixée au douzieme regne des
» Incas ; & cette prédiction, qui a passé
» d'âge en âge, se conserve encore par-
» mi nous. Mais j'ajoute peu de foi à cette
» tradition populaire, à moins que vous
» ne soyez vous-mêmes ce peuple nou-
» veau, annoncé par Vira-Cocha, & au-
» quel doit être transmise la puissance des
» Incas. Les douze regnes, depuis Man-

» co-Capac, sont accomplis dans la
» personne de l'empereur regnant; &
» si le sceptre doit passer en d'autres
» mains, nous touchons au moment
» de la révolution. Celle que mon cœur
» éprouve dans ce moment, dit-elle
» tout bas à Pizarre, en regardant ten-
» drement ce général, pourroit me
» rendre probable un évenement si dé-
» pourvu d'ailleurs de vraisemblance ».

Après ce premier entretien, les Espagnols se retirerent très-satisfaits de la réception. Pizarre se ménagea des entrevues secrettes & particulieres avec l'aimable Capillana; ils se jurerent mutuellement une fidélité inviolable; & l'Indienne promit aux Espagnols de les attendre à leur retour, & de les servir de tout son pouvoir. Lorsqu'ils furent prêts de mettre à la voile, un d'entr'eux, nommé Alcon, qui en étoit devenu excessivement amoureux, demanda qu'on le remît à terre. Cette faveur lui ayant été refusée, la tête lui tourna totalement. Il s'imagina qu'il étoit roi, Capillana, son épouse, & ses compagnons, des usurpateurs & des brigands, qui venoient pour lui enlever sa femme & sa couronne. Il dit qu'il

défendroit l'un & l'autre à la pointe de l'épée; & la tirant à l'inſtant, il auroit commis quelque déſordre, ſi le pilote ne l'avoit jetté à terre d'un coup de rame.

Après pluſieurs jours de navigation & beaucoup de traverſes, Pizarre vint mouiller dans la rade de Tumbez. Il fit dire aux Indiens, que ſon deſſein étoit de rechercher leur amitié; qu'il les prioit d'en avertir leur cacique. Un d'eux s'étant préſenté, fit diverſes queſtions aux Eſpagnols. Le général répondit qu'il venoit de Caſtille; qu'il étoit ſujet d'un roi très-puiſſant; que, par ſes ordres, il avoit fait le tour d'une grande partie du monde, pour venir apprendre aux Indiens, qu'ils adoroient de fauſſes divinités, & leur faire connoître le vrai Dieu. Il fit boire enſuite du vin d'Eſpagne au cacique, qui le trouva excellent, & qui invita ces étrangers à ſe rendre dans ſon habitation. L'ingénieur du vaiſſeau le ſuivit, pour reconnoître par où l'on pourroit tenter l'attaque de la place, lorſqu'on y reviendroit avec de plus grandes forces. Il fut agréablement reçu des Indiens. Le cacique, le voyant armé

d'un fusil, voulut en savoir l'usage; l'officier en tira un coup contre une planche, que la balle n'eut pas de peine à percer. Le bruit & l'effet saisirent les Indiens d'une telle frayeur, que les uns se laisserent tomber, & les autres pousserent de grands cris. Le cacique, plus résolu, mais gardant un silence d'étonnement, fit amener un tigre & un lion, & pria l'Espagnol de tirer une seconde fois. Le coup fit non-seulement tomber encore une grande partie des Indiens, mais effraya les deux animaux, jusqu'à leur ôter leur férocité. Le cacique se tournant alors vers l'officier, & lui présentant d'une liqueur du pays : « bois donc, lui dit-» il, d'un air d'admiration, puisque tu » fais un bruit si terrible. Tu ressem-» bles au tonnerre du ciel ».

L'ingénieur visita la place, & fut conduit dans un monastere de vierges, qui, quoique consacrées au service des Dieux, ne lui parurent point insensibles aux regards des hommes. Elles s'occupoient à des ouvrages de laine; & la plupart étoient d'une beauté ravissante. L'Espagnol avoit apperçu beaucoup de vases d'or & d'argent

dans cette habitation; les mêmes métaux éclatoient dans le temple en plaques diversement enchassées; & tout y représentoit une grande abondance de richesses. Le récit qu'il fit à son retour, excita des transports de joie dans le vaisseau. Ce qu'il dit de la beauté des vierges du soleil, & de leur penchant à l'amour, frappa sur-tout l'imagination des Espagnols, & fit gémir Pizarre d'avoir été si malheureusement abandonné de ses gens. L'état de ses forces ne lui laissoit aucune espérance d'emporter le moindre fruit d'une si belle découverte. Ils demanderent au ciel, par de ferventes prieres, de les faire revenir mieux accompagnés, & de les rendre maîtres d'un pays, où l'ambition, l'intérêt & la volupté pouvoient être également satisfaits. Pizarre céda aux instances de sa troupe, qui le pressoit de s'en retourner, en promettant de le suivre, lorsqu'il seroit en état de se faire respecter dans une région, qu'ils reconnoissoient comme la plus riche, & la plus délicieuse de l'univers. Ils s'étoient accoutumés à la nommer Biru, ou Birou, du nom d'une riviere du pays; & de-là vient, avec

quelque changement, celui de Pérou, ſous lequel on a compris plusieurs états qui portoient alors des noms différens.

De retour à Panama, Pizarre entreprit le voyage d'Eſpagne. Arrivé à Tolede, où Charles-Quint tenoit ſa cour; il préſenta à ce prince quelques Péruviens dans les habits de leur pays, & différentes pieces de vaiſſelle d'or. L'empereur les reçut avec des marques de bonté, & lui fit plusieurs queſtions ſur la forme du gouvernement, les mœurs des habitans, les loix, les arts de cette contrée, auxquelles Pizarre ſatisfit de la maniere ſuivante.

« Le peuple Péruvien eſt diviſé en » décuries, dont chacune a ſon chef. » De cinq en cinq, il y a un offi- » cier ſupérieur; un autre de cent » en cent, & un autre de mille en » mille : jamais les départemens ne paſ- » ſent ce nombre. L'emploi des décu- » rions eſt de veiller à la conduite & » aux beſoins de ceux qui ſont ſous » leurs ordres, d'en rendre compte à » l'officier ſupérieur, de l'informer » des déſordres ou des plaintes, de » tenir un regiſtre des nouveaux nés » & des perſonnes mortes dans leur

» département. Les Officiers de cha-
» que bourgade jugent, sans appel, de
» tous les différends ; mais s'il naît quel-
» ques difficultés entre les provinces,
» la connoissance en est réservée aux
» Incas.

» La vénération pour l'empereur va
» jusqu'à l'adoration. Outre les lumie-
» res qu'il reçoit, chaque mois, sur le
» nombre de ses sujets, il envoie sou-
» vent des visiteurs, qui observent la
» conduite des chefs, avec le pouvoir
» de punir les coupables, dont le châ-
» timent est toujours plus rigoureux,
» que celui du peuple. L'autorité du
» prince est si peu limitée, qu'elle s'é-
» tend aux personnes comme aux biens.
» Non-seulement il a le choix des ter-
» res & des autres possessions ; mais il
» peut prendre, parmi toutes les jeu-
» nes filles de son royaume, celles qu'il
» trouve les plus aimables, pour en
» faire, ou ses servantes, ou ses maî-
» tresses.

» A l'exemple du fondateur de la
» monarchie, l'héritier présomptif du
» trône doit épouser sa sœur aînée ;
» & s'il n'en a point d'enfans, ou que la
» mort la lui enleve, il se marie avec la
» seconde,

» seconde, & successivement toutes les
» autres. S'il n'a pas de sœurs, il se
» marie avec sa plus proche parente.
» Les autres Incas prennent aussi des
» femmes de leur sang; mais les sœurs
» sont exceptées, afin que ce droit soit
» uniquement réservé à l'empereur &
» à l'aîné de ses fils.

» La polygamie fut défendue dès le
» commencement de la monarchie; le
» législateur ordonna aussi, que les hom-
» mes ne se marieroient pas avant l'âge
» de vingt ans, pour être en état de
» gouverner leurs familles, & de pour-
» voir à leur subsistance. Tout est ré-
» glé, jusqu'à la forme des mariages.
» L'Inca fait assembler, tous les ans,
» dans son palais, tout ce qu'il y a de
» princes & de princesses nubiles de son
» sang. Il les appelle par leurs noms;
» & prenant la main de l'époux & de
» l'épouse, il leur fait donner la foi
» mutuelle aux yeux de toute sa cour.
» Le lendemain, des ministres nom-
» més pour cet office, vont faire la
» même cérémonie dans la capitale;
» & cet exemple est suivi, dans les pro-
» vinces, par les caciques. Aussi l'état
» conjugal est-il si respecté, que dans

» chaque maison, la femme légitime a
» toute la distinction d'une reine, au
» milieu des concubines de son mari,
» dont le nombre n'est pas borné. Elles
» ne laissent pas de s'occuper ensemble
» à des ouvrages qui conviennent à
» leur sexe; & elles sont si laborieu-
» ses, que dans leurs amusemens même
» & leurs visites, elles ont toujours les
» instrumens du travail à la main. On
» ne souffre point de courtisannes dans
» les villes; mais elles ont la liberté
» de se faire des cabanes au milieu des
» champs. Quoique leur commerce soit
» permis aux hommes, les femmes se
» déshonoreroient à leur parler ».

» C'est toujours le fils aîné de l'em-
» pereur, qui est hériter de la couron-
» ne; & cet usage est aussi ancien que
» la monarchie. Parmi les grands, la
» succession varie, suivant les différen-
» tes coutumes des provinces. Dans les
» unes, elle tombe à l'aîné des enfans
» mâles; dans d'autres, tous les freres
» y ont une égale part. Dans quelques
» autres enfin, l'héritier, entre plu-
» sieurs freres, est choisi par le peuple.

» Un des premiers soins au trône,
» regarde la culture des terres. Comme

» l'eau manque souvent au Pérou, les
» Incas ont fait construire, par-tout, des
» aqueducs, qui en fournissent abon-
» damment. Les campagnes sont appla-
» nies dans la même vue ; & celles qui
» participent à l'arrosement, sont divi-
» sées en trois portions; la premiere pour
» le soleil, c'est-à-dire, pour les prê-
» tres ; la seconde, pour le souverain ;
» la troisieme, pour le cultivateur. Le
» terrein qui ne peut être arrosé, est
» planté d'arbres ou de racines utiles ;
» & l'on en fait la même distribution.
» Dans l'ordre de la culture, les
» champs du soleil ont le premier rang ;
» ensuite ceux des veuves & des orphe-
» lins ; ceux de l'empereur viennent
» les derniers. Tous les soirs, un offi-
» cier monte sur une tour, pour an-
» noncer à quelle partie du travail on
» doit s'employer le jour suivant.

» Le prince n'exige d'autre tribut, que
» sa part dans les moissons, avec des ha-
» bits & des armes pour les troupes.
» Mais toute la race des Incas, les offi-
» ciers du palais, les grands, les ma-
» gistrats, les soldats, les veuves, les
» orphelins en sont exempts. L'or &
» l'argent qu'on apporte au souverain,

» est reçu à titre de présent, parce qu'il
» n'est employé qu'à l'ornement des
» temples & des palais. Chaque can-
» ton a son magasin pour les habits &
» pour les armes, comme pour les
» grains; de sorte que l'armée la plus
» nombreuse peut être fournie, en che-
» min, de vivres & d'équipages, sans
» aucun embarras pour le peuple.

» Il seroit difficile de ne pas se for-
» mer une idée avantageuse des Péru-
» viens, à la vue des monumens qui
» embellissent leur empire. Je compte
» les grandes routes entre les merveil-
» les du monde. Cinq cens lieues de
» montagnes, coupées par des rochers,
» des vallées & des précipices, offrent
» un chemin commode, depuis la pro-
» vince de Quito, jusqu'à l'autre extrê-
» mité du royaume. De hautes levées
» de terre mettent les vallées au niveau
» des plaines, & épargnent la peine
» de monter & de descendre. Dans les
» déserts sablonneux, la route est mar-
» quée par deux rangs de pieux, tirés
» au cordeau, qui ne laissent aucune
» crainte de s'égarer.

» Je n'ai point encore vu la capitale de
» l'empire; mais sur le récit de Capillana,

» je puis en donner une légere idée.
» Au milieu de la ville, les Incas ont
» ménagé une grande place, d'où sor-
» tent quatre belles rues, qui repré-
» sentent les quatre parties de la mo-
» narchie. Il y a des quartiers assi-
» gnés pour chaque province ; &
» après qu'on s'y est une fois établi,
» il n'est plus permis de choisir un au-
» tre lieu pour sa demeure. Chacun
» peut y suivre les usages de son pays;
» mais tout le monde est obligé d'ado-
» rer le soleil dans un temple somp-
» tueux, dont tous les murs sont, dit-
» on, incrustés d'or. On y voit, com-
» me en trophée, les idoles des
» peuples que les Incas ont subjugués.
» La figure du soleil, telle que nos
» peintres le représentent, est d'or
» massif, & d'une monstrueuse gran-
» deur. Vis-à-vis de ce temple, il y en
» a quatre autres qui offrent tous les
» mêmes richesses. Le premier est con-
» sacré à la lune, le second à l'étoile
» de vénus, le troisieme au tonnerre,
» & le quatrieme à l'arc-en-ciel. Une
» grande salle voisine, où les prêtres
» s'assemblent pour leurs conférences
» de religion, est revêtue de lames d'or,

» depuis le rez-de-chaussée, jusqu'au
» sommet. Quoique les provinces
» aspirent à se distinguer aussi par leur
» magnificence, il s'en faut beaucoup
» que leurs temples égalent celui de
» la capitale.

» Les rues de Cusco sont longues,
» mais étroites, & toutes les maisons
» bâties de pierre. On y compte un
» grand nombre de palais & d'édifices
» royaux, dont l'or & l'argent sont la
» principale décoration. On n'en sera
» point étonné, s'il est vrai, comme
» on me l'a dit, qu'on apporte à Cusco
» toutes les richesses de l'empire ; &
» qu'une fois entrées, il soit défendu,
» sous peine de mort, de les en faire
» sortir. On y voit encore les ruines
» d'une fameuse forteresse, que les In-
» cas avoient élevée pour leur sû-
» reté. Elles font juger que ces prin-
» ces l'avoient environnée d'un rem-
» part, pour fermer tous les passages
» extérieurs, & se conserver, en même
» tems, une communication libre avec
» leurs sujets par des voûtes souter-
» reines ; ces voûtes conduisoient à
» trois autres forts, situés dans la ville
» même, où ils entretenoient une

» nombreuse garnison. Les murs de la
» forteresse étoient d'une hauteur ex-
» traordinaire, composés de pierres
» bien travaillées, & plus remarqua-
» bles encore par leur prodieuse gros-
» seur. Celles qui ont résisté à la durée
» des tems, sont si grandes, qu'il
» n'est pas aisé de comprendre com-
» ment on a pu, sans le secours d'au-
» cune machine, les tirer des carrieres,
» & les transporter dans le lieu où elles
» sont employées. Du fort des Incas,
» descend un ruisseau qui coupe
» la ville du nord au midi, & laisse
» un espace qui contient trois ou
» quatre rues, où demeurent tous les
» princes issus du sang royal.

» Les Péruviens de tous les ordres
» élevent leurs enfans avec une ex-
» trême attention. Au moment de leur
» naissance, ils les plongent dans l'eau
» froide; & chaque jour, ils leur font
» prendre le même bain. Leurs ber-
» ceaux sont de petits hamacs, dont
» on ne les tire, que pour les soins
» nécessaires à la propreté. Jamais les
» meres ne prennent ces enfans dans
» leurs bras, ni sur leurs genoux. Elles
» se baissent sur le hamac, pour leur

» donner le lait, & jamais plus de trois
» fois par jour. On ne sevre les aînés,
» qu'à l'âge de deux ans ; & c'est l'oc-
» casion d'une grande fête, dans la-
» quelle on leur coupe les cheveux,
» en leur imposant un nom. Cette céré-
» monie se fait par un parrein, qui est
» choisi entre les personnes du même
» sang ; mais pour le fils aîné de l'em-
» pereur, c'est toujours au grand prêtre
» du soleil que cet honneur appartient.
» Entre plusieurs autres fêtes que les
» Incas ont établies au Pérou, la plus
» remarquable est le *Raymi*, dont l'acte
» principal consiste à manger le pain
» sacré. Il est pétri par les vierges dé-
» vouées au culte de Pachacamac, ou
» du soleil. On le partage en petits gâ-
» teaux, que l'on arrose, dit-on (mais
» Capilla n'en vouloit pas convenir) de
» sang tiré du front & des narines des
» petits enfans. On consume ce pain
» en présence des idoles, des prêtres
» & des Incas. La fête se célebre au
» mois de juin, immédiatement après
» le solstice. Tous les grands du royau-
» me s'assemblent dans la capitale. Ils se
» parent de ce qu'ils ont de plus riche;
» & le monarque étale lui-même toute

» sa magnificence. On se prépare à la
» solemnité par un jeûne de trois jours,
» qui renferme la privation du com-
» merce des femmes. On prétend même
» qu'on est aussi obligé de faire une es-
» pece de confession à des prêtres,
» qui donnent l'absolution en rompant
» une petite corde pour chaque faute
» considérable. Mais comme il y a tel
» pécheur qui pourroit faire une trop
» grande consommation de ces cordes,
» ils ont soin de se les faire payer d'a-
» vance. Les femmes ne se confessent
» qu'aux personnes de leur sexe ; &
» les Incas, en vertu de leur rang su-
» prême, se confessent immédiatement
» au soleil.

» Il n'est pas permis, pendant le
» jeûne, d'allumer du feu dans aucune
» partie de la ville. La derniere nuit
» est employée par les prêtres, à puri-
» rifier les animaux qui doivent servir
» de victimes pour le sacrifice. Les
» vierges préparent le pain & les li-
» queurs, qui se distribuent aux Incas &
» au peuple. A la pointe du jour, l'em-
» pereur & les princes de son sang mar-
» chent en procession jusqu'à la grande

» place de la ville. Là, pieds nuds, & le
» visage tourné vers l'orient, ils atten-
» dent, en silence, que le soleil monte
» sur l'horison. Lorsqu'ils commencent
» à l'appercevoir, ils s'accroupissent,
» étendent les bras, ouvrent les mains,
» & les approchant de leur bouche, ils
» les appliquent contre leurs levres,
» comme s'ils vouloient baiser les pre-
» miers rayons qui sortent de leur bril-
» lante divinité. On apporte alors,
» dans des vases d'or, les liqueurs des-
» tinées aux libations. Le prince se leve,
» & en verse dans une coupe qu'il offre
» au soleil; le reste se distribue entre
» les Incas; & chacun avale sa portion
» d'un seul trait. On prend ensuite le
» chemin du temple; mais il n'y a que
» le monarque & les princes qui puis-
» sent y entrer. Les grands, qui sont
» demeurés devant la porte, remettent
» leurs vases aux prêtres, avec diver-
» ses figures d'animaux en or, qu'ils
» tenoient pendant la procession,
» comme on porte, en Espagne,
» les images de nos saints. Après les
» oblations, les ministres des autels
» amenent une multitude de brebis &
» d'agneaux, qu'ils consacrent par des

» cérémonies mystérieuses. Les chairs
» sont rôties en public, & mangées
» joyeusement par le peuple, avec une
» profusion de toutes sortes de liqueurs.
» La fête, qui dure neuf jours, ne con-
» siste plus qu'en jeux, en danses & en
» festins.

» On ne connoît pas bien quelle
» idée les Péruviens se forment d'une
» autre vie. On sait que les Incas sont
» portés, après leur mort, dans leur
» sépulture; & l'on dit qu'on renferme,
» avec eux, quelques-unes de leurs fem-
» mes. Souvent cet honneur est con-
» testé entre celles qui leur ont été les
» plus cheres. De-là vient, ajoute-
» t-on, la loi qui oblige le mari de ré-
» gler ce point, en expirant. On met, sur
» leurs tombeaux, de grandes statues
» qui les représentent, & sur ceux des
» morts du commun, les marques de
» leur emploi ou de leur profession.

» La langue commune de ces peu-
» ples, est celle de Cusco, que les In-
» cas se sont efforcés d'introduire dans
» toutes les provinces conquises. Elle
» a trois sortes de prononciations, qui
» servent à varier la signification des
» mots: une des levres, une du palais,

» & l'autre du gosier. En général, elle
» est assez énergique, & susceptible
» d'élégance ; mais elle est pauvre, &
» manque de termes, pour exprimer
» les idées abstraites & universelles. Les
» êtres moraux & métaphysiques ne
» peuvent se rendre qu'imparfaitement,
» & par de longues périphrases. Il n'y
» a point de mots propres, qui répon-
» dent exactement à ceux de vertu,
» justice, probité, ingratitude, recon-
» noissance, &c. Mais quelque indi-
» gente que soit cette langue, elle n'en
» a pas été moins cultivée par les poëtes
» du pays. Les Péruviens ont, comme
» nous, leurs cantiques religieux & leurs
» chansons galantes. Combien de fois
» l'aimable Capillana ne m'a-t-elle pas
» chanté celle qui commence & finit
» par ce refrain : *mon chant vous endor-*
» *mira ; & je viendrai vous surprendre*
» *au milieu de la nuit.*

» Les poëtes Péruviens composent
» aussi des drames, dans lesquels ils re-
» présentent les grandes actions de
» leurs premieres empereurs. Les au-
» tres sciences du Pérou sont très-
» bornées. On n'y distingue que trois
« planetes par des noms propres, le so-

» leil, la lune & venus; les autres sont
» comprises sous le nom général d'étoi-
» les. Les moissons servent à marquer
» les saisons; les solstices entrent aussi
» dans le calcul du tems. Mais rien n'ap-
» proche de l'attention de ces peuples,
» pour les éclypses, quoiqu'ils en igno-
» rent les causes, & qu'ils leur en attri-
» buent même de ridicules. Ils regar-
» dent celles du soleil comme une mar-
» que du mécontentement de cet astre,
» & n'oublient rien pour appaiser son
» ressentiment. Ils ne sont pas moins
» allarmés des éclypses de lune; ils
» croyent qu'elle est malade, & que
» la violence de la douleur va lui cau-
» ser la mort. Ils sont persuadés que si
» ce malheur arrivoit, elle tomberoit
» du ciel, renverseroit le monde, &
» détruiroit tous ses habitans. Pour la
» ranimer & lui rendre ses forces, ils
» attachent leurs chiens au pied des
» arbres, & les fouettent pour les faire
» aboyer, dans l'opinion que ces
» animaux chéris de l'astre malade, le
» reveilleront de son évanouissement.

» Dans l'origine de la monarchie,
» l'année commençoit en janvier; mais

» depuis le regne d'un Inca, nommé le
» *réformateur*, le nouvel an est au mois
» de décembre. Les Péruviens n'ont au-
» cuns principes de médecine. L'expé-
» rience leur a fait connoître la vertu
» de certaines herbes; & ceux qui se
» distinguent par cette science, sont
» en grande faveur à la cour. Ils
» n'ont, d'ailleurs, que trois remedes,
» la saignée, la purgation & la diéte.
» La musique instrumentale est peu re-
» cherchée, & ne consiste que dans l'u-
» sage des tambours & des flûtes ».

Quand Pizarre eut satisfait à toutes les questions de Charles-Quint, il exposa à sa majesté ce qu'il avoit souffert, quel en avoit été le succès, & les avantages qu'il se promettoit d'en recueillir pour la couronne. En offrant de recommencer son expédition, il demanda le gouvernement du pays qu'il avoit découvert, & qu'il espéroit de conquérir. Cette faveur lui fut accordée; & il repartit pour l'Amérique. En passant à Truxillo, lieu de sa naissance, il y trouva son pere marié depuis très-long-tems, & trois freres, Ferdinand, Gonzalez & Jean de Pizarre, qui s'engagerent pour le même service, &

arriverent avec lui à Panama. Le général y passa quelques mois, pendant lesquels il se prépara à une seconde expédition.

Je suis, &c.

A Quayaquil, ce 20 avril 1751.



LETTRE CXL.

SUITE DU PEROU.

FRANÇOIS PIZARRE ne retrouva pas, Madame, à son retour à Tumbez, la même disposition dans les Indiens, qu'il avoit éprouvée à son premier voyage. Il eut recours à la force; & dès ce moment, la paix fut rompue entr'eux & les Espagnols. Le Pérou étoit alors divisé entre deux souverains qui se faisoient la guerre : ils étoient freres, fils du même pere, mais d'une autre mere. L'aîné se nommoit Huascar, le second Atahualipa, d'autres disent Atabaliba. Après une bataille qui dura trois jours, ce dernier fut pris, & renfermé dans un fort. Tandis que les soldats victorieux célébroient des fêtes en réjouissance de cet évenement, le prince captif se voyant mal gardé, perça le mur, & se mit en liberté par une heureuse fuite. En rentrant dans ses états, il fit croire au peuple, que le feu roi, son pere, favorisant la justice de sa cause,

l'avoit changé en ſerpent, pour lui donner le pouvoir de s'évader par un petit trou. Ses ſujets, ranimés par l'eſpérance d'une protection ſurnaturelle, ſe rallierent ſous ſes enſeignes; & bientôt il ſe trouva en état de diſputer la couronne à ſon frere. L'un & l'autre eurent recours aux Caſtillans, auxquels ils envoyerent demander du ſecours. Cette députation arriva au port de Payta, où Pizarre étoit occupé à fonder une ville, qu'il nomma Saint-Michel, ſuivant l'uſage des Eſpagnols, qui appelloient preſque toujours du nom d'un ſaint, les pays dont, au nom du même ſaint, ils égorgeoient les habitans.

Le général raſſembla tout ſon monde; & réſolu de tirer parti des circonſtances, il ſe propoſa de mettre dans ſes intérêts, celui des deux princes, dont les forces excéderoient celles de ſon rival. Atahualipa étoit alors le vainqueur; & une ſuite d'autres victoires ayant mis ſon frere dans ſa puiſſance, il ſe hâta de lui donner la mort. Pizarre, commençant alors, comme Cortez, par une ambaſſade, offrit à l'Inca l'amitié de Charles-Quint. Flatté de cette démarche, ou peut-être ef-

frayé de l'approche des Castillans, le monarque Péruvien ordonna que, dans tous les lieux de leur passage, on leur fît l'accueil le plus magnifique. Les Indiens n'épargnerent rien pour les préparatifs. La prédiction de Vira-Cocha étoit si fortement imprimée dans l'esprit des peuples, qu'aussi-tôt qu'ils virent ces étrangers avec leur barbe, leurs habits & leurs chevaux, ils s'écrierent : « le fils du soleil est arrivé ». Dans la simplicité de leurs intentions, ayant remarqué que les chevaux des Espagnols mâchoient leur frein, ils s'imaginerent que ces animaux, extraordinaires pour eux, se nourrissoient de métaux. Ils alloient leur chercher de l'argent & de l'or en abondance, & le leur présentoient de la meilleure amitié du monde. Les gens de Pizarre, qui ne perdoient rien à ce jeu, les invitoient à ne pas s'en lasser.

Un officier Péruvien vint recevoir les députés à l'entrée de la ville, où étoit l'empereur, & les accompagna au palais, avec toutes les marques de la plus profonde vénération. Ils furent éblouis des richesses qui s'offroient de toutes parts. L'Inca étoit assis sur un

trône d'or. Il se leva pour les embrasser, les fit asseoir; & deux jeunes princesses, d'une beauté éclatante, leur présenterent des rafraîchissemens & des liqueurs parfumées.

Le premier député (c'étoit Ferdinand Pizarre, un des freres du général) fit son compliment, & parla des deux puissances, le pape & le roi d'Espagne, qui concouroient à tirer les Indiens de l'esclavage du démon. Il n'oublia, ni la bulle d'Alexandre VI, qui constatoit les droits des Castillans, ni la fameuse ligne de démarcation. Sans rien comprendre à ce discours, Atabualipa ne laissa pas d'y répondre avec politesse, & promit aux Espagnols d'aller voir leur chef dès le jour suivant. Pizarre partagea les soixante chevaux, dont toute sa cavalerie étoit composée, en trois compagnies. Il les fit ranger derriere un vieux mur, pour n'être pas vus d'abord des Indiens, & afin de leur causer plus de surprise, en se montrant tout-d'un coup. Il se mit lui-même à la tête de son infanterie, consistant en cent cinquante ou deux cens hommes, dont il fit un bataillon; & dans cet ordre, il ne craignit pas d'at-

tendre l'empereur, qui venoit avec des troupes nombreuses, revêtu de ses habits royaux. Ils consistoient en une sorte de chemise qui descendoit jusqu'aux genoux, avec un manteau de la même longueur, & une bourse quarrée, qui tomboit de l'épaule gauche vers le côté droit, où il portoit son *coca*. On appelle ainsi une herbe qui se mâche dans cette contrée, comme le bétel aux Indes orientales; mais elle étoit alors réservée aux seuls Incas. Enfin ce prince avoit la tête ceinte d'un diadême, qui n'étoit qu'une bandelette large d'un doigt, attachée, des deux côtés, sur les temples avec un ruban rouge.

L'Incas, voyant les Espagnols en bataille, dit à ses officiers: « Ces gens-ci » sont les messagers des dieux; gar» dons-nous bien de les offenser. Il » faut au contraire que nos civilités » les appaisent ». En même tems un religieux Castillan, Vincent de Valverda, marcha vers lui avec une croix de bois dans une main, & son bréviaire dans l'autre. Ses cheveux, coupés en couronne, étonnerent l'Inca. Il demanda quelle étoit sa condition? On lui dit que ce moine étoit le lieu-

tenant du Très-Haut, l'organe de ses volontés, l'interprete de sa loi. Le prince écouta, avec respect, un long discours qu'il lui fit sur la création du monde, les vérités de la religion chrétienne, le grand pouvoir du pape, & la vaste étendue de la monarchie de Charles-Quint. Le prédicateur finit par menacer l'Inca du sort de Pharaon, s'il avoit le malheur de s'endurcir comme lui.

Atahualipa, qui ne trouva rien de clair dans ce discours, que la menace de ravager son pays, jetta un profond soupir, & répondit que cette contrée, & tout ce qu'elle contenoit, avoit été conquise par son pere & par ses ayeux; qu'il ne savoit pas comment le pape l'avoit pu donner à d'autres; mais qu'après tout, s'il l'avoit fait, lui qui s'y trouvoit intéressé, se garderoit bien d'y consentir; qu'à l'égard de la création du ciel & de la terre, il ne savoit rien de cela, ni que personne eût rien créé; que si les chrétiens croyoient en Jesus-Christ, qui étoit mort en croix; pour lui, il croyoit au soleil, qui ne mouroit jamais. Enfin il demanda au prédicateur, où il avoit appris ce qu'il disoit, &

quelles étoient ses preuves. Celui-ci répondit que tout cela étoit écrit dans le livre qu'il avoit en main. Atahualipa voulut le voir, l'ouvrit, tourna les feuillets; & se plaignant que ce livre ne lui faisoit rien entendre, il le jetta par terre.

Les Espagnols, ennuyés d'une si longue conférence, n'attendirent point les ordres du général pour quitter leurs rangs. Quelques-uns monterent sur une petite tour, où ils avoient découvert une idole enrichie de plaques d'or, & se mirent à la piller. Leur audace irrita les Indiens; & la plupart se disposoient à punir ce sacrilege; mais l'Inca défendit de maltraiter les Castillans, qu'il croyoit avoir des raisons de menager. Le moine, alarmé du bruit, se leva brusquement de son siege, & courant vers les Espagnols, leur dit de ne faire aucun mal aux Indiens. Sa course & ses cris furent mal interprétés, & passerent au contraire, pour une exhortation à la vengeance, de ce que le prince avoit jetté son breviaire par mépris. On a même prétendu que, dans le premier mouvement du dépit, il s'étoit mis à

crier aux armes. L'action commença vivement, & fut poussée avec chaleur. Cependant l'ordre d'Atahualipa n'en fut pas moins observé. Cent soixante Espagnols, enveloppés par une armée d'Indiens, n'eurent ni morts ni blessés. Les Péruviens se contenterent d'entourer la litiere du prince, pour empêcher qu'elle ne fût renversée. Mais le général Castillan s'étant fait jour jusqu'à lui, le prit par la manche de sa robe, d'autres disent par les cheveux, tomba, & l'entraîna dans sa chute. Les sujets de cet infortuné monarque, le voyant au pouvoir des étrangers, ne penserent plus qu'à se mettre à couvert par la fuite. Elle ne fut pas assez prompte, pour les dérober à la fureur de leurs ennemis; & dans cette action, qui fût la journée d'Arbelles, pour l'empire du Pérou, les Pizarres égorgerent les troupes innombrables d'Atahualipa, avec cent soixante-dix fantassins, & cinquante ou soixante chevaux. La terreur-panique avoit si fort saisi les Américains, qu'ils renverserent à plat une immense muraille, qui s'opposoit à leur fuite; il leur eût coûté bien moins d'efforts pour culbuter l'ennemi.

Ceux qui ont voulu justifier la conduite des Espagnols dans cette occasion, ont prétendu que les Péruviens avoient formé le dessein de les faire tous périr. Quoi qu'il en soit, les Castillans allerent le lendemain piller le camp de l'empereur ; car après le premier carnage, ils s'étoient amusés à boire, à danser, & à violer les vierges du soleil. Ils trouverent, dans le camp, une quantité surprenante de vaisseaux d'or & d'argent, des tentes fort riches, des habits & des meubles d'un prix inestimable. Plus de cinq mille femmes se remirent volontairement entre leurs mains. L'Inca supplia le général Pizarre de le traiter généreusement, & proposa, pour sa rançon, de remplir d'or une salle où ils étoient alors, jusqu'à la hauteur où son bras pouvoit atteindre. Il promit d'y ajouter tant d'argent, qu'il seroit impossible aux vainqueurs de tout emporter.

Cette offre fut acceptée ; & bientôt on ne vit plus, dans les campagnes, que des Indiens courbés sous le poids de l'or qu'ils apportoient de toutes parts ; mais comme il falloit le rassembler des extrêmités de l'empire ; les

Espagnols trouverent qu'on ne répondoit point à leur impatience, & soupçonnerent même de l'artifice dans cette lenteur. Atahualipa, qui crut s'appercevoir du mécontentement, dit à Pizarre, que la ville de Cusco étant à plus de deux cens lieues, & les chemins fort difficiles, il n'étoit pas étonnant que ceux qu'il avoit chargés de ses ordres, tardassent à venir; mais que s'il vouloit y envoyer lui-même de ses gens, ils verroient de leurs propres yeux, qu'il étoit en état de remplir sa promesse. Comme les Castillans lui parurent alarmés sur les périls d'une si longue route, il leur dit en riant: « que craignez » vous? Vous me tenez ici dans les fers, » moi, mes femmes, mes enfans & » mes freres : ne sommes-nous pas » des otages suffisans ? » Deux Espagnols s'offrirent enfin pour ce voyage; & l'Inca voulut qu'ils le fissent dans une de ses litieres, afin qu'ils fussent plus respectés.

Pizarre envoya à Charles-Quint, cent mille pesos d'or, & autant en argent. Chaque cavalier en eut douze mille pour sa part, c'est-à-dire, deux cens quarante marcs; l'infanterie à

proportion ; & toutes ces sommes ne faisoient pas la cinquieme partie de la rançon de l'Inca. Jamais soldats ne furent si riches en si peu de tems, & avec moins de danger. Jamais on n'a vu jouer à plus gros jeu : plusieurs perdirent leur part aux cartes ou aux dez ; & cette grande quantité d'or fit tout renchérir. On vendoit un cheval trois, quatre & jusqu'à cinq mille ducats. Soixante hommes demanderent la liberté de retourner en Espagne, pour y jouir paisiblement de leurs richesses. Pizarre, prévoyant que l'exemple d'une si prompte fortune ne manqueroit pas de lui attirer un grand nombre de soldats, ne fit pas de difficulté de le permettre.

Ferdinand son frere fut choisi comme le sujet le plus propre à être envoyé à Charles-Quint, pour lui porter ce qui lui appartenoit dans ses trésors, & lui faire le récit de ce grand événement. Quand il alla prendre congé de l'Inca, ce prince, qui avoit conçu pour lui beaucoup d'estime, lui dit : « vous vous réjouissez de retourner » dans votre pays ; pour moi, je » vois votre départ avec beaucoup de

» chagrin, puisqu'il ne me restera au-
» cun ami parmi vos compatriotes.
» Disons-nous donc un éternel adieu;
» car je vois évidemment que ce peu-
» ple cruel ne me laissera pas vivre
» assez long-tems, pour me réjouir
» de votre retour ».

Avant le départ de Ferdinand, les deux Castillans, envoyés à Cusco, étoient revenus de cette capitale, l'imagination remplie de l'incroyable quantité d'or, qu'ils y avoient vue dans les temples & dans les palais. Leur récit augmenta l'impatience du général, à se saisir de toutes ces richesses. Un ordre de l'Inca pouvoit les faire mettre à couvert: c'étoit la crainte des Espagnols; & dans leur inquiétude, ils vouloient qu'on se défît de ce monarque, pour s'affranchir, tout d'un coup, de l'embarras qu'il pouvoit donner. Pizarre lui-même s'intéressoit peu à la vie de son prisonnier, qu'il n'aimoit pas; & voici quelle étoit la cause singuliere de cette haine.

Entre les arts que l'Inca voyoit exercer à ces étrangers, celui de lire & d'écrire lui parut si surprenant, qu'il le prit d'abord pour un don de

la nature. Pour s'en aſſurer, il pria un ſoldat Caſtillan de lui écrire, ſur l'ongle du pouce, le nom de ſon dieu. Le ſoldat n'eut pas de peine à le ſatisfaire. Il en vint un autre, auquel il montra cette écriture, en lui demandant ce que ſignifioient ces caracteres. Celui-ci le dit d'abord ; & trois ou quatre autres qui ſuivirent, n'eurent pas plus de difficulté à lire le même mot. Enfin Pizarre étant entré, l'empereur lui en demanda l'explication ; & le général, qui, comme vous l'avez vu, ne ſavoit ni lire ni écrire, eut de l'embarras à lui répondre. Non-ſeulement l'Inca comprit que ce don étoit un talent acquis & un fruit de l'étude ; mais pouſſant plus loin ſes raiſonnemens, il conclut qu'un homme, à qui l'éducation avoit manqué, devoit être de baſſe extraction, & d'une naiſſance inférieure à celle de ſes propres ſoldats. Cette idée, qui pouvoit bien auſſi lui avoir été ſuggérée par quelque Eſpagnol, lui donna, pour Pizarre, un fond de mépris, qu'il n'eut pas la prudence de diſſimuler.

D'un autre côté, on accuſa ce prince de prendre des meſures ſecretes,

pour faire périr tous les Européens. Le général le crut, ou feignit de le croire. En vain ce malheureux prince s'efforça de se justifier ; sa mort étoit résolue. Quelques gens de bien, qui n'entroient pas dans le conseil inique de leur chef, déclarerent qu'on ne devoit pas attenter à la vie d'un souverain, sur lequel on n'avoit d'autre droit, que celui de la victoire ; que s'il paroissoit coupable, on pouvoit l'envoyer en Espagne, & en abandonner le jugement à l'empereur. Ces remontrances furent sans effet ; l'Inca fut condamné à perdre la tête ; & afin que rien ne manquât à cette atrocité, ses ennemis observerent toutes les formalités de la justice. On nomma un procureur-général ; & parmi les chefs d'accusation, on reprochoit au prince son idolatrie, son concubinage, & les impôts qu'il avoit mis sur ses peuples depuis l'arrivée des Espagnols. Tous ces crimes parurent dignes de mort.

Quand Pizarre lui annonça cette sentence, Atahualipa se mit à verser des larmes, & se plaignit de la trahison de ces perfides étrangers, qu'il

avoit toujours traités avec tant d'égards. Adressant ensuite la parole à leur chef : « Eh! quoi, seigneur, lui
» dit-il, ne m'aviez-vous pas promis
» qu'en payant la rançon, à laquelle
» je m'étois engagé, non-seulement
» vous me rendriez la liberté, mais
» que vous sortiriez de mes états?
» Devois-je m'attendre qu'une pro-
» messe si positive dût être suivie
» d'un arrêt si cruel? J'en appelle au
» roi d'Espagne, votre maître, & que
» dans cette occasion, je veux bien
» prendre pour mon juge, quoique
» les souverains n'en reconnoissent
» point sur la terre. Je porterai ma
» cause au pied de son trône; & son ju-
» gement décidera de ma destinée ».

Pizarre lui répondit que la sentence ne pouvoit être révoquée; & pour l'exhorter à la mort, & l'instruire dans ces derniers momens, il lui envoya ce même Vincent de Valverda, qui s'étoit si fort signalé dans la premiere occasion. Le principal argument dont se servit le moine Espagnol pour convertir le monarque Péruvien, fut que s'il embrassoit la foi chrétienne, au lieu de le brûler vif, on se con-

tenteroit de l'étrangler. Le prince sentit la force de ce raisonnement, se fit baptiser ; & des gens envoyés par Pizarre, le pendirent dans sa prison. Ce général, pour couronner sa perfidie, lui fit faire de magnifiques obseques, prit le deuil, & le pleura, comme s'il eût été son meilleur ami. Vous vous rappellez la mort des derniers souverains du Mexique : il semble que la Providence avoit résolu, que tout se passât, dans ce nouveau monde, d'une maniere extraordinaire.

Les généraux de ce malheureux empereur voulurent d'abord se soustraire au joug étranger ; ce qui donna lieu à une infinité de petites guerres, dont je supprime les détails. Il suffit de dire, qu'elles se terminerent toujours à l'avantage des Espagnols. Mais la discorde se mit entre les vainqueurs du Pérou, comme elle avoit divisé les conquérans du Mexique. Almagro & Pizarre firent la guerre civile dans Cusco même, la capitale des Incas. Toutes les recrues qu'ils avoient reçues d'Europe, se partagerent & combattirent pour le chef qu'elles s'étoient choisi. Ils donnerent un combat sanglant sous

les murs de la ville, sans que les Péruviens osassent profiter de l'affoiblissement de l'ennemi commun. Que dis-je? il y avoit des Péruviens dans chaque armée, qui se battoient pour leurs tyrans, & attendoient stupidement à quel parti de leurs destructeurs ils seroient soumis. Ces divisions intestines firent répandre beaucoup de sang Castillan; & Pizarre y perdit la vie.

On envoya de Madrid, avec la commission de gouverneur, Vacca de Castro, pour lui succéder. Castro étoit de Majorque: Charles-Quint l'avoit honoré du titre de conseiller d'état, & de l'ordre de saint Jacques. Il avoit des connoissances fort étendues, beaucoup de résolution, & une intégrité à toute épreuve. On ignore par quel hasard un homme de cette probité parvint à avoir quelque crédit à la cour; mais il est certain que l'empereur l'éleva à ce poste d'honneur, sans prendre le conseil d'aucun de ses ministres, disant qu'il vouloit éprouver si la vertu fructifieroit plus dans le terroir des Indes, que dans les tribunaux de judicature d'Espagne. Jamais l'Amérique n'a un pareil gouverneur;

&le succès de son administration prouve évidemment, que la droiture est la meilleure regle de politique. Il se conduisit comme quelqu'un qui ne cherche, ni à s'attirer des amis, ni à avancer sa fortune. Il jugeoit toutes les affaires avec impartialité ; & jamais le nom d'Espagnol, ni celui d'Indien ne firent pencher la balance. Avec ceux qui étoient soumis à l'empereur, il se conduisoit en pere ; envers les rebelles, il agissoit en interprete des loix ; & vivant avec la modestie d'un simple particulier, il savoit soutenir, dans l'occasion, toute la dignité d'un homme en place.

A peine fut-il arrivé au Pérou, que le jeune Almagro, qui s'étoit emparé du commandement, lui envoya une députation pour justifier sa conduite, & lui proposer un accommodement. Castro lui fit dire, qu'il venoit, révêtu de l'autorité de l'empereur, pour lui rendre justice, comme à tout le monde ; qu'il n'auroit point à se plaindre, s'il se contenoit dans le devoir d'un sujet fidele ; mais que s'il s'en écartoit, il devoit s'attendre à toute la rigueur des loix. Ce langage parut nouveau à des gens qui avoient presque oublié qu'ils euf-

ſent un ſupérieur ; & Almagro réſolut de tenter le ſort des armes. Caſtro, de ſon côté, jugeant qu'il ne lui convenoit point de capituler, ſe mit à la tête de quelques troupes, livra bataille aux rebelles, & remporta une victoire complette. Pluſieurs officiers d'Almagro, dans l'eſpoir d'obtenir leur pardon, l'abandonnerent au fort du combat, & paſſerent dans l'armée de Caſtro ; mais ce dernier, qui ne croyoit pas que cette eſpece de trahiſon dût être regardée comme un ſervice, les fit tous exécuter. Leur chef fut pris & mené à Cuſco, où l'on érigea un tribunal pour lui faire ſon procès. Il fut condamné à perdre la tête ; & par cette exécution, le nouveau gouverneur détruiſit juſqu'aux racines de la révolte.

Caſtro ayant appaiſé tous les mouvemens qui agitoient ce pays, s'appliqua à le faire jouir des fruits de la paix. Il établit des cours de juſtice, obligea les Eſpagnols à traiter les Indiens avec plus de douceur, engagea le clergé à travailler à leur converſion, bâtit pluſieurs villes, y fonda des écoles, & mit les revenus du roi ſur un ſi bon pied, que la conquête du Pérou,

qui auparavant n'avoit servi qu'à satisfaire l'avarice & la cupidité d'un petit nombre de particuliers, devint un bien général pour l'état. Mais les ministres d'Espagne ne tirant aucuns présens d'un homme, de qui la conduite n'avoit pas besoin de protecteurs, y envoyerent un vice-roi, dont l'autorité pût contrebalancer celle du gouverneur. Dans la confusion qu'occasionna ce conflit de jurisdiction, il ne fut pas difficile à Gonzalez, frere du fameux Pizarre, de se mettre à la tête d'un parti. Il ne s'agissoit plus d'une dispute entre les chefs, sur l'étendue de leur pouvoir; Pizarre ne vouloit rendre à l'empereur, qu'une obéissance de pure formalité. Il se fortifia de jour en jour; & ayant attiré le vice-roi dans un combat, celui-ci y perdit la vie. Castro, cédant à la force, se retira à Panama; & Pizarre resta seul maître du Pérou.

La cour, justement alarmée, y envoya Pierre de la Gasca, avec le titre de président, & un pouvoir égal à celui d'un prince souverain. Par ses instructions, il fut autorisé à faire de nouvelles loix, à abroger les anciennes, à pardonner ou punir la trahison, comme

il le jugeroit le plus convenable pour l'honneur de Dieu & le service du prince. Enfin il lui fut permis d'exercer la même autorité, que s'il eût été lui-même le roi d'Espagne, l'empereur des Romains, & le maître du Pérou.

Ce Pierre de la Gasca étoit prêtre, licentié en théologie, & membre de l'inquisition. Quoique revêtu du plus ample pouvoir, il n'avoit ni troupes, ni argent : le succès de sa commission dépendoit uniquement de sa capacité. C'étoit un homme d'une droiture à toute épreuve, d'un courage inébranlable, d'un caractere doux, affable, pénétrant, subtil, insinuant, & qui se conduisoit par les principes les plus désintéressés. Arrivé à Panama, il écrivit à Pizarre une lettre, qui passe pour un chef-d'œuvre de sagesse & d'éloquence. Je me reprocherois de ne pas vous en envoyer une copie, ou du moins un extrait, d'après la traduction de l'historien même qui nous l'a conservée.

« On a mûrement consulté en Espa-
» gne, sur tout ce qui s'est passé au Pé-
» rou, dit-il à Pizarre ; & après de lon-
» gues & graves délibérations, il a plu
» à sa majesté de me faire partir, pour

» rétablir la tranquillité dans le pays,
» par la révocation des ordonnances
» qui l'ont troublée, avec pouvoir de
» pardonner le passé en son nom, & de
» prendre les avis des habitans, sur tout
» ce qui regarde le présent & l'avenir.
» Vous devez, sans doute, remercier Dieu
» de n'avoir pas permis que, dans une
» affaire si délicate, sa majesté, & ceux
» qui ont l'honneur d'être auprès d'elle,
» aient pris quelques-unes de vos dé-
» marches, pour une révolte contre
» l'autorité légitime. Ainsi, lorsque l'em-
» pereur, prince vraiment catholique,
» & toujours ami de la justice, vous
» accorde ce qui vous appartient, ce que
» vous demandez par vos requêtes, en
» vous délivrant des ordonnances qui
» causent vos plaintes, il est juste que,
» de votre côté, vous lui rendiez le de-
» voir d'un bon sujet, en lui marquant
» votre fidélité, par une respectueuse
» obéissance. Comment prétendriez-
» vous autrement à la qualité de chré-
» tien, de vrai serviteur d'un Dieu,
» qui nous ordonne, sous des peines
» éternelles, de rendre à chacun ce qui
» lui est dû, & particuliérement l'o-
» beissance aux rois ? Mais la qualité de

» gentilhomme ne vous y oblige pas
» moins. Vous ſavez que ceux qui vous
» ont laiſſé ce glorieux titre, l'avoient
» acquis par leur fidélité pour leur
» prince, & par des ſervices dont la
» nobleſſe eſt tout à la fois la preuve
» & la récompenſe. Voudriez-vous dé-
» générer d'une vertu dont l'exemple eſt
» dans votre ſang, & mettre dans votre
» famille une tache qui en terniſſe la
» gloire ? Après le ſalut éternel de l'ame,
» un honnête homme a-t-il quelque
» choſe de plus cher que l'honneur ?

» Mais joignez à ces réflexions, cel-
» les que la ſeule prudence vous ſug-
» gere. Conſidérez la grandeur & la
» puiſſance du roi, dont nous ſom-
» mes les ſujets. Ne vous ſeroit-il pas
» impoſſible de lui réſiſter, quand vous
» ſeriez capable de l'entreprendre ?
» Vous n'avez jamais vu, ni ſa cour,
» ni ſes armées, ni les moyens qu'il a
» de châtier ceux qui l'irritent : mais
» rappellez-vous ce que vous avez en-
» tendu raconter de ſa puiſſance. Re-
» préſentez-vous, par exemple, celle
» du grand-Turc, qui s'étant avancé juſ-
» qu'à Vienne, à la tête de trois cens
» mille hommes, n'oſa livrer bataille à

» l'empereur, parce qu'il se crut certain
» de la perdre, & se trouva même
» si pressé par la frayeur ou le danger,
» qu'il fit une honteuse retraite, à la
» faveur de sa cavalerie. Représentez-
» vous la puissance & la grandeur du roi
» de France, qui étant passé en Italie
» avec toutes ses forces, & les com-
» mandant lui-même, dans l'espérance
» de nous chasser de cette contrée,
» fut défait par les simples généraux
» de notre maître, enlevé dans la cha-
» leur de l'action, & conduit en Es-
» pagne. Considérez encore la grandeur
» de Rome, & cependant avec quelle
» facilité l'armée de notre souverain
» s'en saisit & la pilla.

» Je vous rapporte ces grands exem-
» ples, parce que je sais qu'il arrive
» souvent aux hommes de se laisser
» trop frapper par les foibles objets qu'ils
» ont devant les yeux, tandis qu'ils
» donnent peu d'attention aux plus
» grandes choses qui se passent dans
» l'éloignement, par la seule raison
» qu'ils ne les voient point, & qu'ils
» ne croient point qu'elles les touchent.
» La charité chrétienne, l'amour fra-
» ternel, que nous nous devons les uns

» aux autres, me font souhaiter que
» vous ne vous abusiez point, jusqu'à
» vous flatter que vos forces puissent
» entrer en comparaison avec celles de
» l'empereur notre maître. S'il lui plai-
» soit, pour faire cesser les mouvemens
» & les troubles du Pérou, d'employer,
» non la douceur & la clémence, qu'il
» a plu à Dieu de lui inspirer, mais la
» rigueur & la force des armes, il auroit
» plutôt besoin de consulter sa pru-
» dence & sa modération, pour n'y pas
» envoyer un trop grand nombre de
» troupes, qui causeroient la ruine du
» pays, que de faire quelque effort pour
» en envoyer assez.

» Vous devez considérer aussi, qu'à
» l'avenir tout va prendre une face
» bien différente. Jusqu'à présent, ceux
» qui se sont joints à vous, y étoient
» portés par leur propre intérêt. Ils
» ne pouvoient manquer de s'attacher
» à vous, lorsqu'ils vous croyoient né-
» cessaire à leur défense; ils faisoient
» leur cause de la vôtre; & ce motif
» vous garantissoit leur attachement;
» mais, aujourd'hui, comme leur vie
» est à couvert, par l'amnistie que j'ai
» entre les mains, & leurs biens, par

» la révocation des réglemens, vous
» devez juger qu'au lieu de voir un en-
» nemi dans le grand monarque dont je
» porte les ordres, ils n'y verront plus
» que leur ami naturel, leur protecteur
» & leur souverain légitime, à qui nous
» devons tous de l'obéissance & de la
» fidélité. En effet, cette obligation naît
» avec nous. Elle nous vient, par une
» succession réelle, de nos peres, de
» nos ayeux & de tous nos ancêtres,
» depuis plus de treize cens ans, qu'ils
» nous en ont donné l'exemple. Faites
» réflexion, que dans la situation où
» vous êtes déja, dans le tour que les
» choses prendront infailliblement à l'a-
» venir, vous ne pouvez plus vous fier
» à personne, Si vous avez le malheur
» de prendre un mauvais parti, vous
» vous trouverez dans la nécessité con-
» tinuelle d'être sur vos gardes, en
» crainte, en défiance de tout le monde,
» de vos amis même & de vos proches.
» Nos peres, nos freres, nos plus inti-
» mes amis, ne sont-ils pas plus obligés
» de suivre les loix d'une bonne con-
» science, que tous les mouvemens na-
» turels du sang & de l'amitié? Ainsi,
» comme il certain qu'en se révoltant

» contre l'autorité légitime, on viole
» un droit ſacré, on bleſſe ſa conſcience,
» & l'on riſque ſon ſalut, il ne l'eſt pas
» moins, qu'aucun lien d'amitié & de
» parenté n'autoriſe à prendre le parti
» d'un rebelle. N'avons-nous pas vu,
» dans les derniers ſoulevemens d'Eſ-
» pagne, que la conſidération de ce de-
» voir l'emportoit ſur toute autre. Vous
» avez encore un frere, qui eſt homme
» de courage, & qui ſe croira plus obligé,
» ſans doute, à conſerver ſon honneur
» & celui de ſa famille, qu'à ſuivre vos
» ſentimens, s'ils ne ſont pas droits.
» J'ai peine à croire, que pour juſtifier
» ſa fidélité, & laver la tache dont vous
» ſouilleriez votre ſang, il ne devînt
» pas votre plus grand ennemi, & le
» plus ardent peut-être à chercher l'oc-
» caſion de vous punir. Nous avons vu,
» depuis peu, un exemple de cette na-
» ture, entre deux freres Eſpagnols,
» dont l'un demeuroit à Rome. La
» renommée lui ayant appris que ſon
» frere, qui étoit en Saxe, avoit em-
» braſſé le luthéraniſme, il fut ſi vive-
» ment touché d'une infidélité qu'il crut
» honteuſe pour ſa famille, qu'il prit
» la réſolution d'y apporter un prompt

» remede. Il quitta l'Italie, & partit pour
» l'Allemagne, dans le dessein de ne rien
» négliger pour la conversion de son
» frere, & de le tuer, s'il ne pouvoit
» réussir. Son entreprise fut exécutée
» comme il l'avoit résolu. Après avoir
» employé inutilement quinze ou vingt
» jours à l'exercice de son zele, il poi-
» gnarda ce malheureux frere, sans être
» arrêté par le cri de la nature, ni par
» la crainte même de laisser sa propre
» vie, dans un pays dont tous les habi-
» tans pouvoient se croire intéressés à la
» vengeance.

» Concluez que la passion de l'hon-
» neur est si forte dans les belles ames,
» qu'elle l'emporte sur l'amour même
» de la vie; & pensez qu'à plus forte
» raison, votre frere se croira in-
» comparablement plus obligé de con-
» server sa vie & ses biens, en suivant
» les loix de l'honneur, que de s'exposer
» à les perdre, en se déclarant pour
» vous. Pensez encore que ceux qui,
» jusqu'à ce jour, ont eu le plus d'at-
» tachement pour votre parti, étant
» regardés, sans doute, comme les plus
» coupables, comprendroient aisément,
» que le seul moyen d'obtenir grace,

» & de mériter même une récompense;
» seroit de rendre au roi quelque ser-
» vice considérable, soit contre vos in-
» térêts, après les avoir abandonnés,
» soit contre votre personne. Quelles
» seroient vos inquiétudes, lorsque
» n'ayant plus un ami sûr, toute votre
» attention seroit à vous garder de
» tous ceux que vous verriez autour
» de vous? En vain s'efforceroient-ils
» de vous rassurer par des sermens:
» foibles garans, puisqu'ils ne pourroient
» les faire sans un nouveau crime, &
» qu'après le malheur de les avoir faits,
» le plus grand est celui de les garder.
» Ajoutez que vos grands biens devien-
» droient, pour vous, un autre sujet d'a-
» larme; car, de la maniere dont les
» hommes sont faits, l'espérance d'en
» obtenir quelque partie ne suffiroit-elle
» pas, pour en porter un grand nombre
» à se déclarer contre vous? Enfin,
» songez quel sera le péril de ceux qui
» se feront excepter du pardon que sa
» majesté veut bien accorder à tous les
» habitans du Pérou; pendant que ceux
» qui l'auront accepté, jouiront de tous
» leurs avantages, avec aussi peu d'in-
» quiétude que de danger.

» Je vous supplie donc de penser
» attentivement à tout ce que je viens
» d'écrire. Faites entrer aussi, dans vos
» réflexions, le fruit du zele que vous
» avez marqué, comme je crois que vous
» l'avez dû, pour ce pays & ses habi-
» tans. En contribuant aujourd'hui à faire
» cesser les troubles, vous obtiendrez
» des droits immortels sur la reconnois-
» sance de tous les Espagnols du Pérou,
» qui vous auront l'obligation entiere
» d'avoir conservé leurs biens, d'avoir
» fait écouter favorablement leurs sup-
» plications, d'avoir arrêté l'exécution
» des réglemens, enfin d'avoir détermi-
» né sa majesté à leur envoyer un minis-
» tre chargé de la commission expresse
» de remédier aux maux dont ils se plai-
» gnoient. Au contraire, tout autre parti
» vous fait perdre le mérite d'un si
» grand service ; parce qu'après avoir
» obtenu ce que vous avez jugé néces-
» saire au bien commun, vous ne sau-
» riez faire durer les troubles, sans don-
» ner lieu de juger que vous avez peu
» considéré l'intérêt public, & que vous
» n'avez pensé qu'à satisfaire votre
» avarice ou votre ambition. Alors les
» habitans du Pérou n'auroient-ils pas

» raiſon de vous regarder comme leur
» ennemi, vous qui les condamneriez à
» des peines & des fatigues continuel-
» les, qui les tiendriez toujours dans la
» crainte & le danger de perdre leurs
» biens & leur vie, & qui leur raviriez
» l'occaſion qu'un bon roi leur offre, de
» jouir paiſiblement de ſes bienfaits ?
» Cette guerre, que vous entrepren-
» driez de ſoutenir, obligeroit ſa ma-
» jeſté de faire paſſer un grand nom-
» bre de troupes au Pérou; & par con-
» ſéquent, vous ſeriez chargé de tous
» les maux qui ne manqueroient point
» d'en arriver. Comptez qu'elle vous
» rendroit déteſtable, ſur-tout aux per-
» ſonnes riches, aux négocians, à ceux
» qui poſſedent de grands domaines,
» dont on ſait que le nombre eſt infini.
» A l'égard de ceux même qui n'ont
» ni biens, ni poſſeſſions, ne leur cau-
» ſeroit-on pas auſſi le plus grand mal
» qu'ils puiſſent redouter ? Car, ſans
» parler de la mort, des bleſſures & du
» châtiment dont ils ſeroient menacés,
» n'eſt-il pas évident que tous ceux,
» qui échapperoient à ces dangers,
» perdroient les eſpérances qui leur
» ont fait entreprendre un voyage ſi

» long & si pénible ? Au défaut des
» partages qui sont déja faits ici, ils
» se promettent de gagner quelque
» chose par de nouvelles découvertes,
» dans la vue de retourner riches en
» Espagne, ou de vivre honorablement
» dans le pays où ils sont venus. Loin
» d'avancer vers leur but, ils s'en éloi-
» gnent, en servant dans ces guerres ci-
» viles, puisqu'ils tirent si peu de pro-
» fit de leurs services, que s'ils vou-
» loient retourner dans leur patrie, la
» plupart seroient obligés de mendier,
» pour payer leur passage.

» Je m'étends, peut-être, beaucoup
» plus qu'il n'étoit nécessaire. Un chré-
» tien, un gentilhomme sage & plein
» d'honneur, tel que vous, affectionné
» au pays, éclairé sur ses propres in-
» térêts, trouve, sans doute, en lui-
» même des motifs suffisans pour l'at-
» tacher au devoir. Aussi, ne croyez
» pas, que mes représentations partent
» de quelque doute ou de quelque dé-
» fiance de votre religion, de votre gé-
» nérosité, & de votre soumission pour le
» roi. Ce sont des qualités que votre ré-
» putation vous donne; & c'est de là mê-
» me, que j'ai pris droit de vous écrire

» avec beaucoup de liberté & de fran-
» chise; d'autant plus, que non-seule-
» ment en chrétien, qui doit aimer son
» prochain, mais en homme qui fait
» profession d'être votre serviteur,
» & de souhaiter votre amitié, en
» ministre chargé des volontés de no-
» tre maître commun, je desire tout
» à la fois votre avantage & celui du
» pays où vous vous êtes acquis tant
» d'honneur. Le ciel m'est témoin que,
» dans ma commission, je ne me propo-
» se que la gloire de Dieu, en procurant
» la paix que son fils a tant recom-
» mandée aux hommes, l'obéissance
» due aux ordres du souverain, l'uti-
» lité & l'avantage du prochain, tant
» pour vous, que pour les habitans
» du Pérou, & cette sage administra-
» tion, qui conduit au bonheur dans
» cette vie & dans l'autre. Je puis
» vous dire bien sincerement, que cette
» affection & ce zele, dont vous li-
» sez les expressions, m'ont rendu
» votre solliciteur, dans les affaires
» présentes, & m'ont porté à n'épar-
» gner, ni soins, ni fatigues, pour vous
» rendre mes ardens services. Ma vie
» même ne sera point ménagée pour
» votre

» satisfaction & votre honneur. Si je
» parviens au succès que je desire, je
» croirai ma peine bien employée;
» & je retournerai content en Espa-
» gne. Sinon, je me consolerai du
» moins, par le témoignage que je
» pourrai me rendre, d'avoir fait
» tous mes efforts, en chrétien, qui
» veut satisfaire sa conscience, en
» fidele sujet, qui doit obéir aux or-
» dres de son maître, en honnête
» homme, à qui l'humanité seule est
» capable d'inspirer le desir de faire
» du bien ».

La réponse de Pizarre fut, qu'il ne se démettroit point de son gouvernement, & qu'on devoit se souvenir que tout ce pays avoit été annexé à la couronne d'Espagne par la valeur de son frere : « Je suis son seul
» représentant, ajoutoit-il, & ne crois
» rien demander que de très-raison-
» nable. Je suis bien éloigné de taxer
» l'empereur d'aucune injustice; mais
» je ne puis m'empêcher de dire que,
» s'il connoissoit ma situation, & pou-
» voit la voir d'un œil impartial,
» loin de me flétrir du nom de rebelle,
» il m'accorderoit des récompenses

» bien plus considérables, que celles
» dont j'ai été forcé de me contenter ».

La Gasca prit des mesures plus vigoureuses; & partie par adresse, partie par le renom de probité qu'il s'étoit acquis, il trouva moyen de lever de l'argent & des troupes. On vit alors le licentié en théologie, à la tête d'une armée puissante, s'emparer des villes de Lima & de Cusco, & livrer une bataille, où Pizarre fut fait prisonnier. On pensa que le parti le plus sage étoit de décider promptement du sort des rebelles; & en conséquence, leur chef & ses partisans furent jugés & condamnés à perdre la tête. On rasa jusqu'aux fondemens de leurs maisons; on sema du sel sur leur terrein; on éleva un pilier de marbre, sur lequel leurs crimes & leur supplice furent inscrits; & l'on exposa leurs têtes dans la place du marché de Lima. Telle fut la destinée de ceux qui avoient le plus contribué à la conquête du Pérou, & à la mort d'Atahualipa. François Pizarre fut assassiné au milieu de son palais, Almagro étranglé, son fils décapité, un accusateur de l'Inca écartelé, le frere de Pizarre exécuté comme traître, &c.

Après avoir sacrifié toutes ses victimes, le président se retira à Cusco, où il acheva, par sa douceur, de pacifier des troubles qui avoient d'abord exigé toute sa sévérité. Il versa plusieurs millions dans le trésor royal, acquitta toutes ses dettes, & s'en retourna en Espagne, aussi pauvre que lorsqu'il en sortit. Charles-Quint le pourvut de l'évêché de Palencia, & nomma Dom Antoine de Mendoze, viceroi du Pérou.

Celui qui occupe aujourd'hui cette derniere place, est le trente-sixieme depuis la mort du dernier Inca. Aucun d'eux, depuis le licentié la Gasca, ne s'est signalé par des actions éclatantes. Ce fut sous un autre licentié, Garcie de Castro, nommé gouverneur en 1563, qu'on vit, pour la premiere fois, arriver des Jésuites au Pérou. François de Tolede qui lui succéda, fit périr, sur de vaines accusations, tout ce qui restoit du sang des Incas; & la race en fut entiérement détruite, à la réserve de quelques enfans Espagnols, qui en sortoient par leurs meres. Cette horrible boucherie ne fut point approuvée par le roi d'Espagne; car en 1581,

lorsque ce viceroi, rappellé à la cour, s'attendoit à des récompenses, pour avoir disoit-il, délivré sa nation de toute inquiétude, en exterminant les restes de la maison Impériale, Philippe II lui ordonna de se retirer, en lui disant » qu'il ne l'avoit pas choisi pour être le » bourreau des rois, mais pour aider les » malheureux dans leur infortune ». Ce fut sous ce même viceroi, que l'inquisition fut établie au Pérou.

En changeant souvent de chefs, les Castillans n'en étoient ni moins ardens à poursuivre leurs conquêtes, ni moins habiles à affermir leur domination. Ils recevoient tous les jours de nouveaux secours d'Europe ; & en peu de tems, ils se virent les maîtres absolus de ces belles & riches contrées. Bientôt, dans cette partie du nouveau monde, il se forma une administration toute espagnole. Les grandes provinces eurent des gouverneurs ; des audiences royales furent établies ; des archevêques, des évêques, des tribunaux d'inquisitions exercerent leurs fonctions comme à Madrid.

Je suis, &c.

A Guayaquil, ce 23 Avril 1751.

LETTRE CXLI.

SUITE DU PÉROU.

En quittant la pointe de Sainte-Hélene, où nous avions observé le coquillage qui produit l'ancienne pourpre, nous entrâmes dans la baie de Guayaquil, de là dans la riviere, & ensuite dans la ville de ce nom. C'est une des plus anciennes de celles que les Espagnols ayent fondées au Pérou. Elle occupa d'abord un autre emplacement; mais ayant été détruite par les Indiens, on la rebâtit un peu plus au nord, dans l'endroit où elle est aujourd'hui, c'est-à-dire, sur le bord occidental de la riviere. Elle est partagée en vieille & nouvelle ville, qui communiquent l'une à l'autre, par une chaussée, ou espece de pont de trois cens toises de longueur. Ce pont remplit le creux qui se trouve entre les deux villes. De côté & d'autre, il y a des cabanes de pêcheurs, & des logemens pour le peuple.

Guayaquil s'étend le long du fleuve de

ce nom dans l'espace d'une demi-lieue;
mais sa largeur n'est pas proportionnée,
chacun voulant habiter près de l'eau,
tant parce que la situation en est plus
agréable, que pour y jouir de la fraî-
cheur du vent qui regne pendant l'été.
Les maisons sont grandes, mais pres-
que toutes de bois, couvertes de tui-
les ou de chaume. Elles n'ont qu'un
étage, séparé du rez-de-chaussée par
un entre-sol. Les bas servent de ma-
gasins & de boutiques; car cette ville
est très-commerçante. Les personnes
riches occupent les appartemens du
haut : on laisse les entre-sols pour les
étrangers, qui y amenent leurs mar-
chandises. Les cannes sont les maté-
riaux les plus communs pour les par-
ties intérieures du bâtiment, telles que
les murs, les planchers & les rampes
des escaliers. Toute la différence que
l'on trouve dans les plus grandes mai-
sons, c'est que les principales pieces
sont de bois. On commence par en-
foncer en terre huit ou dix poteaux
fourchus; & l'on pose des poutres en
travers, à la hauteur de douze ou
quinze pieds. Sur ces poutres, on dis-
pose les cannes de façon, qu'elles for-

ment comme un rang de solives; & sur ces mêmes cannes, on en met d'autres plus larges, qui deviennent un plancher aussi beau, aussi solide, que s'il étoit tout en bois. Les murs extérieurs sont faits en treillis, pour donner un libre passage à l'air. On couvre le toît de feuilles; & quoique l'édifice contienne toutes les commodités nécessaires, il se bâtit néanmoins à très-peu de frais. Le travail d'un homme seul suffit aux pauvres gens, pour leur habitation. Il se rend, dans un petit canot, au bois le plus voisin; coupe autant de cannes qu'il lui en faut, les apporte sur le rivage, fait un train sur lequel il charge ses autres matériaux, & descend la riviere jusqu'à l'endroit où il veut élever sa cabanne. Il commence ensuite son ouvrage, attache avec des lianes, les parties qui le sont ordinairement avec des chevilles; &, en peu de jours, il a fini son bâtiment. Le dessous est entiérement ouvert, sans autre mur ni clôture, que les poteaux qui portent l'édifice.

Pour se garantir du feu, que les habitans de Guayaquil ont d'autant

plus de raison de craindre, qu'ils en ont souvent ressenti les effets, les cuisines sont éloignées des maisons à douze ou quinze pas de distance. Elles n'y communiquent que par une galerie découverte, en maniere de pont, & si légérement construite, que sur la plus légere apparence de feu, elle peut être démolie en un instant. Ces incendies arrivent le plus souvent par la malice des negres, qui, pour se venger de leurs maîtres, jettent du feu sur les toîts pendant la nuit, & embrasent tout un quartier.

Le sol sur lequel est bâtie la nouvelle ville, n'est point praticable pendant l'hyver. Outre que le fond est de craie spongieuse, le terrein est par-tout si égal & si uni, que n'offrant à l'eau aucun écoulement, la moindre pluie en fait un bourbier. Aussi a-t-on ménagé, dans presque toutes les maisons, des especes de portiques qui servent de passage; & indépendamment de ce secours, on est obligé, quand la saison des pluies recommence, de mettre au travers des rues, de grandes & larges planches, sur lesquelles on puisse marcher. Mais elles deviennent bien-

tôt si glissantes, que l'on tombe fréquemment dans la boue. L'été rend le terrein sec & ferme ; & l'on n'est pas même trop incommodé de la poussiere. L'ancienne ville n'a pas les inconvéniens de la nouvelle, parce qu'elle est sur un fond de gravier toujours solide.

Guayaquil est défendu par trois forts, dont deux sont situés sur le bord de la riviere, & le troisieme derriere les murs de la place, pour défendre l'entrée d'une grande ravine. Ils sont composés de grosses pieces d'un bois très-dur, qui se conserve dans l'humidité. Les églises & les monasteres sont de même matiere, ainsi que tous les autres édifices, excepté le couvent des Dominicains, qui est de pierre, parce que la solidité du terrein, dans cet endroit, est suffisante, pour soutenir des bâtimens de cette pesanteur. Les autres églises, outre celle de la paroisse, sont celles des Franciscains, des Augustins & des Jésuites. Ces derniers y ont un collége; mais les membres de toutes ces communautés sont peu nombreux, à cause de la médiocrité de leurs revenus. On ne connoît point

ici, comme au Mexique, ces pieuses libéralités qui enrichissent les cloîtres & ruinent les familles. Pour le gouvernement ecclésiastique, il y a un grand-vicaire de l'evêque de Quito, qui ordinairement est aussi curé de la ville. La jurisdiction temporelle est soumise au corrégidor, ou sénéchal, nommé par le roi, & qu'on change tous les cinq ans. Les autres parties de l'administration sont à-peu-près les mêmes, que dans toute l'étendue de l'Amérique Espagnole.

On ne compte pas moins de vingt mille ames à Guayaquil; c'est-à-dire, que pour sa grandeur, elle est une des villes les plus peuplées du Perou. La plupart de ses habitans sont des Européens qui s'y sont établis, ou par des mariages, ou pour le commerce. Le reste est un composé d'Indiens & de Créoles. Ceux qui sont en état de porter les armes, forment différentes compagnies de milice bourgeoise, pour la défense commune. Le corrégidor en est le chef: il a sous lui un commandant & un major, sur lesquels il se répose pour la discipline militaire.

On observe ici deux choses égale-

ment remarquables : la premiere, que, malgré la chaleur du climat, les naturels du pays n'ont ni la peau basannée, ni le teint olivâtre, comme dans les autres contrées situées au même degré ; la seconde, que quoique les Espagnols ne soient pas aussi blancs, que les peuples septentrionaux de l'Europe, leurs enfans sont presque tous blonds à Guayaquil, & ont le visage d'une beauté & d'une blancheur surprenante. Outre ces avantages, dont il semble que la nature se soit plu à les favoriser, ils sont encore très-bien faits ; &, en général, tous les habitans passent pour le peuple de l'Amérique qui a le plus de politesse. C'est ce qui engage quantité d'étrangers à s'y marier, sans que l'intérêt y ait beaucoup de part ; car on peut dire que les femmes n'y sont pas aussi avantagées des dons de la fortune, que des agrémens de la figure.

A juger de cette ville par son commerce, on la croiroit beaucoup plus opulente. Sa médiocrité vient, en partie, des pillages qu'elle a soufferts, & des incendies qui l'ont ruinée. Lorsque les Européens y ont acquis un

certain bien, & qu'ils ne possedent aucuns fonds qui les y retiennent, ils se retirent à Lima ou à Quito, pour le faire valoir avec plus d'avantage, ou pour le conserver avec plus de sûreté.

Les bords du Guayaquil sont ornés de maisons de campagne, & bordés, de côté & d'autre, d'une infinité de cabanes. On a des canots pour passer d'un maison à l'autre; & ceux qui les conduisent sont si adroits, qu'une petite fille se met seule dans un de ces esquifs, & traverse les courans les plus rapides. Le bois dont ils sont construits, est blanc, doux & si léger, qu'un enfant peut aisément en porter une piece de quinze pieds de long, & de douze pouces de diametre. Ils en font des radeaux, dont ils se servent aussi pour de petits voyages de mer; & quelquefois ils les menent jusqu'à l'isle de Puna, qui est située au milieu du golphe. Ils en ont pour la pêche, & d'autres pour le transport des marchandises. Il y en a de plus ornés, & d'une construction plus élégante, sur lesquels des familles entieres passent de la ville dans leurs terres, & reviennent de

même. Ils ne reçoivent aucune agitation sur les rivieres; & l'on y trouve les mêmes commodités que dans les maisons. On en peut juger par leur grandeur, qui donne une place suffisante, pour y faire toutes les dispositions convenables. Il y a de ces pieces de bois qui ont jusqu'à douze toises de long, & plus de deux pieds de diametre. Les plus forts de ces radeaux ne portent pas moins de cinq cens quintaux; mais la plus grande singularité de ces machines flottantes, c'est qu'elles vont à la voile, & que les Indiens ont l'art inconnu en Europe, de leur faire faire tous les mouvemens d'un bâtiment régulier.

Le Guayaquil est si rempli de poisson, que la pêche seule occupe les habitans pendant une grande partie de l'année. J'ai souvent admiré avec quelle dextérité les Indiens se livrent à cet exercice. Un homme jette dans l'eau une piece de bois, pareille à celle dont on fait les radeaux, met en travers un filet sur une de ses extrêmités, & se tient à l'autre bout, avec une rame, droit sur ses pieds. Il s'éloigne à une demie-lieue de la plage, tandis qu'un

autre, qui le suit sur un semblable morceau de bois, prend le bout d'une corde attachée au même filet. Les deux pêcheurs retournent vers le rivage, où leurs camarades les attendent, pour les aider à tirer le poisson. Rien n'est plus étonnant, que leur habileté à garder l'équilibre sur ces bâtimens chancelans. L'agitation de l'eau les oblige de changer continuellement de position, & de faire toutes sortes de mouvemens. Ce qui augmente encore la difficulté, c'est que les pêcheurs doivent toujours avoir attention à la rame, & sur-tout au filet, pour le tirer vers la terre. Il arrive quelquefois que le pied leur manque; mais comme ils sont excellens nageurs, ils regagnent bientôt la solive; & en un instant, ils se retrouvent dans leur premiere situation.

Le gouvernement, ou, comme on dit ici, le corrégiment de Guayaquil se divise en sept lieutenances ou bailliages, dont plusieurs offrent quelques singularités. Puerto-Viejo est une des cinq premieres villes que les Espagnols firent construire dans la partie plate du Pérou. A leur arrivée dans ce pays, les

Indiens se refugierent, comme des oiseaux, sur les branches des arbres ; ils y avoient des cabanes, pour s'y mettre à couvert de leurs ennemis. Cette contrée est d'ailleurs si sujette aux inondations, que ne trouvant point de sûreté sur la terre, ils sont souvent obligés d'en chercher entre la terre & le ciel. Lorsqu'ils se virent attaqués par les Castillans, ils se défendirent, avec un courage extraordinaire, à coups de haches & de javelots, & vuiderent, sur la tête de ces étrangers, des pots d'eau bouillante. Il en coûta beaucoup de peine pour les dénicher & les soumettre.

Le bourg de Monte-Christo est compris dans le même bailliage. Il s'est formé de la ville de Manta, place maritime, saccagée & détruite par les pirates. Sur un rocher le plus saillant de cette côte, on voit une inscription latine, gravée par nos académiciens François, pour l'utilité des gens de mer. Elle détermine le point de la côte, où elle est coupée par l'équateur. Vous sçavez, Madame, & je crois vous l'avoir dit dans mes lettres sur la Laponie, que tandis que MM. de

Maupertuis, Clairaut, le Camus, &c, bravoient les glaçons du nord, pour déterminer la figure de la terre; MM. Godin, Bouguer & de la Condamine affrontoient les feux du midi. Cette fameuse question sur la forme de notre globe, occupoit depuis quarante ans l'académie : les uns le disoient applati, les autres alongé vers les poles. Tout le monde sentoit la nécessité d'une décision : les navigateurs y étoient les plus intéressés, puisque les distances des lieux étant différentes dans les deux systêmes, cette incertitude les exposoit à diverses sortes d'erreurs. Les géographes tomboient dans un extrême embarras pour leurs cartes, les astronomes, pour la parallaxe de la lune, les physiciens, pour la gravité des corps, &c. Les travaux de nos académiciens sous les deux zones, aux extrêmités de la terre, seront, dans l'histoire, une des plus brillantes époques du regne de Louis XV, & le témoignage le plus éclatant de son zele pour les sciences.

Le pays de Quito, & en général tout le Pérou, parut le plus propre à des observations, dont la plupart devoient se

faire sous l'équateur. L'agrément du roi d'Espagne fut demandé, pour un travail, dont les terres de son domaine alloient recevoir un nouveau lustre. Non-seulement le monarque entra dans des vues si glorieuses à son sang ; mais il souhaita d'en partager immédiatement l'honneur, en nommant deux mathématiciens Espagnols, pour accompagner nos académiciens. L'un étoit dom Georges Juan, chevalier de Malthe, officier de marine ; & l'autre, dom Antoine d'Ulloa, lieutenant de vaisseau. Ils partirent de Cadix en 1735, & débarquerent heureusement à Carthagene, où ils attendirent MM. Godin, Bouguer & de la Condamine. Ces derniers y arriverent trois mois après, avec M. de Jussieu, qui s'étoit joint à eux, comme botaniste, M. Seniergues, comme chirurgien, & d'autres François, en qualité de dessinateur, d'horloger, ou d'associés. J'aurai souvent occasion de vous parler de cette troupe de savans, qui laissoient par-tout, comme à Manta, des traces de leurs observations astromiques.

L'isle de Puna est célebre par le tombeau de la maîtresse de Pizarre,

& celui du fameux moine Val-Verda; qui fut d'abord l'aumonier des conquérans, & ensuite le premier évêque du Pérou. Il s'étoit refugié dans cette isle, pour éviter le ressentiment d'Almagro, à qui il avoit, sans doute, déplu par trop de zele. Ayant été découvert & surpris, il fut assommé à coups de massue par les insulaires; c'étoit encore une victime qui devoit être justement immolée aux mânes de l'infortuné Atahualipa.

Désespérée de la mort tragique de son amant, la jeune & belle Capillana, devenue chrétienne & philosophe, s'étoit retirée à Puna; & l'on montre encore, sur le rivage de la mer, une grote assez profonde, où l'on prétend qu'elle fut inhumée. On m'a fait voir aussi, dans la bibliotheque des Dominiquains de cette ville, un cahier peint de sa main, où sont tracés d'anciens monumens de son pays, qu'elle dessina dans sa retraite. Les Péruviens connoissoient peu la peinture; mais l'amante de Pizarre, en apprenant l'espagnol, s'étoit fait instruire de nos arts. A côté de chaque figure, se trouve une courte explication en langue

castillane. Si ce manuscrit est véritablement de cette femme, comme on le dit, vous conviendrez que ce n'est pas ce qu'il y a de moins précieux dans cette bibliotheque.

La premiere page représente les tombeaux, que les anciens Péruviens consacroient à la postérité, sous le nom de *guaques*. Ils choisissoient, comme les Egyptiens, des lieux remarquables pour leur sépulture. Leur usage n'étoit pas d'enterrer les morts; ils les entouroient d'un amas de pierres & de briques, dont ils bâtissoient une sorte de mausolée; & les amis jettoient par-dessus, une si grande quantité de terre, qu'ils en formoient une colline artificielle, de la hauteur de huit à dix toises, sur vingt ou vingt-quatre de longueur. Les campagnes en sont remplies aux environs des villes & des bourgades, dans les plaines, & sur les montagnes. La différence que l'on remarque dans la grandeur de ces monumens, fait juger qu'ils étoient proportionnés au rang & aux richesses des personnes qui y étoient enterrées.

Souvent on enséveliſſoit les Péruviens avec leurs meubles, dont la plu-

part étoient d'or; & c'est ce qui excite encore aujourd'hui la cupidité des Espagnols : ils passent le tems à fouiller dans ces sépultures, pour y chercher les trésors qu'ils y croient enfouis. Leur constance est quelquefois récompensée; mais les guaques ne contiennent ordinairement que des squelettes, quelques vases de terre, une hache de cuivre, & un miroir fait d'une espece de pierre à fusil. Pour ouvrir ces tombeaux, on les perce en long & en travers; & c'est au centre de la croix, que se trouvent le corps & les meubles qui ont servi à son usage.

Les miroirs, dont le manuscrit présente divers desseins, sont ordinairement ronds, avec une de leurs surfaces plate, aussi lisse, que le crystal, & l'autre moins unie. Quoiqu'ils soient de différentes grandeurs, la plupart n'ont que trois ou quatre pouces de diametre. Ils sont percés par le haut; ce qui fait voir qu'on y passoit un cordon, pour les suspendre à quelque crochet. Il s'en trouve de plats, de concaves, de convexes & d'aussi bien travaillés, que si les ou-

riers eussent joint la connoissance de l'optique aux instrumens les plus propres à ces sortes d'ouvrages. On connoît encore les carrieres d'où l'on tiroit cette pierre ; mais les Espagnols n'en font aucun cas ; parce qu'avec de la transparence & de la dureté, elle a des veines & des pailles qui la rendent facile à se briser, & en gâtent la superficie.

Les haches de cuivre, enfermées dans les sépultures péruviennes, approchent beaucoup de la forme des nôtres. Si ce n'étoit pas le seul instrument tranchant, dont ces peuples fissent usage, la quantité qu'on en trouve, suppose du moins que c'étoit un des plus communs. Leur principale différence est dans la grandeur ; cependant le manuscrit en offre qui ont le tranchant rond ; d'autres qui sont échancrées ; & quelques-unes qui ont une pointe du côté opposé au tranchant, avec un manche. Quoique leur matiere la plus ordinaire soit le cuivre, on en faisoit aussi de la même pierre que celle des miroirs ; & les desseins de Capillana en représentent plusieurs de cette derniere espece.

Les anciens vases à boire sont d'une argile noire & très-fine; mais on ignore où les Péruviens la prenoient.

» Leur forme, dit l'auteur, est celle » d'une cruche ronde & sans pied, avec » une anse au milieu. D'un côté, est l'ou- » verture pour le passage de la liqueur; » de l'autre, une tête d'Indien, assez » naturellement figurée. Les coupes » d'or & d'argent ne devoient pas » être rares dans ce pays, où ces mé- » taux sont si communs. Aussi faisoient- » elles autrefois la plus grande richesse » des tombeaux. On y ajoutoit de ces » petites pincettes d'or, dont nos In- » diens se servent pour s'arracher le » poil du menton ». J'en trouve la figure dessinée dans le manuscrit, de même que celle de quantité d'ornemens qu'il seroit trop long de détailler.

Le maïs ayant toujours été la principale nourriture des Péruviens, ils en représentoient les épis, en pierre, avec un art qui ne permet point encore de les distinguer de l'ouvrage de la nature. Leur habileté à travailler les émeraudes, ne cause pas moins d'étonnement. Les sépultures en fourni-

sent un assez grand nombre ; & l'on remarque qu'elles l'emportent, pour la beauté, sur toutes celles de la province de Bogota. On ne comprend point qu'un peuple, qui n'avoit aucun usage de l'acier ni du fer, ait pu donner de si belles formes à des pierres si dures, & les percer avec tant d'art. La disposition des trous augmente la surprise : les uns traversent diamétralement ; les autres ne pénetrent que jusqu'au centre de la pierre, & sortent par les côtés, à peu de distance les uns des autres.

Les édifices, anciennement bâtis par les habitans du Pérou, soit pour le culte de leurs dieux, soit pour le logement de leurs souverains, soit pour la défense de leur empire, sont un autre sujet d'admiration. Je peux, d'après les desseins & l'explication même de Capillana, vous donner la description de quelques restes de ces monumens. Je commence par le temple de Cayambé, dont on voit encore la plus grande partie. « Il est situé, » dit l'auteur, sur un terrein élevé, » qui forme une espece de monticule. » La figure de l'édifice est ronde ; les » briques qui le composent, sont jointes

» avec la même terre, dont elles so[nt]
» construites; & cette masse devient u[n]
» mur aussi solide, que s'il étoit d'un[e]
» seule pierre. Il n'y a aucune sépar[a-]
» tion intérieure, parce que c'éto[it]
» un lieu d'assemblée publique. La port[e]
» en est petite, parce que les empereurs,
» par respect pour le sanctuaire d[u]
» soleil, y entroient à pied, quoiqu[e]
» dans leurs palais même, ils fussen[t]
» toujours portés dans une litiere.
» Cayambé, à cause de la célébrité d[e]
» son temple, passoit pour une vill[e]
» sainte; & cette opinon s'étendant
» jusqu'aux campagnes voisines, les
» caciques & les rois même vouloien[t]
» y avoir leurs tombeaux.

» Dans la province de Quito, o[n]
» voit encore le palais de Callo, o[ù]
» les premiers Incas faisoient leur rési
» dence; & cet auguste séjour des roi[s]
» du Pérou sert aujourd'hui de maiso[n]
» de campagne à des moines. E[n]
» comparaison des autres bâtimens d[u]
» pays, on trouve, dans celui-ci, u[n]
» air de noblesse, qui annonce la ma
» jesté de ses premiers maîtres. Au
» tour d'une cour, regnent trois grand[s]
» sallons, qui en forment le quarré
» Chacu[n]

» Chacun a plusieurs séparations; &
» derriere celui qui fait face à l'entrée,
» il y a divers petits réduits, qui pa-
» roissent avoir été une ménagerie ; on
» y distingue encore les loges de cha-
» que animal. L'ouvrage, quoiqu'un
» peu défiguré, quand je le vis, subsistoit
» dans ses principales parties; mais
» on m'a dit que, depuis la révolution,
» on y avoit fait des changemens con-
» sidérables. Les matériaux de l'édifice
» sont de pierres presque noires, très-
» dures, & si bien jointes, qu'on ne
» feroit pas entrer la pointe d'un cou-
» teau dans l'intervalle. Les portes ont
» deux toises d'élevation, sur quatre
» pieds de large par le bas, & vont
» toujours en se retrécissant par le
» haut jusqu'à trente pouces. On leur
» donnoit cette hauteur, afin que le
» monarque y pût passer dans sa litiere,
» dont les brancards étoient portés
» sur les épaules de plusieurs Indiens.
» Il pénétroit ainsi jusqu'à son appar-
» tement, seul endroit où il marchoit
» à pied.

» Près du bourg d'Atun-Canar,
» province de Cuença, j'ai visité la
» forteresse la plus vaste, & peut-être la

» mieux bâtie de tout le Pérou. L'en-
» trée en est défendue par une riviere
» qui lui sert de fossé ; & du côté
» opposé, l'enceinte s'éleve sur une
» colline qui en rend l'approche diffi-
» cile. Le centre est occupé par une
» tour de forme ovale, qui ne s'éleve
» pas à plus de deux toises au-dessus
» des autres édifices ; & du milieu de
» la quelle, il sort un quarré, en ma-
» niere de donjon, formé par quatre mu-
» railles, avec des especes de guérites,
» par où les sentinelles avoient la vue
» sur la campagne. Les murs de cette
» forteresse embrassent un terrein spa-
» cieux. On n'y entre que par une seule
» porte, qui conduit à différentes peti-
» tes ruelles, d'où l'on arrive à divers
» corps de logis. Les uns paroissent
» avoir servi de casernes pour les sol-
» dats de la garnison. Les autres, par
» leur hauteur, leur distribution &
» leurs portes, semblent former l'appar-
» tement des Incas. Les pierres, dont
» les murs sont composés, ne sont pas
» moins dures, moins polies, ni join-
» tes avec moins d'art, que celles du
» palais de Callo ; & tous les apparte-
» mens sont découverts, sans aucun

» marque qui fasse connoître qu'ils
» ayent eu des planchers.

» On voit beaucoup d'autres ruines
» dans toute cette contrée, sur-tout
» dans les lieux déserts, où il ne reste
» nulle trace d'habitation. Ces ruines
» sont de briques crues, ou de pier-
» res communes : ce qui peut faire
» juger que c'est l'ouvrage des naturels
» du pays, avant qu'ils fussent sou-
» mis à l'autorité des Incas. Ces mê-
» mes peuples avoient une autre ma-
» niere de se fortifier, dont on remar-
» que encore des vestiges. C'étoit de
» creuser la terre autour d'une monta-
» gne escarpée, & d'y pratiquer de
» petites murailles à hauteur d'appui,
» pour se couvrir contre l'ennemi, & le
» repousser avec moins de danger. Au
» fond des fossés, ils bâtissoient des
» cases qui servoient de logement
» aux troupes. Ces ouvrages étoient si
» communs, qu'on en trouve sur pres-
» que toutes les montagnes ».

Ce que vous venez de lire, Madame,
de l'architecture des Péruviens, sous
le gouvernement de leurs anciens maî-
tres, me paroît un peu exagéré. S'il y
avoit eu de si belles forteresses, est-il

vraiſemblable qu'on en eût pu faire la conquête avec tant de rapidité? La ville même de Cuſco ne devoit être qu'un amas de cabanes, que les Européens ont détruites, parce qu'ils ne pouvoient les habiter. Les ruines du temple du ſoleil, dans le village de Cayambé, celles du palais des Incas, près d'Atun-Canar, & la fortereſſe de Callo, ſont des édifices de briques crues, maçonnées avec de la terre-glaiſe. Tout l'intérieur de ces bâtimens étoit ſi obſcur, qu'on ne pouvoit y voir clair, qu'en ſuppoſant qu'ils manquaſſent de toits. Les Péruviens ne ſavoient pas forger le fer; on n'a pas trouvé dans tout leur pays, un ſeul inſtrument de ce métal, l'ame des métiers & des arts.

Toutes ces deſcriptions, dont je n'ai donné, pour ainſi dire, que l'abrégé, ſont ſuivies d'un petit article ſur les *Quippos*. Vous avez vu, Madame, qu'avant l'arrivée des Eſpagnols, les peuples du Pérou n'avoient aucune connoiſſance de l'écriture. Cependant ils trouvoient le moyen de conſerver la mémoire de l'antiquité, de ſe former une ſorte d'hiſtoire, qui comprenoit tous les événemens remarquables

de leur monarchie. Ils suppléerent d'abord au défaut des lettres par des peintures assez informes, comme les Méxicains, &, à l'exemple des Egyptiens, par des hiéroglyphes. Mais cette longue maniere d'écrire pouvoit à peine perpétuer quelques événemens principaux, quelques loix, quelques mysteres de la religion. On eût donc recours à une façon plus prompte & plus facile : aux figures peintes ou sculptées, on substitua d'autres signes, qui consistoient en de petits cordons de laine de toutes les couleurs, arrangés & contournés en divers sens. On attacha à chacune de ces formes, & à ces couleurs, la signification des choses les plus essentielles. Ainsi un rond, fait avec de la laine jaune, signifioit le soleil. Un autre de laine blanche désignoit la lune. L'Inca étoit représenté par un nœud simple, d'où pendoit une petite frange jaune; parce que cette couleur étoit celle de l'astre, dont les Incas se disoient les enfans. La reine étoit figurée de même, mais en blanc, symbole de la lune que les Péruviens croyoient être à la fois, la sœur & la femme du soleil. C'étoit

pour cette raison, que le prince regnant étoit obligé d'épouser sa propre soeur. La combinaison de ces nœuds & de ces couleurs, tenoit lieu de livres & de regiſtres. Non-ſeulement tout ce qui appartenoit à l'hiſtoire, aux lóix, aux finances, aux cérémonies, aux comptes des marchandiſes, &c, étoit, par ce moyen, exactement conſervé; mais les moindres circonſtances y trouvoient place, par de petits fils attachés aux principales cordes. Il y avoit des officiers publics, à la garde deſquels ces quippos étoient confiés; ils en étoient les dépoſitaires, comme les notaires le ſont de nos actes; & l'on n'avoit pas moins de confiance en leur probité. La maîtreſſe de Pizarre convient de bonne-foi, que ces cordons ſont moins propres à faire connoître nos penſées, que les caracteres Européens; & que, dans un commerce amoureux, il y a une infinité de choſes que les quippos ne peuvent rendre. « Ce langage, dit-» elle, étoit trop borné, pour expri-» mer tout ce que je ſentois pour mon » amant ».

Ce qui ſemble encore prouver l'in-

ſuffiſance de cette eſpece d'alphabet, c'eſt que les Péruviens avoient, de diſtance en diſtance, des couriers de relais, qui faiſoient paſſer, de vive voix, les ordres du ſouverain d'une province à l'autre. Quelquefois, lorſque la commiſſion devoit être ſecrete, ces mêmes couriers ſe donnoient l'un à l'autre une eſpece de quippos; mais alors c'étoit un chiffre convenu entre l'Incas & le gouverneur, auquel il étoit adreſſé.

Les peuples du Pérou n'ayant pas de lettres, pour communiquer leurs idées, manquoient auſſi de chiffres pour faire leurs calculs. Pour ſavoir ce que chaque ville devoit fournir à l'empereur, ils en faiſoient la répartition avec des cailloux ou des grains de maïs. Ils marquoient avec des fils le compte de chaque choſe; ils en formoient des écheveaux, qui étoient pour eux comme autant de cahiers ſéparés. Il y avoit des maîtres des comptes pour les affaires de la guerre & de la paix, pour les vaſſaux, les tributs, &c; & ils n'avoient d'autre occupation, que de ſe rendre habiles dans cette ſinguliere arithmétique.

Le même manuſcrit, d'où j'ai tiré

tous ces détails, parle de différentes plantes, & de divers animaux du Pérou, dont Capillana avoit aussi tracé la figure. On n'y trouvoit aucune explication, comme aux autres desseins; mais le moine qui me les montroit, ne manquoit jamais d'y ajouter un petit commentaire, qui suppléoit au silence du dessinateur. « Vous voyez, me disoit-il, cet ani-
» mal qui paroît brouter l'herbe sur le
» penchant d'une colline : c'est un che-
» vreuil des monts Paramos, les plus
» élevés & les plus stériles de cette
» fameuse chaîne de montagnes, que
» l'on appelle les *Cordillieres*. Leurs
» cimes se perdent dans les nues; &
» presque toutes sont couvertes de
» masses énormes d'une neige aussi
» ancienne que le monde. De plusieurs
» de ces sommets, en partie écroulés,
» on voit sortir encore des tourbil-
» lons de fumée & de flammes au sein
» même de la neige. Quant à leur
» élévation, elles sont, à l'égard de cel-
» les de l'Europe, comme les clochers
» de nos villes, comparés aux maisons
» ordinaires. Ces montagnes, comme
» vous sçavez, partent de la terre Ma-

» gellanique, courent par les contrées
» du Chily, du Paraguay, du Pérou,
» jusqu'à l'isthme de Panama, où elles
» se resserrent pour le traverser, &
» recommencent ensuite à s'élargir &
» à s'étendre jusqu'aux extrêmités du
» Mexique. Du côté du sud, on ne les
» a jamais mieux connues, que depuis
» le voyage des mathématiciens de
» France & d'Espagne; parce qu'el-
» les ont été comme le théatre de leurs
» sçavantes opérations. L'air y est plus
» ou moins froid, la terre plus ou
» moins aride, à proportion qu'elles
» sont plus ou moins élévées. Les
» plus hautes, comme je vous l'ai dit,
» se nomment *Paramos*, qui signifie
» bruyeres; & comme dans leur pro-
» digieuse étendue, elles sont toujours
» couvertes de neige, le froid y est
» si aigu, qu'il les rend inhabitables;
» on n'y voit ni plantes, ni bêtes,
» excepté quelques joncs, & l'animal,
» dont la figure est sous vos yeux.

« Ces chevreuils vont en troupes
» dans les plus hautes parties de ces
» lieux déserts, & où, par consé-
» quent, l'air est le moins supportable;
» mais ce qui doit le plus vous sur-

» prendre, c'eſt l'eſpece de fureur
» qu'on a ici pour cette chaſſe, malgré
» les dangers dont elle eſt accom-
» pagnée. Elle ſe fait entre pluſieurs
» perſonnes diviſées en deux claſſes;
» l'une d'Indiens à pied, pour faire
» lever les chevreuils; l'autre, de
» cavaliers pour la courſe. On ſe rend,
» dès la pointe du jour, au ſommet
» du Paramo, chacun avec un levrier
» en leſſe. Les gens à cheval prennent
» poſte ſur les plus hauts rochers, tandis
» que les piétons battent les fonds,
» en faiſant beaucoup de bruit. On
» embraſſe ainſi un terrein de trois ou
» quatre lieues; & s'il part un che-
» vreuil, le cheval le plus proche court
» après lui, ſans qu'il ſoit poſſible, à
» celui qui le monte, de le retenir,
» ni de le gouverner. Il paſſe par des
» deſcentes ſi roides, qu'un homme à
» pied n'y marcheroit pas ſans précau-
» tion. Il ne connoît ni frein, ni dan-
» ger, & ne s'arrête que lorſqu'il eſt
» fatigué de l'exercice, ou que la bête
» lui cede la victoire.

» Les chaſſeurs qui ſont poſtés dans
» d'autres lieux, n'ont pas plutôt vu
» le mouvement du premier, qu'ils

» partent de même, les uns pour cou-
» per le chemin au chevreuil, les au-
» tres pour le prendre de front. Les
» chevaux n'ont pas besoin d'être ani-
» més; il leur suffit, pour s'élancer,
» d'entendre les cris des hommes &
» des chiens; alors ce qu'on peut faire
» de mieux, est de leur laisser la li-
» berté de courir; mais en même
» tems, il faut être assez ferme sur
» l'arçon, pour résister aux secousses
» qu'on reçoit de sa monture. Il en
» coûteroit infailliblement la vie à ce-
» lui qui tomberoit, soit par la violen-
» ce de sa chûte, soit par le mouve-
» ment du cheval, qui, poursuivant
» sa course, ne manqueroit pas de
» l'écraser sous ses pieds. On donne
» à ces chevaux le nom de *parameros*,
» parce qu'à peine sont-ils en état de
» marcher, qu'on les exerce à courir
» dans ces montagnes.

» Outre les joncs qui croissent sur les
» Paramos, on y trouve encore une
» certaine plante, nommée *bois de lu-
» miere*, dont la hauteur est d'environ
» deux pieds. Il est composé de tiges
» droites & unies, de la grosseur du
» petit doigt, qui sortent de la même

» racine ; on les coupe fort près de
» terre ; on les allume comme des
» bougies ; & quoique vertes, elles
» répandent autant de lumiere qu'un
» flambeau, sans demander d'autre
» soin, que d'ôter le charbon qu'elles
» font en brûlant.

» Cette autre plante, dont la page
» suivante vous offre le dessein, est
» l'herbe fameuse, appellée *coca*, dont
» on fait ici un fort grand commerce.
» Autrefois elle n'étoit particuliere
» qu'à quelques cantons du Pérou ;
» mais elle est devenue très-commune
» dans les provinces méridionales, par
» le soin que prennent les Indiens à
» la cultiver. Plusieurs personnes pré-
» tendent qu'elle ne differe point du
» bétel, qui n'est pas moins en usage aux
» Indes orientales. Sa feuille est lisse,
» molle, verte & longue d'un pouce
» & demi. Le fruit est disposé en
» grappes, d'abord rouge, ensuite
» noir ; & c'est dans ce dernier état,
» qu'on le recueille, & qu'on le fait
» sécher pour le conserver. Il sert aux
» Péruviens de petite monnoie, com-
» me le cacao aux habitans du Mexique.
» Les Indiens mâchent les feuilles de

» coca, mêlées en portion égale avec
» une sorte de craie, faite d'écailles
» d'huitres calcinées. Elles leur tien-
» nent lieu de toute autre nourriture ;
» & quelque travail qu'ils fassent, ils
» ne souhaitent pas d'autre soulage-
» ment. L'expérience montre en effet,
» que cette herbe les rend vigoureux,
» & qu'ils s'affoiblissent lorsqu'elle
» leur manque. La meilleure est celle
» qui croît aux environs de Cusco.
» Il s'en fait une gande consommation
» dans les lieux où l'on exploite les
» mines ; car les ouvriers ne peuvent
» se soutenir sans cet aliment. On leur
» en fournit la quantité qu'ils desirent,
» en la rabattant sur leur salaire jour-
» nalier. Plusieurs particuliers ont
» fait des fortunes considérables à ce
» trafic; les revenus de l'évêque, des
» chanoines, & de l'église cathédrale
» de Cusco proviennent, pour la
» plupart, de la dîme des feuilles
» desséchées du coca.

» Dans la même page, où cette
» plante est dessinée, vous voyez la
» figure d'un arbre, qui croît au nord
» de la province de Quitto. Il en dis-
» tille sans cesse une gomme que les

» habitans nomment mopa-mopa, &
» qui sert à faire une sorte de laque
» ou de vernis si durable, qu'il ne
» peut être détaché, ni même terni
» par l'eau bouillante. La maniere
» de l'appliquer est fort simple : on
» met dans la bouche un morceau
» de cette gomme ; & l'ayant délayée
» avec la salive, on y passe le
» pinceau, avec lequel on prend la
» couleur qu'on veut employer ; on la
» couche sur le bois ; & elle forme, en
» séchant, un enduit aussi beau, que
» ceux de la Chine.

» Le leibo, qui est à l'autre page,
» est un arbre haut & touffu, qui pro-
» duit une espece de laine, plus douce
» & plus fine que le coton. Les In-
» diens ne savent point la filer; &
» jusqu'à présent, on ne s'en est servi
» que pour remplir des matelas. Elle y
» est d'autant plus propre, qu'outre sa
» mollesse naturelle, elle se leve & se
» gonfle au soleil, jusqu'à rendre la
» toile du matelas aussi tendue qu'un
» tambour, sans s'affaisser ensuite à
» l'ombre, à moins que le lieu ne soit
» humide.

» Les vijahuas, dont la figure est

» à-côté de celle du leibo, sont de
» grandes feuilles, qui pourroient tenir
» lieu de draps dans un lit. Leur lon-
» gueur commune est de cinq pieds,
» sur deux & demi de large : excepté
» une côte, qui est au milieu, le reste
» est lisse & uni. Dans les déserts de
» Guayaquil, elles servent à bâtir, sur
» le champ, de petites cabanes; mais
» dans tout le pays, on les emploie
» à couvrir les maisons, à envelopper
» le poisson, le sel, & toutes les mar-
» chandises qu'on veut transporter &
» garantir de l'humidité.

» De l'autre côté, est le mata-palo
» (tue-pieu) qui n'a, dans son origine,
» que l'apparence d'une foible plante,
» & qui devient d'une prodigieuse
» grosseur. Il croît fort mince au pied
» d'un arbre puissant, auquel il se joint,
» & le long duquel il s'éleve, jusqu'à ce
» qu'il soit parvenu à le dominer.
» Alors sa houpe s'élargit assez, pour
» dérober à son soutien, les rayons
» & l'influence du soleil. Il se nourrit
» de la substance même de l'arbre qui
» lui sert d'appui; & le consumant par
» degrés, il prend sa place à la fin,

» & devient si gros, qu'on en fait des
» canots de la premiere grandeur.

» Tournez le feuillet, & vous
» verrez la représentation des plus
» excellens fruits du Pérou. Le chiri-
» moya passe pour le plus délicieux;
» & on le préfere à l'ananas. Le jus
» en est doux, avec un léger mêlange
» d'acide, & l'odeur si agréable, qu'elle
» en releve infiniment le goût. Sa
» grosseur & sa figure approchent de
» celle des pommes pointues d'Europe.
» Sa peau est verdâtre, & comme bro-
» dée de compartimens écailleux. Sa
» chair est blanche, mollasse, & mêlée
» de quelques fibres presque impercep-
» tibles. L'arbre qui produit ce fruit,
» est haut & touffu. Ses fleurs sont très-
» recherchées, & se vendent fort cher,
» par la passion qu'ont les femmes pour
» leur odeur.

» Vous connoissez cette autre plante;
» c'est celle du fraisier; elle ne differe
» de celles d'Europe, que parce que
» ces dernieres sont plus petites. Aussi
» nos fraises du Pérou sont-elles beau-
» coup plus grandes que les vôtres;
» & leur qualité est plus aqueuse, sans
» en être moins agréable ».

Le religieux, qui m'expliquoit tou-
es ces figures, fut interrompu par le
on d'une cloche qui l'appelloit au
éfectoire. Nous en étions aux der-
iieres pages du manuscrit; & je vis
l'un coup-d'œil, que ce qui restoit,
toit peu digne de curiosité. J'en dis
le même de quelques autres détails de
a province de Guayaquil. Aussi tout
st-il prêt pour notre départ, sans sça-
oir pourtant si c'est à Lima que nous
rons d'abord, ou à Quito. Cela dé-
end d'une opération de commerce,
ui déterminera peut-être mon mar-
hand pour cette derniere ville. C'est
e que je vous dirai dans ma premiere
ettre.

Je suis, &c.

A Guayaquil, ce 28 avril 1751.



LETTRE CXLII.

SUITE DU PEROU.

OUI, Madame, c'eſt à Quito : j'y arrive dans ce moment ; & je raſſemble les principales circonſtances de mon voyage. Nous nous embarquâmes ſur le Guayaquil juſqu'au bourg de Caracol. Ce n'eſt pas qu'il n'y ait une route par terre ; mais les marais, & pluſieurs grandes rivieres la rendent impraticable dans toute autre ſaiſon que l'été. Vous ne ſçauriez vous imaginer ce que nous eûmes à ſouffrir pendant cette courte navigation, de la part des moſquites, dont je vous ai déja tant parlé, & auxquels les perſécutions qu'on en éprouve, forcent, malgré qu'on en ait, de revenir à chaque inſtant. Toutes nos précautions, pour nous en garantir, furent inutiles. Le jour, nous étions dans un mouvement continuel pour chaſſer ces inſectes ; la nuit, nous ſouffrions des douleurs inſupportables de leurs

piqûures. Il eſt vrai que nous avions de gros gands qui nous couvroient les mains; mais le viſage demeuroit expoſé; & les habits n'offroient qu'une foible défenſe au reſte du corps. Les aiguillons pénétroient au travers du drap, & nous cauſoient des démangeaiſons inexprimables.

Ce ſupplice dura juſquà Caracol, où l'on nous procura des mules, pour continuer notre route par terre. Après quatre lieues de marche, nous arrivâmes ſur les bords de la riviere d'Ojibar. Nous la traverſâmes neuf fois à gué, dans ſes divers détours, & toujours avec quelque péril. Le ſoir nous nous arrêtâmes dans une grande maiſon, ſituée ſur le rivage, près d'un lieu nommé le port des Moſquites. Vous jugez, par ce nom, à quoi nous nous trouvâmes expoſés pendant la nuit : nous fûmes ſi cruellement aſſaillis par ces déteſtables inſectes, que nous prîmes le parti de nous jetter dans la riviere, & de nous y tenir juſqu'au jour. Mais en nous dérobant ainſi à la voracité de ces pernicieux animaux, il ne nous fut pas poſſible de nous garantir la tête. Il fallut donc abandonner cette reſſource,

& laisser partager le martyre à toutes les autres parties du corps. Au point du jour, nous ne pouvions réciproquement nous regarder sans une espece d'horreur : nos visages étoient couverts de pustules, & nos mains chargées de tumeurs. On nous dit que cette maison avoit été abandonnée, parce qu'elle étoit le purgatoire d'un homme qui y étoit mort; je crois qu'on auroit plutôt dû l'appeller l'enfer des vivans.

Nous continuâmes notre route, par un chemin si marécageux, que nos montures enfonçoient dans la boue jusqu'au poitrail. Nous fîmes halte à cinq heures du soir, dans un lieu nommé Caluma. Nous n'y trouvâmes aucun endroit pour nous loger; mais les voituriers Indiens entrerent dans la montagne, couperent des pieux & des branches, & formerent, en moins d'une heure, des cabanes qui nous mirent tous à couvert. Le lendemain, nous passâmes par un lieu appellé Mama-rumi, ou Mere-de-pierre. Nous y vîmes une cascade de la plus grande beauté. Le rocher, d'où les eaux se précipitent, est élevé de plus de cinquante toises, & accompagné, des deux côtés,

'arbres très-hauts & très-touffus. La
ue est également enchantée de la
larté de l'eau, & du volume qu'elle
orme en tombant. Après sa chûte,
lle continue sa course dans un lit un
eu incliné, sur lequel passe le grand
hemin.

Nous suivîmes cette route, non
ans un très-grand danger, parce que,
l'un côté, elle n'offroit que d'horri-
les précipices ; de l'autre, elle étoit
i étroite, que les cavaliers & les
ulets ne cessant de se heurter,
antôt contre les rochers, tantôt con-
re les arbres, nous étions tous meur-
ris à notre arrivée à Tarigagua. Il
toit aussi dangereux de passer sur les
onts, que de traverser les rivieres.
Comme ils sont de bois, & fort longs,
ls branlent d'une maniere effrayante.
N'ayant d'ailleurs que trois pieds de
arge, sans parapets ni garde-fous, le
noindre faux pas peut faire tomber
a mule dans le torrent, où elle ne
nanqueroit pas de périr avec sa char-
ge. On répare ces ponts, chaque année
à l'approche de l'hyver, qui est le
eul tems où l'on en fasse usage, parce
qu'en été la riviere est toujours guéable;

mais on les conſtruit avec ſi peu d
ſolidité, qu'ils demandent d'être re
nouvellés tous les ans.

Lorſqu'un homme de marque, com
me un évêque, un préſident, u
gouverneur, fait ce voyage, le corre
gidor de Guaranda eſt obligé de fai
élever, par les Indiens, des maiſo
de bois, qui ſervent au repos de cha
que journée ; elles demeurent ſur pie
pour ſervir aux autres voyageurs
juſqu'à ce qu'elles tombent faute d
réparation. C'eſt dans une de ces cab
nes abandonnées, que nous fûmes
cruellement perſécutés par les mo
quites. Quand ces maiſons ſont renve
ſées, on ſe contente, comme nous avo
fait, des huttes que les voituriers
les guides bâtiſſent à la hâte.

Tarigagua eſt ſitué au pied du mon
Saint-Antoine. Il n'eſt pas aiſé de vou
donner une idée de la route qui con
duit à cette montagne, & des diffi
cultés qu'on éprouve à la traverſer
En quelques endroits, elle eſt ſi eſcar
pée, qu'on ne peut y grimper qu'avec
des peines exceſſives. Dans d'autres,
la deſcente eſt ſi roide, que les mules
peuvent à peine s'y ſoutenir. Quel

uefois le passage est si étroit, qu'on y
ouve difficilement assez de place pour
ontenir la monture. D'autres fois, il est
ordé d'affreux précipices, qui font
aindre, à chaque pas, de s'y abîmer.
Ces chemins, ou plutôt ces sentiers,
ont remplis, dans toute leur longueur,
'un pas à l'autre, de trous très-pro-
onds, où la mule met le pied de façon,
ue son ventre touche la terre. Il est
rai qu'ils servent comme d'escaliers,
ui rendent la route moins imprati-
able : mais s'il arrive que l'animal
'y pose pas bien le pied, il s'abat;
 le cavalier court plus ou moins
e risque, suivant le côté où il tombe,
 où il y a plus ou moins de préci-
ices. Vous direz peut-être qu'il seroit
lus sûr d'aller à pied; mais il n'est
as aisé de se tenir ferme; & si l'on
enoit à glisser, on enfonceroit dans
a boue jusqu'aux genoux; il ne seroit
as possible de s'en tirer.
Quoique ces trous rendent le che-
min fort dangereux, cependant le péril
est encore plus grand, dans les en-
droits où ils manquent. La pente étant
très-escarpée, & le terrein continuel-
lement détrempé par la pluie, le sen-

tier feroit trop gliffant. Les mules ne pourroient pas y marcher, à moins que des hommes n'allaffent devant, pour y creufer de petites tranchées avec une bêche, & y former des efpeces de degrés. Il faut renouveller continuellement le même travail, parce que, dans l'efpace d'une feule nuit, la pluie ruine l'ouvrage du jour précédent. L'embarras d'avoir toujours quelqu'un devant foi, pour préparer le paffage, le danger des chûtes & des contufions, le défagrément d'être couvert de boue, & fouvent mouillé jufqu'à la peau, feroient moins fâcheux à fupporter, s'ils n'étoient encore augmentés par la vue des précipices qui feroient trembler l'homme le plus intrépide.

La maniere dont on defcend de ces lieux terribles, n'infpire pas moins d'épouvante. D'un côté, ce font des hauteurs efcarpées; de l'autre, des abîmes effrayans. Il femble que les mules connoiffent le danger, & les précautions qu'il faut prendre pour l'éviter. Quand elles font au fommet d'une éminence, elles s'arrêtent, placent leurs pieds de devant l'un après l'autre,

l'autre, en font de même de ceux de derriere, demeurent quelque tems dans cette situation, comme pour examiner le chemin; & ensuite se laissent glisser avec la vîtesse d'un éclair. Le cavalier ne doit alors avoir d'autre soin, que de se tenir ferme sur la selle; parce que le moindre mouvement feroit perdre l'équilibre à sa monture, & les précipiteroit l'un & l'autre au bas de la montagne.

Quoique l'habitude ait formé ces animaux à ce dangereux manége, ils ne laissent pas de marquer une sorte de saisissement, quand ils arrivent au sommet de quelque hauteur. Ils s'y arrêtent, sans que le voyageur leur retienne la bride; & s'il arrive, par défaut d'expérience, qu'il les pique de l'éperon, ils n'en demeurent pas moins immobiles, jusqu'à ce qu'ils ayent bien pris leurs dimensions. Non-seulement ils examinent le chemin aussi loin que leur vue peut s'étendre, mais ils hennissent, comme pour avertir le cavalier de se tenir sur ses gardes; & s'il n'a pas déja passé par le même lieu, ces pressentimens lui causent beaucoup d'effroi. Alors les guides

prennent le devant, se postent le long du passage, grimpent sur quelques rocs, se cramponnent aux racines des arbres, & animent la mule par leurs cris, jusqu'à ce qu'elle ait atteint le bas de la descente. On est étonné de voir avec quelle précision ces animaux dirigent tous leurs mouvemens. Les hommes même ne pourroient se conduire avec plus de prudence & de réflexion. Quand ces bêtes ont fait plusieurs voyages, elles acquierent une sorte de réputation, qui les rend d'un grand prix.

Nous surmontâmes heureusement toutes les difficultés de cette route, & nous nous rendîmes au bourg de Guaranda. Le reste du chemin, jusqu'à Quito, n'offre ni précipices, ni passages dangereux; mais le froid s'y fait sentir vivement. Tous les matins la campagne étoit blanche de frimats, & le haut des rochers couvert de gelée. Dans la zone torride, & sous l'équateur, un Européen, un François devoit s'attendre à des excès de chaleur; & le plus souvent j'étois transi de froid.

Nous eûmes le plaisir de voir, en

assant dans la plaine de Callo, le fameux palais des anciens Incas, dont vous avez lu la description. Plus nous avancions, plus les bois s'éclaircissoient. Bientôt nous ne trouvames plus que les sables, & plus haut, des montagnes nues & calcinées, qui bordoient la croupe du volcan de Pichincha. C'est vous dire, Madame, que nous approchions du terme de notre voyage.

Parvenu au haut de la côte, je me rappellai ce que j'avois vu dans les mémoires d'un de nos académiciens, qui, quelques années auparavant, s'étoit trouvé dans le même lieu. Je fus saisi d'un étonnement mêlé d'admiration, à l'aspect d'un long vallon de cinq à six lieues de large, entrecoupé de ruisseaux, qui se réunissoient pour former une riviere. Tant que ma vue pouvoit s'étendre, j'appercevois des campagnes cultivées, diversifiées de champs & de prairies, des côteaux de verdure, des villages, des hameaux entourés de haies vives & de jardins. La ville de Quito terminoit cette riante perspective : je me crus transporté dans nos plus belles provinces de

» France. A mesure que je descen-
» dois, je changeois insensiblemen
» de climat, en passant, par degrés,
» d'un froid extrême, à la températur
» de nos beaux jours du mois de mai.
» Bientôt je découvris tous ces objets,
» de plus près, & plus distinctement.
» Chaque instant ajoutoit à ma surpri-
» se; je remarquai, pour la premiere
» fois, des fleurs, des boutons & des
» fruits en pleine campagne, sur tous
» les arbres; je vis semer, labourer &
» recueillir dans un même jour, &
» dans un même lieu ».

Enfin me voici à Quito; & pour ne rien oublier, j'ai cru devoir, en arrivant, mettre par écrit tous ces détails; dans quelques jours je reprendrai la suite de ma lettre.......

J'y reviens, Madame, avec d'autant plus de plaisir, à cette lettre, que depuis trois semaines, que j'ai couru les rues & les environs de Quito, je puis vous faire connoître les dedans & les dehors de cette ville. Il faut vous dire d'abord, que je loge chez un Espagnol, qui a suivi toutes les opérations des mathématiciens envoyés pour déterminer la figure de la terre. Il m'a appris

qu'ils étoient arrivés, comme moi, par la route de Guayaquil ; « qu'en approchant de Guaranda, ils avoient rencontré, à une demie-lieue de ce bourg, » le corrégidor, suivi de l'alcade » provincial, qui venoit au-devant d'eux; qu'un peu plus loin, ils » virent paroître le curé, environné » de jeunes Indiens vêtus de bleu, » avec une ceinture de ruban, & une » espece de turban sur la tête; que » chacun d'eux portoit dans la main » un petit étendard; que dans cet » équipage, ils formoient deux ou » trois compagnies, dansant à la ma- » niere du pays, & poussant des cris » de joie. Cette troupe vive & bril- » lante, ajouta l'Espagnol, accom- » pagna les mathématiciens jusqu'au » bourg. Le curé les complimenta; & » dès qu'ils furent entrés, le son des » cloches, & l'harmonie de divers » instrumens acheverent de donner à » cette réception un air de triomphe. » Dans leur étonnement, les astrono- » mes demanderent à quoi ils devoient » attribuer cet honneur ? On leur » répondit que les habitans du pays » n'en faisoient jamais moins, pour

» les étrangers de quelque distinction
» Arrivés à Quito, le gouverneur les
» donna un appartement dans le palais
» de l'audience, & les traita splendi-
» dement, les trois premiers jours,
» pendant lesquels l'évêque, les audi-
» teurs, les chanoines, les régidors,
» & toutes les autres personnes de
» marque paroissoient se disputer, à
» qui leur feroit le plus de politesses.
» Les académiciens François vinrent
» par une autre route. Cette ville
» devoit être leur demeure ordinaire,
» & comme le centre de leurs travaux
» astronomiques. Les premiers jours
» furent employés à recevoir, à
» rendre des visites, & à satisfaire la
» curiosité du public, autant que la
» leur. Ils commencerent ensuite à
» reconnoître le terrein pour leurs
» premieres opérations; mais ils furent
» arrêtés par un de ces accidens qui
» humilient les philosophes, en leur
» faisant voir que la supériorité de
» leurs lumieres ne les met point à
» couvert des nécessités communes.
» La distance des lieux, & sur-tout le
» défaut de commerce direct entre la
» France & l'Amérique Espagnole,

» avoient retardé les lettres de change
» qu'ils attendoient ; & dix-huit mois
» après leur départ de Paris, ils
» n'avoient pas encore reçu de nou-
» velles d'Europe. Celui d'entre eux
» qui étoit chargé de l'administra-
» tion des fonds, avoit écrit au vice-
» roi du Pérou, la triste situation où
» ils se trouvoient ; & non-seulement
» deux mois s'étoient écoulés avant
» qu'il en eût une réponse, mais elle
» n'avoit pas été favorable.

» Ainsi, dénués d'argent, à trois
» mille lieues de leur patrie, ces sa-
» vans se voyoient dans la nécessité de
» chercher un asile, sans sçavoir à qui
» s'adresser. Un d'entr'eux se trans-
» porta à Lima, pour y faire usage
» de quelques lettres de crédit, qu'ils
» avoient sur les correspondans de
» France. Ce voyage eut tout le succès
» qu'ils s'en étoient promis ; & rien
» n'étant plus capable de troubler leurs
» travaux, ils les commencerent dans
» la plaine d'Yaruqui, où j'assistois
» souvent à leurs opérations. Ils avoient
» aussi, pour spectateurs, une infinité
» de jeunes Indiens, pour qui ces
» sçavantes observations étoient des

» myſteres impénétrables. Ils ne cce
» cevoient pas ce que pouvoit faire u
» homme à genoux, au pied d'un qua
» de cercle, la tête renverſée da
» une attitude gênante; tenant d'un
» main un verre enfumé; mania
» de l'autre les vis du pied de l'inſtru-
» ment; portant alternativement ſo
» œil à la lunette & à la diviſion, po
» examiner le fil à plomb; courant d
» tems en tems regarder la minute &
» la ſeconde à une pendule; écrivan
» quelques chiffres ſur un papier, &
» reprenant ſa premiere ſituation. Au-
» cun de ces mouvemens n'échappo
» à leurs regards; & comme ces peu-
» ples ſont d'excellens pantomimes,
» qu'ils ont le talent de contrefaire
» tout ce qu'ils voient, même ce
» qu'ils ne comprennent pas, on vit,
» au moment qu'on s'y attendoit le
» moins, paroître ſur l'arêne, de grands
» quarts de cercle de bois & de papier
» peint, aſſez bien imités, & ces
» bouffons contrefaire les mathémati-
» ciens avec tant de vérité, que cha-
» cun d'eux ne put s'empêcher de s'y
» reconnoître. Tout cela étoit exécuté
» d'une maniere ſi comique, que nos

» savans étoient les premiers à rire de
» ces scenes burlesques.

» Après avoir suivi les académi-
» ciens dans la plaine, je les accom-
» pagnai sur les montagnes. Nous arri-
» vâmes au sommet le plus élevé de
» Pichincha, le Vésuve de Quito, au
» pied duquel cette ville est située;
» & vous ne sçauriez croire ce que nous
» eûmes à souffrir de la rigueur du
» froid, & de la violence du vent.
» Outre ces deux incommodités, nous
» étions enveloppés d'un brouillard
» si épais, qu'à peine pouvions-nous
» distinguer les objets à sept ou huit
» pas de distance. Quand ces téne-
» bres venoient à s'éclaircir, & que
» les nuages, par leur poids, descen-
» doient vers la surface de la terre,
» alors ils paroissoient comme une
» mer, au milieu de laquelle notre
» rocher s'élevoit comme une isle.
» Nous entendions le bruit des orages
» qui rouloient sur Quito & les lieux
» voisins. Nous voyions partir la fou-
» dre & les éclairs au-dessous de nous;
» & pendant que des torrens de pluie
» inondoient le pays d'alentour, nous
» jouissions d'une paisible sérénité. Le

» ciel étoit clair ; le soleil tempéroit
» la fraîcheur de l'air ; le vent ne se
» faisoit presque plus sentir. Tout
» changeoit de face, quand les nuages
» remontoient : leur épaisseur nous
» ôtoit la respiration ; la neige recom-
» mençoit à tomber, le vent à souffler ;
» & à chaque instant, nous étions sur
» le point de nous voir emportés,
» avec nos cabanes, dans les préci-
» pices qui nous environnoient. Le
» craquement des rochers qui se dé-
» tachoient de la montagne, & l'é-
» branloient en tombant, augmentoit
» encore nos craintes. Il étoit d'autant
» plus effrayant, qu'on n'entendoit
» pas d'autre bruit dans ce désert ; &
» il n'y avoit point de sommeil qui pût
» y résister.

» Toutes les fois qu'il tomboit de
» la neige, nous étions obligés de
» sortir de nos cabanes avec des pelles,
» pour ôter celle qui s'amassoit sur
» le toit, de peur que la hutte n'en
» fût écrasée. Nous avions, à la vérité,
» des domestiques ; mais ils étoient
» tellement engourdis par le froid,
» qu'on ne pouvoit les tirer d'une
» petite tente, où ils entretenoient

» un feu continuel. Notre nourriture
» consistoit en un peu de ris bouilli
» avec de la viande ou de la volaille,
» qu'on nous apportoit de Quito. Au
» lieu d'eau, nous remplissions nos
» pots de glace, que nous faisions fon-
» dre auprès du feu ; & pendant que
» nous mangions, chacun étoit obligé
» de tenir son plat sur un réchaud.

» Quelquefois la nuit nous surpre-
» noit en plein champ, au pied de la
» montagne, où la nécessité nous con-
» traignoit d'attendre le jour. Nos
» selles nous servoient de chevet, nos
» manteaux de matelas ; & nos mou-
» choirs, soutenus de nos couteaux-de-
» chasse, formoient une espece de pa-
» villon, qui nous fournissoit un abri
» contre le verglas. D'autres fois,
» nous avions à redouter l'éboulement
» des grosses masses de neige incor-
» porée & durcie avec le sable, que
« nous prenions pour des bancs de
» rochers. Elles se détachoient du som-
» met de la montagne, & se précipi-
» toient près de nos tentes. Nous
» étions réveillés par ce bruit que les
» échos redoubloient, & qui sembloit
» encore s'accroître dans le silence de
» la nuit.

» Pendant que nous étions campés
» dans ce lieu, deux particuliers de
» Quito eurent la curiofité, peut-être
» au nóm de toute la ville, de favoir
» ce que nous faifions fi long-tems
» dans la moyenne région de l'air.
» Leurs mules les conduifirent au
» pied du rocher, où nous avions élu
» notre domicile. Mais il leur reftoit à
» franchir deux cens toifes de hauteur
» perpendiculaire, que l'on ne pou-
» voit monter, qu'en s'aidant des pieds
» & des mains. Nous les vîmes plufieurs
» fois abandonner la partie; mais en-
» fin, à l'envi l'un de l'autre, ils firent
» de nouveaux efforts, & parvinrent à
» notre pofte, après avoir mis plus
» de deux heures à l'efcalader. Nous
» les reçûmes agréablement; nous leur
» fîmes part de toutes nos richeffes.
» Ils nous trouverent mieux pourvus
» de neige que d'eau. On fit grand feu,
» pour les faire boire à la glace. Ils
» pafferent avec nous une partie de
» la journée; & le foir, ils reprirent
» le chemin de Quito, où nous avons
» depuis confervé la réputation d'hom-
» mes extraordinaires. Perfonne ne
» pouvoit fe perfuader que l'unique

» motif des mathématiciens, pour
» mener une vie si dure, fût de vérifier
» la figure de la terre. On étoit dans
» l'opinion, qu'avec le secours des
» sciences magiques, ils alloient à la
» recherche des mines, & qu'ils entrete-
» noient un commerce secret avec le dia-
» ble. Deux Indiens, qui avoient perdu
» leur âne, s'adresserent à eux, & leur
« demanderent à genoux, ce que ces
» animaux étoient devenus, parce que
» rien, disoient ils, ne leur étoit caché.

» Autrefois Pichincha étoit un vol-
» can; & il y a eu quelques éruptions
» assez vives depuis la conquête. L'ou-
» verture est dans un pic, dont le
» sommet est présentement couvert
» de sable & de matiere calcinée;
» mais il n'en sort plus de feu; & l'on
» n'y voit aucune apparence de fumée.
» Cependant ceux qui habitent les en-
» virons, sont quelquefois alarmés
» par les bruits effrayans, que causent
» les vents renfermés dans les cavités
» de la montagne. Ils rappellent à leur
» esprit, ses anciennes dévastations,
» lorsque la ville & le pays voisin se
» trouvoient, pour ainsi dire, ense-
» velis sous un déluge de cendres.

» Ce vaste gouffre est séparé en
» deux, comme par une muraille ; &
» tout ce que nous y apperçûmes, ne
» nous parut être que les débris
» écroulés de la cime, lors de son em-
» brasement. Un amas confus de ro-
» chers énormes, brisés & entassés
» irrégulierement les uns sur les autres,
» présente, aux yeux, une vive ima-
» ge du cahos. On a vu sortir de ce
» volcan, des cataractes de feu, qui
» s'ouvroient de nouvelles routes,
» en perçant les flancs de la monta-
» gne. Des cascades de neige à demi-
» fondue, se précipitoient dans la
» plaine ; une mer d'eaux bouillantes
» couvroit le terrein, plusieurs lieues
» à la ronde, & rouloit dans ses flots,
» pêle-mêle, des masses enflammées,
» des blocs de glaces, & des fragmens
» de rochers.

» La vie des mathématiciens, sur le
» sommet glacé de Pichincha, fut
» comme le noviciat de celle qu'ils
» menerent, pendant deux ans, sur
» plus de trente montagnes différentes,
» sans autre soulagement, que celui de
» l'habitude ; car leurs corps s'endur-
» cirent enfin, & se familiariserent

» avec ces climats, comme avec la
» grossiéreté des alimens. Ils se firent
» aussi à cette profonde solitude, ainsi
» qu'à la diversité de température qu'ils
» éprouvoient en passant d'une mon-
» tagne à l'autre. Autant que le froid
» étoit vif sur les hauteurs, autant
» la chaleur étoit excessive dans les
» vallons qu'il falloit traverser. Enfin
» l'habitude les rendit insensibles au
» péril ; & dans le plus fort du danger,
» l'honneur soutint toujours leur cou-
» rage. En voyant de loin les éclairs
» qui avoient duré pendant plusieurs
» jours, la foudre qui grondoit sans
» interruption, la neige qui tomboit
» sans relâche, & couvroit la cime
» des montagnes, les habitans crurent
» un jour que tous ces savans avoient
» péri. Ce n'étoit pas la premiere fois
» qu'on en avoit fait courir le bruit ;
» & dans cette occasion, on fit pour
» eux des prieres publiques.

» Mais ce ne furent pas là les seuls
» obstacles qu'ils eurent à combattre ;
» ils se seroient crus trop heureux,
» s'ils n'eussent eu contr'eux, que la
» rigueur des frimats. Il leur fallut
» encore essuyer toutes les chicanes

» du barreau, dans la discussion de » plusieurs procès qu'ils eurent à sou» tenir : destinée singuliere pour des » hommes qui, jusques-là, n'en » avoient peut-être jamais connu que » le nom; plus singuliere encore pour » des académiciens, qui, au lieu de se » livrer uniquement au principal ob» jet de leur voyage, étoient obligés » d'employer la moitié de leur tems, » à dresser des actes de procédures, » à solliciter des juges, à donner de » l'exercice aux procureurs & aux » avocats. Ces procès étoient de trois » sortes : matiere civile, politique » & criminelle.

» Procès en matiere civile : vous » avez vu que le manque d'argent » mettoit quelquefois les académiciens » dans l'embarras : un jour ils furent » obligés de vendre jusqu'à leurs habits » & d'autres petits effets, pour avoir » de quoi vivre. La nécessité où ils » se trouverent à Quito, de faire ce » petit commerce, les fit passer pour » des contrebandiers, qui vendoient » des marchandises prohibées. Plusieurs » personnes déposerent qu'elles avoient » acheté, de ces étrangers & de

» leurs domestiques, des aiguilles,
» des pierres à fusil, des chemises, des
» dentelles, des diamans, des bijoux,
» &c. Les informations furent en-
» voyées au viceroi; un alcade
» visita les meubles, les hardes, les
» livres des académiciens, les instru-
» mens de mathématique; mais rien ne
» lui parut de contrebande; il dressa
» un procès-verbal, qui déchargea
» les accusés.

» Procès en matiere politique:
» c'étoit au sujet des pyramides qui
» furent construites à Quito, pour ser-
» vir, dans tous les tems, à constater
» le travail des mathématiciens, & à
» en perpétuer la mémoire. MM. Juan
» & l'Ulloa s'opposerent à la construc-
» tion de ces monumens, appor-
» tant pour raison, que l'inscription
» latine qui devoit y être gravée, étoit
» injurieuse à la nation Espagnole, &
» personnellement à sa majesté catho-
» lique; que d'ailleurs on avoit oublié
» d'y faire mention d'eux, quoiqu'ils
» eussent été associés aux mêmes tra-
» vaux; qu'on avoit nommé deux mi-
» nistres de France, sans parler de ceux
» d'Espagne; & que pour le couron-

» nement des pyramides, on avoit mis
» une fleur-de-lys, ce qui bleſſoit
» l'honneur de la perſonne royale. Ils
» concluoient que l'inſcription fût
» ſupprimée, & l'auteur admoneſté.

» De pareilles plaintes, formées
» contre des étrangers, ne pouvoient
» manquer de faire impreſſion; mais
» ſans entrer dans l'embarras de cette
» procédure, qui fut fort longue, il
» ſuffit de ſavoir qu'ils en ſortirent
» victorieux. Ils déclarerent que, ſi les
» deux mathématiciens Eſpagnols,
» MM. Juan & d'Ulloa, n'étoient pas
» nommés dans l'inſcription, ils ne
» devoient s'en prendre qu'à eux-mê-
» mes, puiſqu'ils avoient refuſé de
» l'être en qualité de co-opérateurs,
» *cooperantibus*; que ce terme leur
» ayant déplu, on avoit propoſé d'y
» ſubſtituer ceux de *concurrentibus*,
» d'*auxiliantibus*, & que tout cela
» n'avoit pas été accepté; qu'en con-
» ſéquence, leur nom ne s'y trouvoit
» pas, mais qu'on avoit laiſſé un eſpace
» vuide, où il étoit aiſé de les inſérer,
» ſi on pouvoit parvenir à les conci-
» lier; que l'on ne concevoit pas com-
» ment on avoit pu ſoupçonner des

„ François, de manquer de respect pour
„ un souverain du sang de leur roi; qu'en
„ disant que les pyramides avoient
„ été érigées sous les auspices de sa
„ majesté catholique, *auspiciis regis*
„ *catholici*, c'étoit en parler avec plus
„ de dignité, que si on eût mis *avec*
„ *son consentement*; que d'ailleurs il
„ n'étoit pas possible de supposer qu'un
„ ouvrage de cette nature s'exécutât
„ sur les terres d'un souverain, sans
„ son agrément; que les noms des
„ ministres d'Espagne pouvoient paroî-
„ tre une circonstance étrangere, au
„ lieu qu'on ne porteroit jamais le
„ même jugement de ceux des minis-
„ tres de France; que ces derniers
„ avoient été les promoteurs de cette
„ glorieuse entreprise; que les par-
„ ties adverses pouvoient élever,
„ à leurs frais, d'autres pyramides,
„ sur lesquelles on ne leur contesteroit
„ pas la liberté de faire graver tout
„ ce qu'ils jugeroient à propos.

„ A l'égard de la fleur-de-lys qui ter-
„ minoit ces monumens, on faisoit
„ voir que l'écusson entier des armes
„ d'Espagne n'étoit pas propre à un
„ couronnement isolé; qu'on avoit

» ſuivi un uſage conſtant & confor-
» me aux regles, en faiſant ſervir
» d'ornement, la piece principale des
» armoiries; que l'inſcription étant
» dédiée au roi d'Eſpagne, on avoit
» dû prendre les armes perſonnelles
» de Philippe V, qui régnoit alors;
» que pour empêcher toute interpré-
» tation ſuſpecte, il n'y avoit qu'à
» couvrir de la couronne d'Eſpagne,
» cette même fleur-de lys, & qu'alors
» on ne pourroit plus douter qu'elle
» ne fût le ſymbole d'un monarque
» Eſpagnol, né prince de la maiſon de
» France.

» Les académiciens finiſſoient par de-
» mander l'approbation de l'audience
» royale pour l'inſcription. Ce tribu-
» nal rendit ſon jugement, qui por-
» toit permiſſion de faire élever dans
» la plaine d'Yaruqui, deux pyrami-
» des en mémoire de leurs obſerva-
» tions, ſous la condition expreſſe,
» qu'elles ſeroient terminées par la
» couronne d'Eſpagne. L'inſcription
» étoit approuvée dans toutes ſes par-
» ties; les noms des deux mathéma-
» ticiens Juan & d'Ulloa y devoient
» être inſérés, avec les qualités ſous

» lesquelles ils avoient été envoyés,
» pour assister aux opérations des aca-
» démiciens de france.

» Mais ces monumens célebres,
» dont la construction rencontra tant
» d'obstacles, ces fameuses pyrami-
» des, qui devoient perpétuer la gloire
» de tant de savans dans les Indes,
» & éterniser les fruits de leurs tra-
» vaux, ne subsisterent pas long-tems
» après leur départ. Un ordre de la
» cour d'Espagne en fit détruire jus-
» qu'aux fondemens; & les pierres,
» dont le centre marquoit les deux
» termes de la base, ont servi depuis
» à faire des meules de moulin.

» Le troisieme procès étoit au su-
» jet du meurtre de M. Seniergues,
» chirurgien envoyé avec les acadé-
» miciens au Pérou, & qui y finit sa
» vie d'une maniere tragique. Il se
» faisoit à Cuença, dans la place pu-
» blique, un combat de taureaux.
» Seniergues, qui étoit tranquillement
» assis dans une loge, fut assailli par
» une populace armée & furieuse,
» animée par celui dont le devoir étoit
» de la réprimer. Le brave chirurgien
» se voyant attaqué, descend de sa

» loge, fait face à cette multitude;
» la contient quelque tems, puis en
» est poursuivi, enveloppé, désarmé,
» & enfin tombe, percé de blessures
» mortelles. Une galanterie françoise
» étoit le sujet de la querelle : Senier-
» gues avoit entrepris de défendre les
» droits d'une jolie femme, contre
» un amant qui l'avoit trompée.

» Il s'éleva une émeute générale
» contre ceux de votre nation, qui
» se trouverent présens; presque tous
» coururent risque de la vie. Il y eut heu-
» reusement, parmi les ecclésiastiques
» & les moines, des ames charitables,
» qui leur donnerent un asile. Le blessé
» mourut, au bout de quatre jours,
» dans la maison des Jésuites. Les
» académiciens, pour honorer la mé-
» moire du défunt, se crurent obligés
» d'intenter & de soutenir, contre les
» meurtriers, un procès qui dura plus
» de trois ans. Les coupables furent
» condamnés à un bannissement qu'ils
» n'ont point gardé, à une amende
» qu'ils n'ont point payée; & après
» le départ des François, ayant fait
» entendre de nouveaux témoins, ils
» ont été entiérement absous : seule-

» ment le plus criminel prit le parti
» de se faire prêtre.

» Malgré la loi, qui défend de por-
» ter des poignards, ils sont tolérés
» parmi nous, dans toute l'Amérique.
» Aussi, dans les grandes villes, comme
» Lima, Quito, &c, il y a des tems
» où il ne se passe pas de semaine,
» quelquefois pas un seul jour, qui ne
» soit marqué par quelque meurtre.
» L'abus des asiles est la principale
» cause de ce désordre. Un assassin, sur
» le parvi d'une eglise, insulte à toute
» la justice séculiere. Il est étonnant
» que l'excès du mal n'ait pas encore
» fait sentir la nécessité du remede.

» Tandis que, d'une part, on chagri-
» noit les académiciens au Pérou, de
» l'autre, on y rendoit des hommages
» à l'illustre corps dont ils étoient
» membres. L'université de Quito dé-
» dia une these à l'Académie royale des
» sciences de Paris, & la lui fit remet-
» tre avec la dédicace. L'une & l'autre
» étoient gravées sur une planche d'ar-
» gent, avec une Minerve environnée
» de génies, qui, sous la figure d'en-
» fans, formoient des jeux, avec les
» attributs des sciences mathématiques

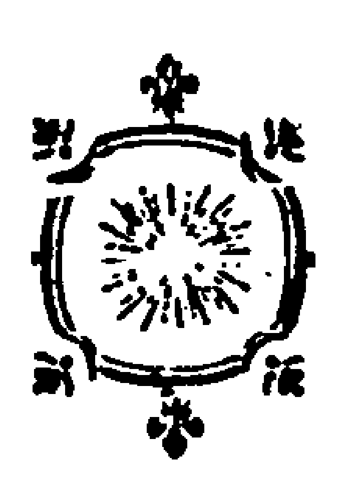
» & physiques. L'Académie en témoi-
» gna sa reconnoissance à l'université,
» par une lettre de remerciement ».

L'Espagnol, de qui je tiens tous ces détails, m'a appris qu'après sept ans de séjour au Pérou, plusieurs de nos savans argonautes étoient retournés dans leur patrie : M. de la Condamine, par la riviere des Amazones; M. Bouguer, par la route de Carthagene & de S. Domingue. MM. Godin & Jussieu ne quitterent le pays, que plusieurs années après. Le premier accepta le titre de cosmographe de sa majesté catholique, & la chaire de mathématique dans l'université de Lima. Il y a quelques mois qu'il est parti pour l'Espagne, où l'on assure qu'il a dessein de se fixer. M. de Jussieu fut retenu par un décret de l'audience de Quito, en qualité de médecin : les preuves qu'il avoit données de son habileté, & la confiance qu'on avoit dans ses lumieres, fit juger son secours nécessaire, dans un tems où la petite vérole ravageoit toute la province. Cette maladie ne regne pas ici continuellement; & quelquefois il se passe sept ou huit ans, sans qu'on en ressente aucune

aucune atteinte; mais lorſqu'elle commence à paroître, elle répand la déſolation dans les campagnes. Outre ſa malignité naturelle, on rejette une partie de ſes malheureux effets, ſur le peu d'aſſiſtance qu'on donne aux malades. Ceux qui échappent, ne doivent la vie qu'à la force de leur tempérament.

Je ſuis, &c.

A Quito, ce 22 mai 1751.



LETTRE CXLIII.

SUITE DU PEROU.

JE crois, Madame, assez connoître actuellement la ville de Quito, pour entreprendre de vous en donner une idée. Elle est située dans l'intérieur des terres, sur le penchant du Pichincha, entre deux plaines spacieuses, qui se rétrécissent en s'approchant de la montagne, où elles se joignent. C'est là que la ville est placée, dans un terrein très-inégal, & sur les ruines même de l'ancienne Quito, bâtie par les Indiens. Cette position rend les rues fort irrégulieres : les unes sont dans des fonds, les autres sur des hauteurs. Il est étonnant qu'avec des plaines si belles, si étendues, les Espagnols ayent choisi une situation si désagréable. Peut-être n'imaginoient-ils pas, qu'ils dussent y avoir un jour une si grande ville ; car en se servant de l'ancien emplacement, ils ne firent d'abord que substituer des édifices solides à de fragiles cabanes;

mais par le séjour de Gonzalez-Pizarre, Quito devint une cité riche & florissante. Bientôt les deux plaines furent remplies de maisons de campagne, les terres cultivées, les champs émaillés de fleurs, & les côteaux couverts de nombreux troupeaux. Diverses collines fournissent des eaux abondantes, que des tuyaux souterreins conduisent dans les divers quartiers de la ville. Sa grandeur est, à-peu-près, comme celle de Rouen: dans un terrein moins inégal, elle paroîtroit plus étendue.

La principale place est quarrée; & ses faces sont ornées de quatre grands édifices; savoir, la cathédrale, le palais épiscopal, l'hôtel-de-ville, & celui de l'audience, qui tombe en ruine. Au milieu est une très-belle fontaine; & aux angles aboutissent quatre grandes rues, droites, larges, mais incommodes, par des montées & des descentes continuelles. Ce défaut ne permet, dans aucune partie de la ville, l'usage des carrosses; on se contente de chaises à porteur pour les femmes; les hommes vont à pied, accompagnés d'un domestique qui tient un parasol.

Les autres rues ne sont point ali-

mense, sans le secours d'un guide qui demeure sur les lieux.

L'entrée de la grotte est un peu étroite; il faut se courber pendant quelques pas pour y pénétrer; mais le terrain s'abaisse à mesure qu'on avance, et l'on chemine bientôt sans obstacle. On parcourt d'abord la branche qui est à droite, et le premier objet curieux qui se présente est une stalactite, appelée par le peuple le *tas de la Vieille*. Cette pierre présente un cône d'à peu près douze pieds de circonférence à la base, et de quatre et demi de hauteur. Elle a été formée par l'eau imprégnée de spath calcaire très-pur qui tombe de la voûte. On remarque dans cette partie un assez grand nombre de stalactites en forme de mamelons, mais d'une assez petite dimension. En général, ces sortes de congélations sont rares dans cette grotte. La voûte offre encore des pierres brillantes de diverses formes et grandeurs, et trop élevées pour pouvoir être aperçues en détail.

Plus loin on trouve une belle pièce, de forme elliptique, et appelée *chambre des Gâteaux;* elle a trente pieds de longueur sur neuf de hauteur, et elle est ornée, à hauteur d'appui, de branches de silex qui forment tout autour un double rang de rameaux en-

trelacés. Ces rameaux, disposés avec autant d'élégance que de symétrie, font un effet admirable, et représentent assez bien diverses figures de pâtisserie. Le plafond est extrêmement uni et orné de petites coupoles remplies des mêmes figures. A quelque distance de cette pièce, on entre dans une autre plus petite et d'une moindre élévation, dont la voûte et les parois sont tout couverts d'un spath trièdre de la plus belle transparence. Ces pierres brillent comme le diamant, et lorsque la pièce est bien éclairée, elles jettent des reflets étincelans.

La chambre des coquillages qui vient ensuite, est un assez vaste appartement tout parsemé de térébracules, d'huîtres fossiles et autres coquilles incrustées dans le roc. Cette pièce est suivie d'une autre chambre cristallisée, presque entièrement semblable à la première.

Après avoir visité toute la première partie de la grotte, on arrive au grand embranchement par un large chemin appelé la grande route, qui dans quelques endroits a trois toises de largeur, et une voûte de six d'élévation, et même plus, si l'on mesure la profondeur des coupoles que l'on y remarque de distance en distance. Ces coupoles sont

L'exactitude de ces religieux à remplir les devoirs de leur état, a déterminé les principales villes du Pérou à les choisir pour administrer leurs hôpitaux.

Un des colleges gouvernés par les Jésuites, est honoré du titre d'université; les gages des professeurs sont payés par le roi. Il est assez remarquable que la chaire de médecine soit toujours vacante, parce que personne ne se présente pour la remplir. Il y a douze places de fondation royale, pour les fils des auditeurs & des autres officiers civils & militaires.

L'évêque de Quito a plus de cent mille livres de revenu; & son chapitre, composé de quatorze chanoines, près de soixante mille. L'office divin se fait avec beaucoup de pompe dans la cathédrale; mais la fête, qui se célebre avec le plus d'apparat, est celle du saint sacrement. Toutes les cours, les officiers, & les personnes d'un rang distingué, ne manquent pas de s'y trouver, & d'y paroître avec tout le faste de l'orgueil espagnol. Ce qui mérite le plus d'attention, ce sont les processions extraordinaires & les dan-

ses des Indiens, qui accompagnent toujours ces dévotions d'éclat. Les maisons sont ornées de riches tapisseries, & les rues terminées par des arcs de triomphe, avec des autels de distance en distance, qui étalent une quantité étonnante de vaisselle d'or & d'argent. Cette splendeur, jointe à la richesse des habits, donne à cette fête une magnificence qu'on n'imite qu'imparfaitement dans nos villes d'Europe.

Un mois avant la célébration, les curés de la ville & ceux des environs, choisissent un certain nombre d'Indiens pour les danses, & leur font répéter celles qui étoient en usage avant la conquête. Leur musique consiste dans un fifre & un tambour; & leurs mouvemens ne sont que des sauts, qu'ils font de très-mauvaise grace. La plupart s'habillent en femmes; & c'est à qui se distinguera le plus par le grotesque de sa parure. Ils ont une espece de masque formé de rubans, dont ils se couvrent le visage, mettent sur leurs bas de petites bottines, & y attachent des grelots, qu'ils prennent plaisir à faire sonner. Avec ce bizarre

vêtement, ils forment des compagnies de huit ou dix personnes, passent des jours entiers à courir dans les rues, sans autre vue, que de remplir un devoir de religion, ou peut-être parce que cet exercice les amuse. Ils le commencent un mois avant, & ne le finissent qu'un mois après la grande fête. Ils ne s'inquietent alors, ni de leur travail, ni de leur famille, & ne font que courir, sauter, danser, sans marquer ni fatigue, ni ennui, ni dégoût, quoique le nombre de leurs admirateurs diminue chaque jour, & que les applaudissemens se changent enfin en railleries & en mépris.

Cette apparence de dévotion ne suppose pas, que ces peuples, aient des notions fort éclairées sur le christianisme. Il se trouve même très-peu de gens parmi eux, qui l'ayent sincerement embrassé. S'ils assistent au service divin les dimanches & les fêtes, ils y sont forcés par la crainte des châtimens établis. Il y a quelques jours, qu'un Indien ayant manqué à la messe, pour s'être amusé à boire, fut condamné au fouet, punition ordinaire dans pareil

cas. Après l'avoir subie sans se plaindre, il exécuta une autre partie de la loi, qui est d'aller trouver le curé, & de le remercier de son zele à faire exécuter le précepte. Le pasteur lui fit une courte réprimande, avec une exhortation affectueuse de ne pas négliger les devoirs de la religion. A peine eut-il cessé de parler, que l'Indien, s'approchant d'un air humble & naïf, le pria de lui faire donner le même nombre de coups pour le lendemain, qui étoit une autre fête, parce qu'ayant envie de boire encore, il prévoyoit qu'il ne pourroit pas assister à la messe. Ce que vous pourriez prendre pour malignité dans une autre nation, n'est ici, Madame, qu'un excès d'ignorance & d'imbécillité.

Ce qui empêche que la religion chrétienne ne prenne d'heureuses racines dans le cœur de ce peuple, outre la stupidité de son caractere, c'est qu'il conserve toujours une forte inclination pour le culte du soleil, son ancienne idolatrie. Dans les grandes villes, où l'on doit supposer qu'il a pris plus d'attachement pour le christianisme, il y a ce-

pendant encore des jours, où sa dévotion pour cet astre se réveille, & lui fait regretter un tems qu'il ne connoît plus que par tradition. Tel est le jour de la nativité de la Vierge, auquel les Indiens célebrent la mort d'Atahualipa, par une espece de tragédie qu'ils représentent dans les rues. Ils sont habillés comme on l'étoit du tems des Incas. Ils portent les images du soleil & de la lune, leurs cheres divinités ; le reste du tems se passe à boire. Comme ils sont fort adroits à jetter des pierres avec la main & la fronde, malheur à qui tombe sous leurs coups pendant leur ivresse. Les Espagnols, si redoutés d'ailleurs de cette nation qui les regarde comme ses maîtres, ne sont pas en sûreté ce jour-là ; & les plus sages se tiennent renfermés dans leurs maisons.

Un autre obstacle à la parfaite conversion des Indiens, est leur peu d'instruction, & la contradiction qu'ils remarquent entre la doctrine qu'on leur prêche, & les exemples qu'on leur donne. Chaque curé est un tyran qui les fait travailler à son profit, & rouer de coups au moindre

mécontentement. L'ordonnance les oblige, trois fois la semaine, à venir au cathéchisme; & s'ils y arrivent un peu tard, la correction paternelle du pasteur est une volée de coups de bâton, appliqués dans l'église même; de sorte que, pour se le rendre propice, chacun d'eux apporte son présent. Ce même curé, qui leur interdit le commerce des femmes, en a plusieurs, qu'il ne se donne seulement pas la peine de leur cacher. Quand les moines vont dans les campagnes, faire la quête pour leur couvent, c'est une expédition militaire, où ils s'emparent de tout ce qui est à leur bienséance. Si l'Indien ne lâche point, de bonne grace, ce qui lui est extorqué, ils le chargent d'injures & de coups.

Entre les cours de justice, qui se tiennent à Quito, la principale est celle de l'audience royale; elle ne differe point des autres tribunaux de ce nom, établis en divers lieux de l'Amérique Espagnole; & je vous ai dit que cette jurisdiction répond à celle de nos parlemens. L'audience de Quito s'étend jusqu'aux extrêmités de la province; & l'on ne peut appel-

ler de ses jugemens, qu'au conseil des Indes, auquel même on ne doit avoir recours, que dans le cas d'une injustice manifeste. Après elle, vient la chambre des finances, qui reçoit les tributs des Indiens, les droits qui se perçoivent dans les douanes, & toutes les sommes destinées à payer les honoraires des personnes en charges. Le corps-de-ville a ses officiers municipaux, l'inquisition, ses commissaires, ses alguasils, &c.

On fait monter à cinquante ou soixante mille le nombre des habitans; & on les distingue en différentes classes, comme je l'ai dit de ceux de Carthagene. Les Espagnols sont les plus pauvres, parce qu'ils préferent la fainéantise aux richesses. L'exercice d'une profession leur paroît avilir leur dignité, qui consiste à n'être ni noir, ni mulâtre, ni indien. Les métifs, moins orgueilleux, apprennent divers métiers, & s'appliquent aux arts. Ils deviennent orfévres, peintres, sculpteurs; & l'on est d'autant plus surpris de la perfection de leur travail, que le plus souvent ils manquent des instrumens nécessaires. Ils laissent aux In-

diens les occupations purement méchaniques. Au reste, ces occupations se réduisent presque uniquement aux fabriques, à la culture des plantations, & aux soins des bestiaux. Chaque village est obligé, par les ordonnances, de fournir tous les ans, aux métairies de son district, un certain nombre d'hommes, auxquels le prix de leur travail est assigné. Après une année de service, ils s'en retournent; & d'autres leur succedent. Quoique cette répartition regarde aussi les manufactures, on a renoncé à l'observer, parce que n'étant pas tous exercés au métier de tisserand, il y auroit peu d'utilité à tirer de ceux qui entendent mal cette profession. On se borne à prendre les plus habiles, qui se fixent dans les fabriques avec leurs familles, & enseignent le même art à leurs enfans. Outre le salaire annuel de ces sortes d'ouvrages, on donne à ceux qui se distinguent par leur industrie, des fonds de terre, & des bœufs pour les faire valoir. Ils défrichent alors, ils labourent, ils sement, ils bâtissent des cabanes, qui, par degrés, deviennent de gros villages, & la métairie une terre seigneuriale.

L'habillement des hommes du commun varie suivant leurs castes : peu sont vêtus à l'Espagnole ; & aucun ne l'est avec goût. Une casaque, une cappe, des manches sans paremens, des caleçons, &c. le tout plus ou moins riche, plus ou moins chargé d'or ou d'argent, selon l'état, la faculté, la condition de chaque particulier ; voilà en quoi consistent ces vêtemens. Ils sont presque tous teints en bleu, seule couleur qui plaise à ce peuple. Aussi tire-t-on des côtes du Mexique, de l'indigo, dont il se fait une grande consommation dans les fabriques du pays.

La plupart des Indiens n'ont point de chemise ; ils se contentent d'un caleçon & d'une camisole de coton noir, qui a la forme d'un sac à trois trous : l'un au milieu pour passer la tête, & les deux autres à côté, pour les deux bras. Autour du cou, ils ont une dentelle large de quatre doigts, en maniere de fraise, qui se rabat devant l'estomac & sur les épaules. La camisole ne descend que jusqu'aux genoux ; & ils mettent par-dessus une espece de manteau de serge,

qui, avec un chapeau de la fabrique du pays, forme toute leur parure; & ils ne la quittent pas même pour dormir. Jamais ils ne changent rien à cette mode; jamais non plus ils ne se couvrent les jambes, ni ne portent de souliers, à moins qu'ils ne soient fort à leur aise; & alors ils ont des boucles d'or ou d'argent. Il n'entre pas plus d'art dans les habits des femmes; & l'on y remarque, en général, plus de richesse que de goût.

Les jeunes gens de distinction s'appliquent, dans les colleges, à l'étude de la scholastique, & très-peu aux belles lettres, aux mathématiques, ou à l'histoire. Quand ils entrent dans le monde, l'unique exercice de ceux qui ne prennent pas le parti de l'église, est de visiter leurs biens de campagne. Ils abandonnent le commerce aux Européens, & vivent dans une indolence, dont ils ne sortent que pour se livrer à la débauche, qui est ici de tous les sexes, de tous les états, de tous les âges. Ils aiment le jeu, les femmes, les liqueurs fortes, & tous les vices attachés à ces différentes passions. Aussi

les maladies vénériennes sont-elles si communes dans ces contrées, que peu de personnes en sont exemptes, quoique souvent elles ne se manifestent point au-dehors. Ce qui les rend si générales, est le peu de soin que l'on apporte à les guérir. Il est vrai que le climat leur est favorable, & que rarement elles obligent de garder le lit. On voit des gens parvenir à une extrême vieillesse, sans que cette maladie, contractée dès l'enfance, les ait quittés un instant.

Le peuple de Quito est particuliérement adonné au larcin, & l'exerce avec une adresse, qui tient de la subtilité de nos joueurs de gobelets. Les métifs, qui passent pour les filoux les plus hardis, en veulent principalement aux chapeaux des gens de condition, parce qu'ils sont, pour l'ordinaire, ornés de pierreries. Les voleurs qui aspirent à de plus grands profits, prennent le tems de la nuit, pour appliquer le feu à la porte des magasins, font entrer leurs complices par l'ouverture, & demeurent dans la rue, pour recevoir les marchandises. Cette audace est si com-

mune, que les marchands sont obligés d'entretenir un garde bien armée, pour faire la patrouille dans les rues.

On ne croit pas ici que ce soit un crime, de dérober les choses comestibles, ni les ustensiles de table. Un Indien qui se trouve à portée de prendre une piece d'argenterie, ou une volaille dans l'office, ne manque jamais de s'en saisir; s'il est découvert, il s'excuse en disant qu'il n'a point eu de mauvaise intention; & c'en est assez pour établir qu'il n'est point coupable. S'il n'est pas apperçû, il n'y a pas de soupçons ni de preuves qui puissent constater le fait, lorsqu'il s'obstine à le nier.

Le langage qu'on parle dans toute cette province, n'est point uniforme. L'Espagnol y est aussi commun que le Péruvien; & il y a dans ces deux idiomes, beaucoup de mots pris & corrompus de l'un & de l'autre. La langue Indienne est la premiere qu'apprennent les enfans, parce que c'est celle de leurs nourrices; & dans la suite ils se font un jargon mêlé, dont ils ne peuvent se défaire. Un Espagnol qui arrive d'Europe, a besoin d'un interprete pour les entendre.

On obſerve à Quito des variétés étonnantes de la part du climat. Le ſommet des montagnes eſt couvert de neige ; l'intérieur eſt rempli de feux dévorans ; & les vallées éprouvent toute l'ardeur d'une chaleur exceſſive. Suivant la ſituation des lieux, on y remarque tous les degrés du chaud & du froid. Un Européen curieux voit, avec un plaiſir mêlé d'admiration, des plantes qui ſe deſſechent dans un champ, pendant que d'autres de la même eſpece commencent à pouſſer; & des fleurs qui perdent leur éclat, tandis que d'autres ſont prêtes à s'épanouir. Le penchant des montagnes préſente, en même temps, toutes les beautés & toutes les richeſſes des différentes ſaiſons. Les plaines ſont ſi agréables, la nature y répand ſes dons d'une main ſi libérale, qu'on les préfere aux pays ſitués ſous les zones tempérées. Les chaleurs ni le froid n'y ſont jamais incommodes; & l'on y jouit, ſans ceſſe, & à la fois, des charmes du printems, & des richeſſes de l'automne. La douceur de l'air & l'égalité des jours & des nuits, y font trouver mille délices. L'humidité néceſſaire y

eſt toujours entretenue ; & il eſt rare qu'il ſe paſſe un jour, ſans que la terre ſoit favoriſée des rayons du ſoleil. Il n'y a aucune différence ſenſible dans tout le cours de l'année ; & l'on y porte indifféremment des étoffes légeres, & des habits de drap ; il y regne des vents conſtans & modérés, qui, de quelque côté qu'ils ſoufflent, ne ceſſent de rafraîchir l'air.

Mais ces avantages ſont balancés par beaucoup d'inconvéniens : des pluies terribles & preſque continuelles, y ſont accompagnées d'éclairs, de tonnerres, & ſouvent d'affreux tremblemens de terre, qui ſemblent menacer la nature de ſa ruine. Après la plus belle matinée, les vapeurs commencent à s'élever ; l'air ſe couvre de nuages ſombres ; le ciel eſt embraſé du feu des éclairs ; un orage épouvantable fait retentir les montagnes, & cauſe, dans la ville, de fréquens accidens. En un inſtant, elle ſe trouve inondée d'eau ; les rues ſont changées en rivieres, les places en étangs ; & ce déſordre dure juſqu'au coucher du ſoleil, où l'air redevient tranquille, le ciel pur & le tems ſerein. Si ces pluies ceſſent pendant

quinze jours, tout Quito en est alarmé; & les habitans sont en prieres, pour obtenir leur retour. Durent-elles sans interruption, les vœux publics recommencent pour les faire cesser. C'est que la sécheresse produit des maladies dangereuses, & que l'excès d'humidité ruine les semences: au lieu que des pluies interrompues servent, non-seulement à tempérer l'ardeur du soleil, mais à nettoyer les rues de la ville, qu'une mauvaise police laisse remplir de toutes sortes d'immondices.

Cette alternative d'humidité & de chaleur, donne au terroir une fertilité admirable, & une qualité excellente aux productions du pays. C'est ce qu'on remarque dans tout ce qui se mange à Quito. Le pain de froment, si rare dans la plupart des autres parties de l'Amérique méridionale, y est à très-bas prix, & seroit beaucoup meilleur, si les Indiennes, chargées du soin de le faire, entendoient mieux la façon de le pétrir & de le cuire. Le bœuf, le veau, le mouton, le porc, la volaille y sont aussi parfaits qu'en Europe, & se vendent quatre fois moins. Les autres especes de provisions

ſuivent la même proportion. Les terres voiſines du ſommet des montagnes, produiſent du bled, de l'orge, & différentes ſortes de racines & de légumes. Au-deſſous, ſont d'immenſes pâturages, où l'on voit paître de nombreux troupeaux. Leur laine, employée aux vêtemens, fournit de l'occupation à une infinité de bras. Quelques fermiers ne s'attachent qu'à nourrir des vaches, pour avoir du lait & du fromage, dont il ſe fait ici un commerce étonnant. Mais le goût des habitans eſt ſur-tout déclaré pour les confitures : vous ſeriez ſurpriſe de la quantité de ſucre & de miel, qui ſe conſomme pour cet uſage. Toutes les tables ſont couvertes de fruits ; ce ſont les premiers plats qu'on y ſert, & les derniers qui diſparoiſſent. On emploie le ſuc de ces mêmes fruits, à relever la plupart des autres mets.

Tous les villages que j'ai vus juſqu'à préſent, dans la province de Quito, ſont bâtis avec beaucoup d'irrégularité. La partie principale eſt l'égliſe & le presbytere, qu'on nomme ici le *couvent*, parce que tous les curés n'étoient d'abord que des religieux. Ces bâti-

mens ont quelque apparence de décence; mais le reste du village n'est composé que de huttes dispersées dans toute la campagne, où chacun a sa portion de terrein, qu'il cultive pour sa subsistance.

Le plus grand nombre des habitans sont des Indiens. Cette nation, pleine de rusticité, & plongée dans les plus profondes ténebres de l'ignorance, est peu éloignée de cette barbarie qui rend les sauvages semblables aux bêtes féroces. On ne conçoit pas qu'un peuple, jadis assez sage, pour avoir fait des loix équitables, & formé un gouvernement aussi régulier que celui des Incas, ne conserve plus aucune marque de cette ancienne police. Peut-être ce changement est-il l'effet de la tyrannie de leurs nouveaux maîtres; car on ne sauroit supposer que la sagesse de cette administration n'ait été due qu'aux empereurs, & que des sujets, conduits par des princes si éclairés, soient restés dans la grossiéreté & l'ignorance. Dans l'état où ils sont aujourd'hui, leur imbécillité est si excessive, qu'à peine croit-on pouvoir les placer au-dessus des animaux. Leur

indifférence est si grande pour les choses du monde, que rien n'est capable d'altérer la tranquillité de leur ame. Ils sont également insensibles aux prospérités & aux revers. Quoiqu'à demi nuds, ils paroissent aussi satisfaits, que l'Espagnol le plus vain, sous la richesse de son habillement. Tout ce qu'on peut nommer opulence, n'a pour eux aucun attrait; les dignités excitent si peu leur ambition, qu'ils reçoivent, avec la même insensibilité, l'emploi d'alcade ou celui de bourreau, & passent de l'un à l'autre, sans marquer de satisfaction ni de mécontentement. Il leur est égal d'être exposé à la risée publique, ou de danser à leurs fêtes: ces deux situations leur paroissent à peu près les mêmes, parce qu'ils n'y voient qu'un spectacle qui les amuse. Les châtimens corporels leur sont plus sensibles, parce qu'ils leur causent de la douleur; mais un moment après l'exécution, ils oublient la peine même. Dans leurs repas, ils ne desirent que ce qu'il leur faut pour les rassasier. Les mets grossiers leur plaisent autant que les plus exquis; &, dans le choix, je doute qu'ils préférassent les derniers;

car plus l'aliment est simple, plus il est de leur goût.

L'intérêt a sur eux si peu de pouvoir, qu'ils refusent de rendre le plus petit service, pour la plus grosse récompense; & l'on ne connoît aucun moyen de les fléchir. Qu'un voyageur s'égare, comme il arrive souvent au Pérou, & qu'il s'avance vers une cabane, pour s'informer du chemin & avoir un guide, l'Indien se cache, fait répondre par sa femme, qu'il n'est pas au logis, & se prive plus volontiers d'une réale, qui est le prix ordinaire de ces sortes de commissions, que d'interrompre son oisiveté. Les prieres, les offres, les promesses ne peuvent l'engager à sortir. Il en est de même de toutes les occupations qu'on lui propose, & qu'il a la liberté de refuser. A l'égard de celles qui lui sont prescrites par ses maîtres, & pour lesquelles il n'est point payé, il ne suffit pas de lui dire ce qu'il doit faire; on est forcé d'avoir continuellement les yeux sur lui. Si l'on tourne un moment le dos, il s'arrête, & cesse de travailler, jusqu'au retour de celui dont il craint la présence.

Ces Indiens sont en général très-lents

lents dans tout ce qu'ils font; de-là le proverbe du pays, pour tout ce qui demande du tems & de la patience: « c'est un ouvrage d'Indien ». Dans leurs fabriques de tapis, de rideaux, de couvertures, toute leur industrie consiste à prendre les fils l'un après l'autre, & à les compter, chaque fois, pour les faire passer dans la trame. Ils sont des années entieres à achever une seule piece. Il est vrai que le défaut d'adresse & d'invention n'y contribue pas moins que leur lenteur naturelle. Joignez à cela une paresse excessive, que ni leur propre intérêt, ni celui de leur maître ne peuvent vaincre. S'ils ont des besoins indispensables, ils en laissent le soin à leurs femmes. Ce sont elles qui font leurs vêtemens, préparent leur nourriture, composent leur boisson, tandis qu'accroupis, à la maniere des singes, ils les encouragent par leurs regards. Ils boivent dans l'intervalle, sans se donner le moindre mouvement, jusqu'à ce que la faim les presse, ou que l'envie les prenne d'aller voir leurs amis.

Leur penchant pour l'ivrognerie est si général, que la dignité même de cacique, ni l'office d'alcade, ne sont pas un frein qui les retienne. Lorsqu'ils ne peuvent plus se soutenir sur leurs jambes, ils se couchent pêle-mêle, sans s'inquiéter s'ils sont auprès de la femme d'un autre, ou près de leur sœur, de leur fille, ou de leur mere. Tous les devoirs, dans ces occasions, sont oubliés, jusqu'à ce que les curés se transportent sur le lieu de la débauche, & chassent devant eux cette troupe d'ivrognes.

Le christianisme ne les a pas encore guéris du préjugé, que la personne qu'ils épousent a peu de mérite, s'ils la trouvent vierge. Aussi dès qu'un jeune homme a obtenu une fille des peres & meres, ils commencent à vivre ensemble comme mari & femme. Après s'être assurés de leur état dans cette familiarité, si l'époux découvre, dans la mariée, l'espece de mérite qu'il desire, l'hymen se conclut; sinon, la fille est renvoyée aux parens, qu'on accuse de tromperie & de fraude. Cet usage est tellement établi,

que les évêques & les curés perdent leur peine à le combattre. Aussi la premiere question qu'on fait à ceux qui se présentent pour le mariage, est, s'ils se sont éprouvés, pour les absoudre de ce péché, avant que de leur donner la bénédiction nuptiale.

Jamais ces peuples n'iroient à confesse, s'ils n'y étoient comme forcés; & à chaque fois qu'ils y vont, il faut que le prêtre leur apprenne ce qu'ils ont à faire. Il commence par réciter avec eux le *confiteor* d'un bout à l'autre; & s'il s'arrête, l'Indien s'arrête avec lui. Ensuite il ne suffit pas que le confesseur lui demande s'il a commis tel péché; il faut qu'il assure qu'il l'a commis réellement, sans quoi le pénitent nieroit tout. Voyant que le prêtre insiste, il s'imagine qu'il est informé du fait par quelque moyen surnaturel; & alors, non-seulement il avoue sa faute, mais il découvre toutes les circonstances, sur lesquelles il n'est pas interrogé. On a beaucoup hésité, dans un concile tenu à Lima, si l'on admettroit les Péruviens aux sacremens, à cause de cette excessive stupidité; & il

fut décidé, qu'il n'y auroit que les plus intelligens, qui participeroient à la communion. Les femmes & les enfans se rendent réguliérement à l'église, parce qu'ils aiment à chanter : les hommes ne prennent plaisir qu'à sonner les cloches; & si on leur ôtoit cet exercice, il seroit difficile de les faire aller à la messe. Aussi l'inquisition est-elle sans cesse occupée à les y contraindre; & les détachemens de la Sainte-Hermendad gardent l'entrée des temples, tant que dure l'office ou le sermon.

Au reste, cet abrutissement ne paroît venir que du peu de soin qu'on prend de cultiver leur l'esprit, sur-tout dans les campagnes; car ceux qui sont élevés dans les villes, ont plus d'ouverture & moins de grossiéreté. S'ils conservent encore quelques usages indiens, c'est par un reste de communication avec ceux qui sont moins policés. Les plus spirituels exercent l'état d'artisan, & sur-tout de barbier, auquel ils joignent, ordinairement, celui de chirurgien. Le commerce, que cette profession leur procure avec

les premieres personnes du pays ; les éleve au-dessus de leurs compatriotes, par l'esprit & par les manieres.

La province de Quito a été longtems un royaume particulier, indépendant des empereurs. Elle fut conquise par le pere d'Atahualipa ; & comme il aimoit passionnément ce jeune prince, qu'il avoit eu d'une maîtresse chérie, fille du roi détrôné, il voulut lui laisser un établissement honorable, en lui accordant ce royaume, mais à titre de fief seulement, parce que, suivant une loi invariable, toutes les conquêtes devoient être annexées à la couronne. Vous avez vu comment, après la mort de ce monarque, Huascar, son fils aîné, & l'héritier de son trône, perdit le sceptre avec la vie, & laissa à son frere l'empire du Pérou.

Soumis à la domination Espagnole, le royaume de Quito a été divisé en gouvernemens, ces gouvernemens en corrégimens, les corrégimens en bailliages. La réunion de toutes ces jurisdictions forme aujourd'hui l'audience royale, dont le ressort a plus de quinze

cens lieues de circonférence. Mais une grande partie de cet eſpace eſt, ou déſerte, ou habitée par des nations barbares, peu connues même des Eſpagnols.

Je ſuis, &c.

A Quito, ce 28 mai 1751.



LETTRE CXLIV.

SUITE DU PEROU.

AVANT que de partir pour la capitale du Pérou, je visitai les provinces septentrionales de l'audience de Quito, telles qu'Ibarra, Otavalo, &c. Ensuite, pour nous rendre à Lima, nous prîmes notre route par Latacunga, Riobamba, Cuença, Loxa, Tumbez, Truxillo, que je ne vais que parcourir.

Saint-Michel d'Ibarra a pris le nom de sa ville principale. Elle est située dans une plaine spacieuse, arrosée par deux rivieres qui rendent ce pays très-fertile. Son terrein est si humide & si mou, que les maisons s'y affaissent & s'enfoncent. On compte, dans ce lieu, dix à douze mille habitans Espagnols ou de race mêlée, & beaucoup de couvens. C'est là, que les créoles du Pérou ont commencé à se croire meilleurs chrétiens que les autres peuples. Pendant que nous portions notre

commerce dans la mer du sud, ils prétendoient se distinguer de nous par cette qualité. Un *Chrétien* & un *François* étoit leur maniere de parler, pour signifier un Espagnol & un homme de notre nation. On seroit pourtant d'autant plus fondé à leur contester ce titre, que la plupart des préceptes du christianisme sont fort altérés parmi eux. La loi qui défend la viande les jours d'abstinence, est d'abord très-mal observée. Ils ne se font aucun scrupule de manger, les jours maigres, la tête, les pieds, les entrailles des animaux, & d'user de graisse de porc ou de bœuf, au lieu d'huile ou de beurre. Ils ne connoissent d'autre office divin, que la messe; & ceux même qui demeurent à plus de trois lieues de l'église, sont dispensés de l'entendre les jours de commandement. Toute la piété des créoles se réduit à la dévotion du rosaire, qui se récite publiquement, deux ou trois fois la semaine, dans chaque bourgade, aux processions nocturnes, ou en famille. Les religieux portent au cou leur chapelet, les séculiers sur leurs habits. Les uns & les autres le récitent pour le succès de leurs in-

trigues amoureuſes. Ils y joignent diverſes amulettes, pour ſe garantir des ſorciers & du mauvais air, &c, ſi ce ſont des femmes, pour ſe préſerver du mal qu'elles craignent de ceux qui ſe paſſionnent pour leur beauté ; c'eſt ce qu'elles appellent le mal des yeux. Mais la ſuperſtition qui l'emporte ſur toutes les autres, c'eſt de ſe munir d'un habit de moine, dans lequel on ſe fait enterrer. Les religieux ont perſuadé aux créoles riches, que plus ils ſeront inhumés proche de l'autel, plus ils participeront aux prieres eccléſiaſtiques.

Non loin de la ville de Saint-Michel, eſt un lac fameux dans l'hiſtoire des Incas, pour avoir été le tombeau d'une multitude d'Indiens, qu'un empereur y fit jetter à meſure qu'on les égorgeoit ſous ſes yeux. Les eaux en furent rougies ; de-là leur eſt venu le nom de lac de ſang.

Il y a, dans la même province, une multitude d'ânes ſauvages, que les habitans prennent à la chaſſe. On s'aſſemble par troupes, les uns à pied, les autres à cheval ; & l'on fait une battue, pour reſſerrer ces animaux dans quelque vallon. Lorſqu'ils ſe voient

renfermés dans un cercle d'hommes ; ils cherchent à se sauver. L'un d'eux n'a pas plutôt fait une ouverture, que tous les autres le suivent à la file ; & l'on saisit ce moment, pour leur jetter des filets. Dès qu'ils sont pris, on les renverse ; on leur met des entraves aux jambes ; & pour les emmener plus facilement, on les accouple avec des ânes domestiques. Lorsquils jouissoient de leur liberté, ils étoient fiers, hardis, courageux, mordoient & ruoient avec adresse ; & le meilleur cheval ne pouvoit les atteindre à la course ; mais, à la premiere charge qu'on leur met sur le dos, ils perdent leur légéreté & leur bravoure, & prennent cet air de lenteur & de stupidité, qui est l'apanage de leur espece. On a encore observé qu'étant libres, ils ne peuvent souffrir que les chevaux approchent d'eux : s'ils en voient paroître un dans le champ, où ils sont en troupes, ils se jettent dessus, sans lui donner le tems de fuir, & le mordent jusqu'à qu'ils lui aient ôté la vie. Lorsqu'on passe près de leurs retraites, on est étourdi du concert désagréable de leurs voix, mille fois répétées par

les échos des collines & des vallées.

Le corrégiment qui suit, vers le sud, est celui d'Otavalo. Le lieu principal est un grand bourg, où l'on compte dix-huit à vingt mille habitans, tant Indiens que Créoles. La situation m'en a paru admirable, & le terrein bien cultivé; les fabriques d'étoffes y sont riches, & en grand nombre; on y fait des toiles de coton, des pavillons de lit, des courtes-pointes damassées, &c. J'ai vu semer l'orge & le froment, comme on plante nos petits pois; on fait des trous dans les sillons, & l'on y jette cinq ou six grains. On assure que cette méthode, quoiqu'un peu longue, dédommage le propriétaire, par l'abondance de la récolte.

Cette même province offrit, pour la premiere fois, à ma vue, de ces ponts de cordes, si communs au Pérou, pour le passage des rivieres. Quand les poutres ne sont pas assez longues pour atteindre de l'un à l'autre bord, & qu'en conséquence les ponts de bois ne peuvent avoir lieu, on tord ensemble plusieurs lianes, dont on forme des especes de cables, de la longueur qui

convient à l'espace qu'on veut traverser. On les tend d'une rive à l'autre, au nombre de six pour chaque pont. Ceux des côtés sont plus élevés, que les quatre du milieu, & servent de garde-fous. On attache en travers, sur les quatre autres, de gros bâtons, sur lesquels on ajoute des branches d'arbres ; & c'est le sol où l'on marche. Il n'y a que les hommes qui y passent ; on fait aller les bêtes à la nage : mais alors il faut qu'elles soient déchargées de leurs fardeaux, & que les Indiens transportent à l'autre bord, leurs bâts & leurs paquets.

On supplée quelquefois à ces sortes de ponts, par un autre cable de sept à huit pouces d'épaisseur, tendu d'un bord à l'autre, & fortement attaché à des pieux. La maniere de passer est fort extraordinaire. De cette corde pendent deux grands crocs, qu'on fait courir dans toute sa longueur, & qui soutiennent un mannequin de cuir assez large pour contenir un homme. Les Indiens de la rive d'où il part, lui donnent une forte secousse, qui le fait couler d'autant plus rapidement le long du cable, que par le moyen

de deux autres cordes, on le tire en même tems de l'autre bord.

Pour le passage des mules, il y a deux cables à peu de distance l'un de l'autre. On serre avec des sangles, le ventre, le cou & les jambes de l'animal. Dans cet état, on le suspend à un gros croc de bois, qui court entre ces deux cables, par le moyen d'une corde à laquelle il est attaché. Il est poussé avec tant de vîtesse, que la premiere secousse le fait arriver à l'autre rive.

Latacunga est la capitale du corrégiment de ce nom. Un tremblement de terre, à la fin de l'autre siecle, en fit périr presque tous les habitans. Les pierres, dont les maisons & les églises ont été rebâties, sont si spongieuses & si légeres, qu'elles nagent sur l'eau. La chaux s'y insinue parfaitement; & cette légéreté, jointe au peu d'élévation des édifices, semble garantir aujourd'hui la vie des hommes, en cas de nouveaux accidens de cette espece.

On tire ces pierres des carrieres formées par les volcans. Celui de Cotopaxi, qui n'en est éloigné que de six lieues, creva avec beaucoup de violence, lorsque les Espagnols firent la

conquête de ce pays. Depuis ce tems, il s'est embrasé plusieurs fois, avec des effets encore plus terribles. Le bruit d'une explosion, arrivée en 1744, se fit entendre, dit-on, à plus de cent lieues. Les eaux, en se précipitant du sommet de la montagne, firent plusieurs bonds dans la plaine, avant que de se répandre uniformément; ce qui sauva la vie à plusieurs personnes, sur la tête desquelles ce torrent passa sans les toucher. On assure que la flamme s'éleva à plus de dix-huit cens pieds de haut, & lança à plus de trois lieues, de gros quartiers de rochers, témoins encore existans d'un fait, qui semble passer les bornes de la vraisemblance. On voit un de ces éclats, plus gros qu'une chaumiere d'Indien, au milieu de la plaine, sur le bord du grand chemin. Les cendres furent portées jusqu'à la mer, à plus de quatre-vingt lieues de distance; & dans l'espace de dix à douze lieues, elles couvrirent les terres, jusqu'à ne plus laisser voir la moindre trace de verdure. Ce voile, qui dura plus d'un mois, fit périr un nombre prodigieux de bestiaux.

Almagro, qui fut, comme vous sa-

vez, un des premiers conquérans du Pérou, jetta les fondemens de la ville & du corrégiment de Riobomba. Quelques familles de distinction, qui passerent d'Espagne dans cette partie de l'Amérique, après la conquête, prirent plaisir à s'établir dans cette ville. Les mœurs & les usages ne different pas de ceux de Quito, dont les principaux habitans tirent leur origine, & n'ont pas cessé d'y former des alliances. Le corps de ville est composé de régidors pris dans les familles nobles; & parmi eux, on élit annuellement les alcades ordinaires, par les suffrages unanimes des autres citoyens : privilege unique dans toute l'audience, une seule voix contraire rend nulle l'élection.

Cuença, chef-lieu du corrégiment de ce nom, seroit la plus délicieuse ville du Pérou, par sa situation, par l'abondance de ses eaux, par la fertilité de son terroir, par la beauté de son ciel, si la paresse insurmontable des habitans ne leur rendoit tous ces avantages inutiles. Ce vice ne regarde que notre sexe; car les femmes sont si laborieuses, que leurs ouvrages en laine, & la teinture qu'elles savent leur

donner, sont la ressource des familles; tandis que les hommes vivent dans une honteuse oisiveté.

C'est dans cette jurisdiction, que se voient encore les restes de la forteresse d'Atuncanar, dont j'ai eu occasion de parler. Près d'un village peu éloigné de Cuença, est une colline, d'où sort à gros bouillons, par diverses sources de quatre à cinq pouces de diametre, une eau si chaude, que les œufs y durcissent plus promptement que sur le feu.

Le fameux spécifique contre les fievres intermittentes, connu dans toute l'Europe sous le nom de quinquina, croît en abondance dans le corrégiment de Loxa. Les naturels du pays l'appellent *ganaperide*, & les Espagnols du Pérou, *bois de fievres*. L'arbre qui produit ce merveilleux fébrifuge, est à peu-près de la grandeur d'un cerisier ordinaire. Sa souche est médiocre, & donne naissance à plusieurs branches. Chaque rameau finit par des bouquets de fleurs, qui, avant que d'être épanouis, ressemblent, pour la figure & la couleur, à ceux de la lavande. Les feuilles sont lisses, assez

épaisses, larges de deux pouces, longues de trois, & faites en forme de fer de lance. On ne se sert, en médecine, que de l'écorce ; on l'envoie en Europe, seche, facile à casser, épaisse de deux à trois lignes, rude extérieurement, couverte quelquefois d'une mousse blanchâtre, intérieurement unie, un peu résineuse, de couleur de rouille, d'un goût fort amer, astringent, & d'une odeur qui n'est pas désagréable.

On prétend que le hazard en fit faire la découverte à un Indien, qui, ayant la fievre, but de l'eau d'un lac où quelques-uns de ces arbres étoient tombés, & fut guéri. Les Espagnols en donnerent la connoissance aux autres Européens ; mais la faculté douta de son efficacité ; & ce remede, quoique certain, éprouva d'abord des contradictions, comme toutes les nouveautés. Il produisit quelques mauvais effets ; mais un Jésuite du Pérou, étant venu à Rome, invita tout son ordre à donner de la réputation à cette plante. Chacun d'eux guérissoit les fievres, comme par enchantement ; & dès-lors on appella le quinquina la *poudre des Peres :* les Anglois le nomment encore

la poudre Jésuitique. S'il est vrai que cette fameuse société ait gardé pour elle l'or du Pérou, du moins nous a-t-elle fait part d'un de ses trésors, en nous apportant cette écorce merveilleuse. Quelques médecins s'éleverent contre ce remede; & l'on vit naître, de toutes parts, des écrits pour & contre cet excellent fébrifuge : mais à force d'en montrer l'utilité & d'en exagérer les vertus, l'usage en est devenu universel. On en fit un secret, qu'on vendit fort cher à Louis XIV; & ce prince, en le rendant public, fit un grand présent à l'humanité.

Il croît, au Pérou, trois especes de quinquina, le rouge, le blanc & le jaune : les Indiens, qui en font commerce avec les Espagnols, ont soin de se munir d'un acte pardevant notaire, pour certifier que leur écorce est véritablement de Loxa, c'est-à-dire, la meilleure de toutes; c'est celle que je viens de décrire.

Pour avoir du quinquina, on abat l'arbre, on le dépouille de son écorce, & la seule préparation est de la faire sécher. Depuis le tems qu'on coupe cette plante, il n'en resteroit plus,

si les graines qui tombent ne la reproduisoient.

Mais ce n'est ni l'utilité de cette écorce, ni la fertilité du terroir, ni l'abondance des moissons, ni la quantité des pâturages, ni la douceur du climat, qui font estimer le pays de Loxa, de Cuença, & divers autres cantons de la province de Quito: ce sont les précieux métaux, qui, par une infinité de ramifications, pénetrent toute l'étendue de ces différentes contrées. Les autres bienfaits de la nature n'obtiennent presque aucune considération de la part des Espagnols; ils appellent pauvres, les provinces où l'on ne trouve que les commodités de la vie, & qui manquent d'or; ils honorent du nom de riches, celles qui, avec beaucoup de mines, n'ont pas même de quoi nourrir les hommes employés à les exploiter. Cependant ces dernieres ne sont, proprement, que des lieux d'entrepôts; l'or & l'argent qu'on tire de leur sein, n'en sortent que pour passer ailleurs. On se hâte de les emporter fort loin; & le pays dont ils sont la production, est celui dans lequel ils font le moins de séjour.

La façon d'extraire l'or, consiste à creuser la terre de la miniere, pour la charrier dans un réservoir, où l'on fait entrer l'eau par un conduit. On remue cette terre ainsi transportée; & les parties les plus légeres sortent par un autre canal, qui sert à l'écoulement de l'eau. On continue cet exercice, jusqu'à ce qu'il ne reste plus au fond, que les parties pesantes, c'est-à-dire, le sable, le gravier & le métal. On agite toutes ces matieres dans des seaux; on en ôte les plus grossieres; & il ne reste que l'or purgé de tous les corps étrangers. Ordinairement il s'y trouve en poudre, quelquefois en grains de différente grosseur. Ce travail est le partage des esclaves negres, tirés des comptoirs de Porto-Belo & de Panama. Une partie est employée au lavoir; les autres charrient la terre; & il n'y a point d'interruption.

Dans le corrégiment de Loxa, l'or des mines n'est qu'à dix-huit, & même à seize carats; mais cette mauvaise qualité se trouve tellement réparée, par son abondance, qu'il rapporte plus de profit, que le métal le plus fin. Les mines du Pérou sont à celui qui les

découvre le premier. Il ſuffit de préſenter une requête à la juſtice, pour s'en aſſurer la propriété. On meſure d'abord ſur la veine, deux cens quarante-ſix pieds en longueur, & cinquante en largeur, pour celui qui en prend poſſeſſion ; & il choiſit cette étendue dans la partie qui lui convient. Enſuite on en meſure quatre-vingt autres pour le prince ; le reſte revient au maître du terrein, qui en diſpoſe comme il lui plaît. Ce qui tombe dans la part du roi, eſt vendu ; mais ceux qui veulent opérer de leurs propres bras, obtiennent du mineur une veine à faire valoir ; ce qu'ils en tirent eſt pour eux, en payant les droits du prince, & le loyer du moulin, qui eſt ſi conſidérable, que celui à qui il appartient, ſe contente le plus ſouvent de ce bénéfice, ſans faire travailler en ſon nom.

Ces moulins ſont compoſés d'une grande pierre ronde, creuſée en forme d'auge, dans laquelle on fait tourner une meule, pour écraſer le minerai. On y jette enſuite une certaine quantité de mercure, qui s'attache à l'or que la meule a ſéparé. Dans le même

tems, l'auge circulaire reçoit un filet d'eau, conduite avec rapidité par un petit canal, pour délayer la terre, qu'elle entraîne par un trou destiné à cet usage. Le métal incorporé avec le mercure tombe au fond, où il est retenu par sa pesanteur. On separe l'or du vif-argent, en le faisant fondre; & c'est alors qu'on en connoît le poids & la valeur.

Suivant la qualité des mines, & la richesse des veines, cinquante quintaux de minerai donnent quatre, cinq ou six onces d'or. Quand ils n'en produisent que deux, le mineur ne retire que ses frais. De toutes les mines métalliques, celles de l'or sont les plus inégales. On poursuit une veine qui s'élargit, se rétrécit, se perd, se retrouve, & cela dans un très-petit espace de terrein. Cette bizarrerie de la nature soutient les mineurs dans l'espérance d'arriver à ce qu'ils appellent la bourse : ce sont certaines veines qui enrichissent tout d'un coup celui qui fait cette heureuse découverte. Cette inégalité peut les ruiner : aussi voit-on plus rarement faire fortune à exploiter des mines d'or, que de tout

autre métail, quoiqu'il y ait moins de frais à le tirer du minerai. C'est par la même raison, que les mineurs d'or sont privilégiés, & ne peuvent être exécutés pour le civil.

L'invincible aversion des Indiens pour les Espagnols, fait que les plus riches mines, dont ils ont entr'eux la connoissance, demeurent cachées, & par conséquent inutiles aux uns & aux autres; car les Péruviens mêmes n'en tirent aucun parti pour leur propre usage; ils aiment mieux vivre dans la misere. L'opinion commune est, qu'il y entre de l'enchantement; & l'on raconte les plus étranges aventures de ceux qui ont entrepris de les découvrir: ce sont des morts subites, des apparitions de démons, des hommes enlevés dans les airs, &c. Mais parmi toutes ces causes de destruction, il n'y a de vrai, que la trop grande abondance d'eau, dont les mines se trouvent quelquefois inondées.

On n'applique point les negres aux travaux soûterreins, parce qu'ils y meurent tous; les Indiens même y résistent rarement; & rien n'a tant contribué à en diminuer le nombre. Lorsqu'ils y ont passé quelque

tems, le mercure les pénetre avec tant de force, que la plupart deviennent tremblans, & meurent hébétés. Les cruautés des corrégidors & des curés en ont aussi forcé plusieurs à s'aller joindre à diverses nations ennemies des Espagnols. Les autres, poussés à bout par la même dureté, n'aspirent qu'au moment de pouvoir secouer le joug. Ils font de tems en tems quelques tentatives; mais comme il leur est défendu de porter les armes, on les appaise aisément, par des menaces ou des promesses. De plus, les Espagnols se trouvent un peu renforcés par les esclaves negres, pour lesquels ils ont plus d'égards, que pour les Indiens, depuis qu'il ne leur est plus permis de réduire ces derniers à l'esclavage. Les noirs, faisant fond sur l'affection de leurs maîtres, imitent leur conduite envers les naturels du pays, & prennent sur eux un ascendant, qui nourrit une haine implacable entre ces deux nations. Les ordonnances sont d'ailleurs remplies de précautions, pour empêcher qu'elles ne s'allient entre elles : il est défendu aux negres & aux négresses d'avoir aucun commerce d'a-

mour avec les Indiens & les Indiennes, sous peine, pour les mâles, d'être mutilés, & pour les femmes, d'être fustigées rigoureusement.

De la ville de Loxa, nous nous rendîmes à Tumbez, où l'on nous fournit un bâtiment jusqu'à Truxillo. Ces deux places appartiennent à l'audience royale de Lima. La premiere tire son origine d'une riviere, dont les environs, quoiqu'assez habités, l'étoient encore plus avant la conquête. Une partie des Indiens est passée dans les terres plus éloignées; & il ne reste aucun vestige de ces anciens monumens, qui avoient causé l'admiration des Européens, à leur arrivée au Pérou. On y voyoit une forteresse bâtie par les Incas, & un temple fort riche, dédié au soleil, avec un monastere de vierges consacrées à son culte.

Truxillo, ainsi appellé du nom de la patrie de Pizarre, est un des premiers établissemens fondés au Pérou par les Espagnols. L'Amérique en a peu qui soient plus peuplés : il est fermé par un mur de briques; & pour la grandeur, il peut être mis au rang des villes de la troisieme classe. Il n'est

qu'à une demie-lieue de la mer; & deux lieues plus loin, on trouve le port de Quanquacho, où se fait tout le commerce maritime. Les maisons ont une assez belle apparence; la plus grande partie sont de briques, ornées de portiques & de balcons : vous ne prendriez les autres, que pour de simples barraques. La crainte des tremblemens de terre ne permet pas d'élever ces édifices; il y en a peu qui ayent un étage au-dessus du rez-de-chaussée.

Le corrégidor & l'évêque résident dans cette ville ; & outre le chapitre & les autres prêtres séculiers, il y a des couvens d'hommes & de filles, un collége de jésuites, un hôpital, &c. Deux choses bien difficiles à concevoir, c'est, d'une part, la conduite des moines; de l'autre, la bonne opinion qu'en ont les habitans. A juger de ces religieux par leur nombre, on pourroit croire que la dévotion est portée au plus haut degré parmi eux; mais que ceux qui la professent à l'extérieur, sont loin de se conformer à cette apparence! Les supérieurs consomment à leurs plaisirs les biens du monastere,

& ne se font aucun scrupule de reconnoître les enfans qui naissent d'eux, de les entretenir même dans leurs maisons, comme autant de témoins de leurs débauches. Il faut pourtant excepter les jésuites de cette irrégularité génerale & scandaleuse ; mais si l'on ne peut leur rien reprocher du côté des mœurs, ils ne le cedent point aux autres en fait d'opulence ; il seroit même difficile d'apprécier tous leurs revenus. Le bon usage qu'ils en font, tant pour l'entretien de leur pharmacie, dont ils ont un soin particulier, que pour d'autres choses utiles à la société, à l'humanité, leur fournit encore mille moyens de les augmenter.

Quoique les Espagnols n'ignorent point combien la vie des moines est irréguliere, ils n'en conservent pas moins, pour eux, un respect qu'ils portent jusqu'à l'adoration. Les cordeliers & les dominicains sont principalement l'objet de ce culte ridicule ; & voici par quels moyens ces religieux entretiennent la vénération publique. Ils inventent des fêtes burlesques, dont l'aveuglement des peuples ne leur permet pas de voir toute l'extravagance. La

cérémonie commence la veille aux premieres vêpres, par une procession des jacobins, qui vont solemnellement de chez eux aux cordeliers. Dix hommes portent l'image de leur fondateur, saint Dominique, qui, escorté de toute sa troupe, va voir son ami saint François. Cette image, couverte de ce que l'art peut imaginer de plus riche en étoffe, est toute éclatante de petites étoiles d'argent, pour être apperçue de plus loin. Saint Francois informé de l'honneur que lui fait son ami, va au-devant de lui jusqu'à la moitié du chemin; & là, les deux saints se font de grands complimens par la bouche de leurs enfans; car quoiqu'on ait trouvé le secret de leur donner des gestes, on n'a pas encore pu inventer des ressorts pour les faire parler. Saint François, plus modeste que son ami, vient le recevoir en habit de moine; mais sous cette spécieuse pauvreté, il est tout environné d'arcs & de rayons d'or & d'argent, & a sous ses pieds une si grande quantité de ces métaux, que dix-huit hommes, tout courbés, gémissent sous le poids d'un pareil fardeau. Quatre

géans de différentes couleurs, un blanc, un noir, un mulâtre & un Indien, vont au-devant des deux images. Ce ſont des hommes d'oſier, couverts de papier peint ; mais à bien conſidérer leurs figures, leurs maſques, leurs chapeaux, leurs perruques, on les prendroit plutôt pour de vrais épouventails. Au milieu d'eux eſt une eſpece de monſtre, qui porte ſur ſon dos un panier, d'où ſortent des marionnettes qui ſautent & danſent pour amuſer le peuple. Enfin ils entrent dans l'égliſe parmi un grand nombre de cierges, & de petits anges placés ſur des tables, comme des poupées. On fait le ſoir un feu d'artifice, avec une illumination ; & l'on finit par brûler le monſtre & les géans. Le lendemain il y a ſermon & grande muſique. Pour rendre le jour plus ſolemnel, on permet aux femmes d'entrer dans les couvens ; elles viſitent les cellules des moines ; & le ſoir, on fait une autre proceſſion, pour reconduire ſaint Dominique. Le culte des images eſt pouſſé juſqu'à l'idolatrie. On ne voit que ſtatues, qu'on prend ſoin d'orner, & devant leſquelles tous le monde va

brûler de l'encens. Les moines quêteurs, à pied & à cheval, en portent dans les rues, qu'ils donnent à baiser aux passans, pour une certaine rétribution.

Les Truxilliens sont un mêlange de toutes sortes de races; mais entre les Espagnols, il se trouve des familles distinguées. Ce pays est riche en grains, en fruits, en légumes, en bestiaux; & les Indiens, qui y apportent leurs denrées de cinquante lieues, y font regner en tout tems, les commodités & l'abondance. Ils entreprennent ces voyages à peu de frais: leurs provisions de bouche sont renfermées dans un petit sac, rempli de farine d'orge grillée. Ce secours leur suffit pour une route de cent lieues. A l'heure du repas, ils s'arrêtent dans une cabane, où ils sont toujours sûrs de trouver de la chica, ou près d'un ruisseau, dans les lieux déserts. Là, ils prennent un peu de leur farine, qu'ils tiennent quelque tems dans la bouche, avant que de l'avaler. Deux ou trois cuillerées appaisent leur faim. Ils boivent un grand coup par-dessus, & se trouvent assez fortifiés, pour continuer leur chemin.

La ville de Truxillo est environnée d'arbres & de bosquets, qui en rendent l'abord très-agréable. Des jardins bien tenus, bien cultivés, présentent un aspect riant, qui, joint à un ciel toujours pur, offre un séjour délicieux aux voyageurs, & aux habitans. A quelque distance est une riviere, dont les eaux sont conduites, par divers canaux, dans les différentes parties de cette charmante & fertile contrée.

En avançant toujours vers la capitale, nous trouvâmes plusieurs restes d'anciens édifices. Dans quelques endroits, nous vîmes des murs de palais; dans d'autres, de larges fossés, qui bordoient les grandes routes. Le plus souvent c'étoient des forteresses, des châteaux situés convenablement, pour arrêter les ennemis. Nous ne voyagions ordinairement que de nuit, parce que tout ce pays étant couvert de sable, la réflexion du soleil est si violente, que les bêtes de charge sont accablées par la chaleur, ainsi que par le manque d'eau & de pâturages. Aussi reconnoît-on mieux les chemins, par les os des mulets qui ont succombé,

que par les autres traces de ces animaux. Ce n'est pas qu'il n'en passe continuellement pendant toute l'année; mais le vent efface bientôt les empreintes de leurs pieds, & trompe les guides les plus expérimentés. Il est vrai que les voyageurs ont deux moyens de retrouver leur route: le premier est d'aller toujours directement contre le vent, & de l'avoir également derriere eux quand ils reviennent; le vent du sud, qui y souffle régulierement, rend cette regle infaillible. Le second moyen est de prendre, de tems en tems, une poignée de sable, & de la porter au nez. La fiente & l'urine des mulets lui donnent une odeur forte, qui sert à faire distinguer le chemin. La terre est tellement inculte, dans quelques endroits, que lorsqu'on rencontre de l'herbe, ou des arbrisseaux, on est assuré d'être dans le voisinage de quelque habitation. Elles sont toujours près des rivieres, dont l'eau & la fraîcheur fertilisent le terrein, & font pousser cette verdure, qu'on ne trouve pas dans les lieux inhabités.

Nous approchions de Lima, dont le pays me parut jouir de la plus abon-

dante fertilité. Il ne manque, aux agrémens de sa situation, que de la pluie pour arroser son terroir; mais l'industrie supplée à l'humidité que les nuages lui refusent, & rend la terre fertile, malgré la sécheresse du climat. J'ai déja remarqué qu'un des principaux soins des Incas & peut-être ce qui fait le plus d'honneur à leur gouvernement, étoit d'ouvrir des canaux, pour distribuer l'eau des rivieres dans les différentes parties de leurs états. Les Espagnols ont trouvé ces ouvrages faits, & les ont conservés dans le même ordre. C'est par cette voie, que toutes les campagnes de Lima sont arrosées; qu'on y cultive des champs spacieux d'orge & de froment, de grandes prairies pour la nourriture des chevaux, de vastes plantations de sucre, des oliviers, des vignes, des vergers & des jardins, qui produisent des fruits & des légumes dans une singuliere abondance. A Quito, vous avez vu que les récoltes n'avoient point de saisons déterminées; au lieu qu'ici, la terre se couvre de moissons, & les arbres se dépouillent de leurs feuilles, selon le cours ordinaire de la nature. Les plantations d'oliviers

ressemblent à d'épaisses forêts, tant par la hauteur & l'étendue des arbres, que par la grosseur & la force des feuilles. Comme on ne les taille jamais, leurs branches sont tellement entrelacées les unes dans les autres, que la lumiere ne peut pénétrer au travers. La seule culture qu'ils demandent, est de nettoyer les rigoles qui conduisent l'eau au pied de chaque arbre. Avec des soins si légers, les habitans recueillent une grande quantité d'excellentes olives, qui se conservent marinées à la maniere de celles d'Europe, & dont on tire une huile préférable à celle d'Espagne.

Quelqu'éloge qu'on puisse faire, en général, de tous les fruits du Pérou, il n'y en a point qui égalent ceux de Lima. On les mange frais pendant toute l'année; parce que les saisons étant alternatives, dans les montagnes & dans les vallées, lorsqu'ils cessent d'un côté, ils mûrissent de l'autre. On fume les terres avec la fiente de certains oiseaux de mer, qui se ramasse dans quelques isles voisines de la côte. Ces animaux, après avoir employé tout le jour à chercher leur nourriture, vien-

nent ſe repoſer la nuit dans ces iſles, & s'y raſſemblent en ſi grand nombre, que le terrein eſt entiérement couvert de leurs excrémens. On les enleve avec ſoin; & on les emploie principalement, dans les champs ſemés de maïs. On en met un peu à chaque tige; & on l'arroſe en même tems. Quelques perſonnes croient que ce fumier n'eſt autre choſe que la terre même de ces iſles, qui a la propriété d'exciter une fermentation dans le ſol, avec lequel elle eſt mêlée. Cette opinion eſt fondée ſur la quantité prodigieuſe qui s'en enleve tous les ans, & ſur les expériences qu'on a faites: en creuſant le terrein juſqu'à une certaine profondeur, on lui a reconnu la même qualité, qu'à la ſuperficie, la même couleur, la même chaleur, la même odeur.

Je ſuis, &c.

A Lima, ce 4 juillet, 1751.

LETTRE CXLIV.

SUITE DU PÉROU.

QUEL triste spectacle, Madame, offre à la vue d'un étranger, la ville de Lima, depuis l'affreux tremblement de terre, qui a renversé cette capitale du Pérou! Mon dessein n'est pas de vous la représenter telle qu'elle est actuellement; depuis l'événement terrible qui l'a ruinée de fond en comble, ses pertes ne sont point réparées; & tout y retrace encore, aux yeux épouvantés, l'horrible image d'un bouleversement universel.

Ce fut à la fin d'octobre de l'année 1746, sur les dix heures & demie du soir, que se firent sentir les premieres secousses; & dans l'espace de quatre minutes, que dura leur plus grande force, toute la ville fut renversée. Le mal fut si prompt, & le ravage si géneral, que la fuite n'étoit pas un moyen d'éviter le danger. Les uns se trouverent ensevelis sous les ruines des mai-

ſons, les autres écraſés dans les rues par la chûte des murailles. Il n'eſt point d'exemples d'un événement ſi lamentable ; & il eſt difficile que l'imagination puiſſe ſe faire un tableau fidele d'une pareille calamité. Repréſentez-vous toutes les égliſes détruites, toutes les maiſons abattues. Mais, quoiqu'il n'en ſoit pas reſté vingt-cinq ſur pied, de ſoixante mille habitans dont la ville étoit composée, il n'en a pas péri la douzieme partie. Les uns furent garantis dans les cavités que formoient les ruines mêmes; les autres, ſe trouverent ſur le haut de ces débris, ſans ſavoir comment ils y avoient été portés; car dans une conjoncture auſſi preſſante, perſonne n'eut le tems de délibérer; & quand on l'auroit eu, il n'y avoit aucun lieu, où l'on pût ſe croire en ſûreté. La terre ſecouoit les bâtimens avec tant de violence, que chaque choc en détruiſoit la plus grande partie, dont le poids achevoit, en s'écroulant, la deſtruction de tout le reſte. Des deux tours de la cathédrale, l'une fut renverſée juſqu'à la hauteur de la nef, l'autre juſqu'à l'endroit où ſont les cloches; & l'égliſe a été entiérement

écrasée & bouleversée par leur chûte. Le magnifique arc de triomphe, qu'avoit fait construire, sur le pont, le dernier viceroi des Indes, & au haut duquel il avoit placé une statue équestre de Philippe V, cet ouvrage, si frappant par la majesté & la richesse de son architecture, a été abîmé & réduit en poudre. Le palais de l'audience, le tribunal de l'inquisition, l'université, les colleges & tous les édifices de quelque distinction, ne conservent que de legers vestiges de leur ancienne forme. Ces chocs se succédoient avec rapidité; & l'on compta près de deux cens secousses en moins de vingt-quatre heures. Jusqu'au mois de février de l'année suivante, on en observa plus de quatre cens, dont quelques-unes, quoique plus courtes que la premiere, se firent sentir avec autant d'impétuosité, & non moins de dommage.

A la même heure, le fort de Callao éprouva le même désastre; il n'y eut que quelques tours, & une partie des ramparts, qui résisterent aux premieres secousses; mais la perte des édifices n'eut rien de comparable à la terrible

catastrophe qui suivit l'ébranlement. Callao étoit le port de Lima, situé à deux lieues de cette ville, sur une pointe de terre, qui ne s'élevoit pas de dix pieds au-dessus de l'eau. La mer s'y débordoit quelquefois avec tant de fureur, qu'elle atteignoit presque le haut des murs. La plupart des maisons n'avoient qu'un étage. On y voyoit le magnifique palais du viceroi, & l'hôtel du gouverneur, dont on admiroit la structure. La mer s'étant retirée, comme on l'avoit vue dans d'autres tems, revint furieuse, en élevant des montagnes d'écume, & tomba sur le fort, dont elle fit un abîme d'eau. Elle s'éloigna une seconde fois, pour revenir avec plus de violence ; & par une nouvelle inondation, elle engloutit si généralement cette malheureuse ville, qu'il n'y resta qu'un pan de muraille du fort de Sainte-Croix, comme un vestige de cette horrible dévastation. De vingt-quatre vaisseaux qui étoient dans le port, dix-neuf furent submergés; les autres, enlevés, dit-on, par la force des eaux, demeurerent à sec à une distance considérable du rivage. On ajoute, pour achever de donner

une idée de ce désastre, que la mer transporta l'église des augustins presque entiere, jusqu'à une isle assez éloignée, où on la retrouva.

Les gens de Callao, qui se montoient à plus de quatre-mille, périrent dans ce déluge, à l'exception d'environ deux cens, qui eurent le bonheur de se sauver. C'étoient ceux qui, étant à bord des quatre vaisseaux, furent transportés au-delà du port. Vingt-deux autres personnes dûrent la vie à ce même pan de mur, qui sert encore comme de monument au malheur de cette ville. On a sçu d'eux, que plusieurs habitans s'étant saisis de quelques planches, avoient flotté long-tems au-dessus des eaux, mais que le choc & la force des vagues les avoient brisés contre des écueils. Comme l'eau monta à plus d'une lieue, ceux qui avoient pu prendre la fuite, furent engloutis au milieu du chemin.

Il est difficile de calculer la perte qui s'est faite dans cette ville. On sait qu'elle a dû être immense, parce que les grandes boutiques, qui formoient le principal dépôt du commerce, étoient alors remplies de grains, de suif,

d'eau-de-vie, de cordages, de bois, de fer, d'étain, & de toutes sortes de marchandises & de provisions. On évalua à plus de six cens millions, le montant des sommes qu'il en auroit coûté, pour remettre les choses dans l'état où elles étoient avant le désastre.

Pendant l'affreuse nuit qui anéantit Callao, les habitans de la capitale se flattoient d'y trouver un azile & des secours. Leur douleur devint donc un véritable désespoir, lorsqu'ils apprirent que cette ville n'existoit plus. La nouvelle en fut apportée par des soldats que le viceroi avoit envoyés sur les côtes. Il se conduisit, dans cette triste circonstance, avec un zele, une activité, un courage & une prudence qui lui ont mérité les éloges de toute sa nation. Sans lui, la faim auroit achevé de détruire tous les malheureux échappés aux tremblemens de terre. Les vivres qu'on attendoit de Callao étoient perdus, les fours de Lima détruits, les moulins renversés. En un mot, plus de cinquante mille personnes se trouvoient sans pain. Dans cette horrible confusion, il ne se déconcerta point; il envoya, à tous les baillifs des pro-

vinces voiſines, ordre de faire voiturer au plutôt toutes les farines de leur diſtrict. Il raſſembla les maçons, les boulangers, les bouchers, les fit travailler nuit & jour, pour remettre en état les moulins, les fours & les boucheries. Ayant reçu avis que les côtes étoient couvertes de cadavres qui demeuroient ſans ſépulture, & que la mer jettoit à chaque inſtant ſur le rivage une quantité prodigieuſe de meubles, il donna ſur le champ des ordres, pour faire enterrer les morts, & nomma des officiers pour retirer les effets, & en tenir un regiſtre exact. Il fit défenſe à tout particulier, ſous peine de la vie, de rien ramaſſer. Il y eut deux potences de dreſſées, l'une à Lima, l'autre à Callao; & quelques exemples de ſévérité tinrent tout le monde dans le devoir. La police qu'il établit, prévint les crimes de vol & d'aſſaſſinat que la confuſion favoriſoit; & dès que la terre parut avoir repris ſon aſſiette, il fit dreſſer des plans de réédification des deux villes de Lima & de Callao, dont M. Godin, qui, comme je vous l'ai dit, étoit alors profeſſeur

e mathématique, eut la direction.
Quelque subits que soient les tremblemens de terre au Pérou, ils ont toujours quelques signes qui les précedent. Une minute avant le choc, on entend un bruit souterrein, qui se répand en divers endroits, & ressemble, tantôt aux mugissemens des taureaux, tantôt à une décharge d'artillerie. Les animaux ont toujours les premiers pressentimens du malheur qui doit arriver. Les chiens poussent des hurlemens effrayans! Les bêtes de charge s'arrêtent, & par un instinct naturel, écartent les jambes pour se tenir plus fermes, & être moins exposées à tomber. Les hommes, effrayés de ces présages, quittent leurs maisons, se sauvent dans les rues, & courent vers les grandes places, pour chercher une sûreté, qu'ils ne trouvent point sous leurs toits. Ils sortent nuds, si c'est la nuit qu'arrive le malheur; & la présence du danger, leur faisant oublier toutes les regles de la modestie, ils ne se donnent pas même le tems de mettre leur chemise, que la plupart avoit quittée en se couchant. On voit alors tant de figures

singulieres, qu'il seroit difficile de te-
nir son sérieux, si dans ces terribles instans, l'on n'étoit soi-même occupé par
d'autres objets. Joignez à cela les
cris des enfans , les lamentations
des femmes, qui invoquent les saints,
celles des hommes même , qui sont
trop effrayés, pour ne pas faire paroître
leur terreur, & vous n'aurez encore
qu'une foible idée de cet affreux
théâtre de consternation & d'horreur.
Cet effroi universel n'est point terminé
après les premieres secousses; personne n'ose retourner chez soi,
crainte qu'elles ne se renouvellent. En
effet, il arrive souvent que les maisons
tombent par de nouveaux chocs, après
avoir été affoiblies & ébranlées par
les premiers.

Ces convulsions épouvantables de
la nature n'ont aucune régularité, ni
pour la durée, ni pour la violence;
mais il n'y a jamais assez d'intervalle
de l'une à l'autre, pour qu'on ait le
tems d'en oublier les effets. Il se passe
rarement un mois dans cette ville,
sans qu'on en ressente quelque secousse;
mais des bouleversemens, tels que
celui que je viens de peindre, sont

uelquefois un demi-siecle sans se épéter. Avant celui qui causa tant de ommage à Lima en 1687, les récoltes 'orge & de froment étoient si abon-antes dans le pays, qu'elles suffisoient ux besoins des habitans, & qu'ils toient dispensés d'en tirer d'ailleurs. lais après cet accident, le terroir hangea tellement de nature, que le led pourrissoit, sans pousser de erme. Cette altération fut attribuée à a quantité de vapeurs sulphureuses & de particules de nitre, qui étoient estées dans la terre. Les proprié-aires furent obligés d'employer eurs champs à d'autres usages: ils y nirent de la luzerne, & y planterent des cannes de sucre, qui n'étoient pas sujetes aux mêmes inconvéniens, & dont ils tiroient plus de profit. Cette stérilité de grains dura quarante ans, après lesquels on s'apperçut que le terrein s'amélioroit, & se disposoit à reprendre sa premiere fertilité. Mais, soit que l'on trouvât plus d'avantage dans les nouvelles productions, soit que les laboureurs se soient moins appliqués à la culture du froment, il est certain qu'on n'a pas eu autant de

bled, qu'on en recueilloit auparavant. Quoique le dernier tremblement de terre ait pu produire le même effet, on s'en inquiéte moins, depuis qu'on s'eſt ouvert un commerce de grains entre cette ville & le Chili.

Avant ce dernier malheur, Lima, cette reine des cités de l'Amérique méridionale, étoit dans le moment de ſon plus grand éclat. Auſſi eſt-ce l'inſtant où je veux la peindre d'après les relations qui m'ont été faites, par des témoins encore exiſtans de ſon ancienne ſplendeur. On la nomma d'abord la ville des rois, parce que François Pizarre la fonda, dit-on, vers le tems de l'épiphanie; d'autres croient qu'elle fut ainſi appellée en l'honneur de Charles-Quint & de Jeanne ſa mere, reine d'Eſpagne. Dans la ſuite, elle prit le nom de Rimac, de la riviere qui baigne ſes murs, ainſi que de la grande & belle vallée dont cette capitale occupe le centre, ſans aucunes bornes pour la vue. Les Eſpagnols, par corruption, ont donné le nom de Lima à la ville ſeulement, ſans rien changer à celui de la riviere & de la vallée.

Un grand & magnifique pont de pierre, qui traversoit le fleuve, aboutissoit à une arcade, & conduisoit à la place royale, au milieu de laquelle étoit une fontaine remarquable par sa beauté & par sa grandeur. Une statue de bronze, qui en faisoit le sommet, représentoit la renommée environnée de quatre bassins. L'eau jaillissoit de sa trompe, & de la bouche de huit lions de même métal, qui relevoient ce monument. Les édifices les plus somptueux concouroient encore à l'ornement de cette place : les principaux étoient la cathédrale, le palais de l'archevêque, celui du viceroi, l'hôtel-de-ville & les prisons. Lima a la forme d'un triangle, dont le plus grand côté s'étend le long de la riviere. Elle est environnée d'un mur de briques, flanqué de trente-quatre bastions, mais sans plate-forme ni embrasures, parce qu'on ne s'est proposé que de la mettre à couvert de surprise de la part des Indiens. Dans toute l'enceinte, on comptoit sept portes & trois poternes.

De l'autre côté de la riviere, est un fauxbourg nommé Saint-Lazare, considérablement augmenté depuis quel-

ques années. Toutes ses rues, de même que celles de la ville, sont pavées, larges, droites, paralleles, se coupent à angles droits, & forment des quarrés de maisons d'une égale grandeur. Elles sont traversées par des canaux tirés du fleuve, dont les eaux passent sous des voûtes, & contribuent infiniment à la propreté. Chaque propriétaire a donc chez lui un petit ruisseau pour son usage, & la plupart un jardin qu'il arrose. Il y a, sur le bord de la riviere, une promenade de cinq grandes allées d'orangers, où toute la noblesse de Lima se rend chaque jour, à cinq heures, en voiture.

Les édifices, quoique très-bas, pour la plupart, ne sont pas d'un aspect désagréable; & tout l'intérieur est peint de fleurs & de paysages assez bien exécutés. Pour que ces bâtimens résistent mieux aux tremblemens de terre, leurs parties principales sont de bois, ajustées avec des mortoises, dans les solives du toit & du plancher. On couvre toutes ces pieces d'osier ou de cannes, en dedans & en dehors; & l'on met, à l'extérieur, une couche de terre glaise, sur laquelle on peint des façades

çades en forme de pierres de taille. On y ajoute des corniches & des portiques également figurés, qui en imposent à la vue ; & je crus d'abord, en arrivant, qu'ils étoient construits avec les matériaux qu'on n'avoit fait qu'imiter. Les toits sont plats & unis, & n'ont que l'épaisseur nécessaire, pour garantir du vent & du soleil. Comme il pleut rarement à Lima, on n'a pas besoin d'autres précautions. Par cette construction, les maisons sont moins en danger, que si elles étoient bâties de matériaux plus solides. Tout l'édifice se prête au mouvement de la terre ; & les fondemens étant liés avec les autres parties, suivent la même impression. En souffrant le choc, elles peuvent bien être endommagées ; mais il est difficile qu'elles soient renversées. Une chose remarquable, c'est de voir, dans le voisinage de cette ville, les murs d'une ancienne bourgade, qui, quoique bâtis sur la superficie du sol, sans mortier & sans ciment, ont résisté, jusqu'à présent, aux plus violentes secousses de tremblement de terre ; tandis que les plus solides édifices, élevés par les

architectes Espagnols, ont succombé. On assure que les Indiens, remarquant la méthode de leurs premiers conquérans, se moquoient d'eux, & disoient que les Castillans creusoient des tombeaux, pour s'enterrer. Mais ce qui n'est pas moins surprenant, c'est qu'après avoir vu ces nouvelles villes si souvent changées en ruines, & connoissant l'ancien usage des naturels du pays, on ne se soit pas corrigé dans l'espace de deux siecles. Le plaisir d'avoir des maisons spacieuses & des appartemens commodes, l'emporte sur la crainte continuelle d'être écrasés par leur chûte.

Les églises de Lima étoient presque toutes bâties de pierre, embellies de peintures, & superbement décorées. Celles des Dominicains, des Franciscains, des Augustins, des peres de la Merci & des Jésuites se distinguent le plus, après la cathédrale, par leur magnificence. On est étonné de la pompe & de l'opulence qu'elles étalent, particuliérement aux fêtes solemnelles. Les autels, depuis leur base jusqu'au couronnement, sont couverts d'argent massif, travaillé en diver-

es sortes d'ornemens; mais le goût & la
açon ne répondent pas à la richesse
e la matiere. Les murs sont revêtus
e tentures de velours, garnies de fran-
es & de houpes d'or & d'argent, &
ar intervalle, de meubles émaillés de
es deux métaux. Des candelabres de
x à sept pieds de haut, rangés sur
eux files, bordent toute la longueur
e l'église ; dans les intervalles, sont
lacées des statues d'anges sur des pié-
estaux, avec des vases incrustés de
ierreries, des reliquaires précieux, &
out ce qui peut donner le plus d'éclat
u service divin. Les étoffes, pour les
abillemens sacerdotaux, sont toujours
hoisies parmi les plus belles, les plus
heres, qui arrivent d'Europe ; &
n général, tout ce qui sert à déco-
er les lieux saints, est, dans chaque
spece, ce qu'on peut trouver de
lus rare. J'ose dire même, que les
rnemens les plus communs, ceux
u'on expose ici les jours ordinaires,
urpassent en richesse & en magnifi-
ence, ceux qu'on étale avec osten-
ation, dans nos villes de France,
our les plus grandes solemnités.

La plupart des maisons religieuses étoient vastes, les appartemens spacieux & bien distribués; leurs églises sur-tout avoient une apparence majestueuse; & celles qui n'étoient bâties que de bois, imitoient si parfaitement la couleur de la pierre, qu'il falloit les toucher, ou les voir de bien près, pour être détrompés. La hauteur des tours étoit médiocre, tant à cause des tremblemens de terre, qui ne permettent pas de les élever, que pour les mettre en état de supporter le poids des cloches, qui, par le nombre & la grosseur, peuvent le disputer à celles d'Europe. Tous ces couvens sont fournis d'eau, aux dépens de la ville, non de celle des ruisseaux, qui, comme je l'ai dit, vient de la riviere par des conduits souterreins, mais d'une eau de source, par le moyen de différens tuyaux. Aussi sont-ils obligés d'entretenir une fontaine dans la rue, pour l'usage des pauvres gens, qui ne peuvent en avoir dans leurs maisons.

La ville de Lima est la résidence ordinaire des vicerois du Pérou. Leur gouvernement n'est que triennal; mais, par des ordres particuliers du souve-

rain, ils peuvent être continués plus long-tems. Leur autorité est absolue; & ils président à toutes les jurisdictions, dont les officiers ne sont, pour ainsi dire, que leurs ministres dans l'expédition des affaires. Ces différens tribunaux sont le conseil de la guerre & des finances, le bureau d'administration, l'audience royale, la chambre des comptes, la cour de la monnoie, le corps de ville, le consulat, la caisse royale & celle des morts, l'officialité, l'inquisition, l'université, &c. La pompe extérieure des vicerois ne differe point de celle de la royauté; & ils regnent en effet dans toute l'étendue de leur ressort: aussi leur réception se fait-elle avec un éclat digne d'un rang si élevé. Vous serez peut-être curieuse de connoître les cérémonies ordinaires d'une fête, où les Espagnols se plaisent à faire éclater tant de magnificence.

Dès qu'un viceroi est débarqué au port de Payta, qui est à plus de deux cens lieues de la capitale, il dépêche à Lima un officier de distinction, honoré du titre de son ambassadeur, avec des lettres qui portent la nouvelle de son

arrivée. Son prédécesseur, à qui elles sont remises, envoie sur le champ un courier, pour le complimenter : ensuite congédiant l'ambassadeur, il lui donne un riche présent, auquel il joint presque toujours un corrégiment, avec la liberté de le faire exercer en son nom, s'il a des liens qui l'attachent à d'autres devoirs. Le nouveau viceroi est fêté par tous les corrégidors, qui, de bailliages en bailliages, lui fournissent des litieres; & il est accompagné, servi & défrayé jusqu'à Lima. En y arrivant, il traverse cette ville sans s'y arrêter, pour se rendre au port de Callao. Là, il est reçu & reconnu par un alcade envoyé de la capitale, & par tous les officiers militaires. On le loge dans le palais du fort, qui est meublé pour cette occasion. Dès le jour suivant, les tribunaux ecclésiastiques & séculiers viennent le complimenter; & c'est sous un dais, qu'il écoute leurs harangues. L'audience royale arrive la premiere, suivie de la chambre des comptes, du clergé, du corps-de-ville, du consulat, de l'inquisition, de l'université, des supérieurs d'ordres, & des personnes de marque. Après la cérémo-

nie, on lui sert un magnifique dîner; & le soir il y a comédie, où les femmes ont la liberté d'assister.

Vous demandez ce que c'est que cette comédie? Je vais vous faire la description de celle de Lima: ce sont les mêmes acteurs qui jouent à Callao, à l'arrivée de son excellence. Quand j'y allai pour la premiere fois, je trouvai la salle très-mal éclairée, c'est-à-dire, par la lumiere du jour mêlée à celle des chandelles. La tête du souffleur paroissoit au milieu d'une petite trape, & surpassoit le niveau du théatre. Je le pris d'abord pour un spectre, qui alloit s'élancer sur la scene. Je ne tardai pas à être désabusé, lorsqu'il commença à lire la piece assez haut, pour être entendu des spectateurs même les plus éloignés. Le parterre présentoit l'aspect le plus bisarre: beaucoup de gens étoient en robe de chambre & en bonnet de nuit, & des officiers mêlés avec des soldats, parmi la populace la plus vile & la plus dégoûtante. Le beau monde, & quelques personnes de distinction occupoient les loges ou l'amphithéatre; & les dernieres places n'étoient remplies que de fem-

mes du commun, en jupon noir, avec un voile de laine blanche.

La piece commença; & je vis paroître les acteurs assez bien habillés. A quelques scenes, aussi ennuyeuses qu'insipides, succéda un intermede bouffon. Un des comédiens paroissoit vouloir gagner, pour un sac d'argent, le cœur d'une femme qui lui chantoit de petits airs, & qui n'étoit absolument pas éloignée de lui accorder quelques faveurs. Un homme apporta, sur le théatre, trois têtes à perruque, leur mit d'abord des vêtemens d'hommes, les en dépouilla ensuité, & les habilla en femmes. L'idée vint à trois messieurs qui se présenterent galamment devant elles, de les séduire, comme le premier, à prix d'argent; mais elles userent d'une retenue & d'une rigueur inflexibles.

Dans un autre intermede, le théatre représentoit une hôtellerie Espagnole pendant la nuit. On apporta trois lits de plumes & trois couvertures. Une reine & ses dames d'honneur, devenues l'hôtesse & les servantes de l'auberge, se mirent en devoir de faire ces lits. Arriverent six hommes qui demanderent à coucher, & payerent

d'avance. L'un d'eux, qui étoit un avare, avoit roulé son argent dans vingt ou trente morceaux de papier. Ces messieurs se déshabillerent, sans façon, devant les dames, ôterent six ou sept paires de culottes, autant d'habits, & se mirent au lit deux à deux. Le plus plaisant de l'histoire, c'étoit de les voir tous s'arracher la couverture, & se battre à qui en auroit le plus. L'aspect de ces lits de plumes, celui de voir ces hommes se jetter réciproquement par terre, me parurent moins ridicules, que les applaudissemens incroyables, dont toute la salle retentissoit.

On fit succéder d'autres scenes entre un roi, une reine & une magicienne, contre la quelle plusieurs spadassins mirent l'épée à la main. Elle para avec sa baguette, & se retira dans la coulisse, sans avoir reçu de blessure. Ces héros renfermerent leurs épées dans leurs fourreaux, les réservant prudemment pour une occasion plus favorable. Tantôt la fée donnoit la mort par un seul de ses regards; tantôt elle rappelloit à la vie par un autre. Cependant elle vint une fois sur le théatre,

se laissa tomber, se cassa le nez, se releva, sortit & reparut avec une emplâtre.

Dans un autre intermede, des maris fort en colere poursuivoient leurs femmes avec des bâtons, & sembloient déterminés à les rouer de coups. Des voisins charitables vinrent accommoder l'affaire, & empêcherent ces brutaux de se livrer à leur fureur. Pour se venger de cet affront, les femmes habillées en amazones, & armées de pied en cap, eurent leur tour contre les maris, qui furent forcés de se soumettre aux vainqueurs. Au dénouement, la magicienne renonça à satan & à ses œuvres, & embrassa la religion chrétienne, déclarant qu'elle n'en suivroit jamais d'autre. Un des acteurs, à qui je parlai après le spectacle, me dit que sa troupe avoit reçu nouvellement cette piece de Madrid, où elle avoit été fort goutée ; & que personne, à Lima, n'étoit en état d'en composer une semblable. Mais je reviens au viceroi.

Le second jour, il sort dans un carrosse, que la ville lui envoie, & se rend dans une église qui est à la moitié du chemin, entre Callao & Lima. Il

y trouve son prédécesseur, qui lui remet le bâton de commandement; & ils se séparent aussi-tôt, l'un pour prendre l'état de simple particulier, & retourner en Espagne; l'autre, pour faire son entrée solemnelle dans la capitale. Toutes les rues sont nettoyées, & tendues de riches tapisseries, avec des arcs de triomphe, où brillent à l'envi l'art, le goût & la richesse. Lorsque son cortege est assemblé, il monte, lui & sa famille, sur des chevaux, que la ville leur fournit. On voit d'abord défiler les compagnies de milice, ensuite les colleges & l'université, puis tous les membres qui composent les divers tribunaux, montés sur des chevaux superbement équippés. Les habits des officiers municipaux sont des robes de velours cramoisi, avec de grands bonnets sur la tête; & ce vêtement n'est employé dans aucune autre occasion. Quelques-uns d'eux marchent à pied, portant un dais, sous lequel s'avance le viceroi. Deux alcades ordinaires lui servent de palfreniers, & tiennent, chacun de son côté, la bride du cheval. On passe par différentes rues, qui conduisent son ex-

cellence à la place royale. Elle descend à la porte de la cathédrale, où l'archevêque le reçoit à la tête de son chapitre. Elle entre dans l'église; & l'on y chante le *te deum*, tandis qu'elle se place avec les tribunaux, sur des siéges d'une richesse éclatante. Après cet acte de religion, elle remonte à cheval, se rend au palais; & on lui sert une magnifique collation, à laquelle toute la noblesse est admise. Le lendemain, elle retourne à la cathédrale, mais dans son carrosse, & sans autre cortege, que celui qui doit désormais l'accompagner dans toutes ses fonctions publiques, je veux dire ses gardes. L'archevêque officie pontificalement; & le viceroi retourne chez lui, suivi de cette même noblesse, qui ne néglige rien, pour y paroître avec éclat. Ce même jour, & les deux suivans, on sert des rafraîchissemens en abondance; les confitures & les glaces sont présentées dans des vases d'or. Il est permis à toutes les femmes de venir au palais, & de s'y faire admirer dans les sallons, les galeries & les jardins.

A ces fêtes, succedent les courses

de taureaux, qui durent cinq jours: les trois premiers sont en l'honneur du viceroi; les deux autres, pour l'ambassadeur qui a porté la nouvelle de son arrivée. Après ces divertissemens tumultueux, on donne à son excellence des amusemens plus tranquilles: ce sont les colleges & l'université, qui en font seuls tous les frais. Les louanges du viceroi sont célébrées par des ouvrages d'esprit; & l'on accorde des prix publics aux pieces qui se font distinguer. Le recteur, placé sur un siége, vis-à-vis de son excellence, prononce un discours à son honneur, & lui présente le recueil de tous ces ouvrages, magnifiquement relié. Les moines soutiennent des theses, & font des panégyriques; les religieuses donnent des collations & des concerts; & le viceroi ne manque point d'assister successivement à toutes ces fêtes. Si l'on en croit la tradition du pays, lorsque le duc de la Palata vint prendre possession de cette dignité, en 1683, les habitans firent paver en lingots d'argent, les rues par lesquelles il devoit passer, pour se rendre dans son palais. Chacun de ces lin-

gots pesoit, dit-on, deux cens marcs & cette seule dépense étoit au moins de quatre-vingt millions de piastres.

Le viceroi du Pérou a des gardes à pied & à cheval, dont l'uniforme ne le cede, ni en éclat, ni en richesse, à celui des plus grands monarques; & son excellence ne sort jamais, sans être accompagnée de huit d'entre eux, qui la précedent & qui la suivent. Ils montent la garde à la principale porte du palais, & se tiennent, pour l'ordinaire, dans les premiers appartemens. Avec ces deux troupes, elle a toujours un corps de cent soldats, pour l'exécution de ses ordres.

Elle donne chaque jour trois audiences, l'une aux Indiens, l'autre aux Espagnols, la troisieme aux dames de la ville; car sa cour réunit la galanterie avec le faste. Ses revenus fixes & ordinaires ne répondent point à son rang: le viceroi ne jouit par an, que de deux cens mille francs; mais l'extraordinaire & le casuel se montent à des sommes beaucoup plus considérables. Il nomme à plus de cent

gouvernemens particuliers, & à tous les emplois, tant civils que militaires; ce qui lui produit encore d'immenses richesses. Il peut, à ce qu'on prétend, mettre sur pied plus de quatre vingt mille hommes, tant infanterie que cavalerie. Il a, dans son palais, un oratoire, desservi par six chapelains, un sacristain, & un chœur de musique. Je ne rapporte cette derniere circonstance, que pour vous apprendre que celui qui y préside est un François, appellé M. de Montbref, avec lequel j'ai visité les provinces méridionales du Pérou. Je parlerai de ces différentes courses, quand j'aurai achevé de vous faire connoître la capitale.

Je suis &c.

A Lima, ce 8 Juillet 1757.

LETTRE CXLV.

SUITE DU PÉROU.

ON compte à Lima cinquante-quatre églises, vingt-six monasteres d'hommes, quinze de filles, presque autant d'hôpitaux, indépendamment de plusieurs autres fondations pieuses, utiles, ou charitables. On prétend que leur emplacement occupe le tiers de la ville. Les Franciscains y ont trois maisons, dont la principale, qui passe pour la plus belle de cette grande cité, contient sept cens religieux, prêtres, freres, ou domestiques. Il y a quatre couvens de Dominicains, trois d'Augustins, trois de l'ordre de la Merci, six maisons de Jésuites; & tous ces moines forment environ, avec les religieuses, qui ne leur cedent guère pour le nombre, la sixieme partie des habitans.

La cathédrale, dédiée à saint Jean l'évangéliste, fut érigée en métropole par Paul III, douze ans après sa fondation par François Pizarre. L'archevê-

que a cent mille écus de revenu, & son chapitre plus de deux cens mille. Cette même église est paroissiale; les sacremens y sont administrés par quatre curés & deux vicaires. Il y a de plus sept autre paroisses, outre cette foule innombrable de religieux de toute espece & de toutes couleurs, qui ont chacun un petit troupeau à diriger. Les Dominicains, les Jésuites, les Cordeliers, les Augustins & les peres de la Merci ont aussi des colleges annexés à l'université de Lima.

Cette université fut fondée par Charles-Quint, & confirmée par les bulles de plusieurs papes. On y compte cent quatre-vingt docteurs dans les quatre facultés, sous l'autorité d'un recteur qu'on élit tous les ans, & environ deux mille écoliers; mais excepté les chicanes & les subtilités scolastiques, les autres sciences y sont peu cultivées. On assure même que, lorsque M. Godin y fut élu professeur de mathématique & d'astronomie, il ne put se faire comprendre à aucun étudiant. Cette académie porte le nom de saint Marc, & est incorporée à celle de Salamanque, pour jouir des

mêmes prérogatives. Divers particu-
liers y ont fondé plusieurs bourses pour
l'instruction & l'entretien d'un certain
nombre de jeunes gens, qu'on y élève
dans l'étude des humanités, de la juris-
prudence, de la théologie & autres
sciences ecclésiastiques. Avec tous ces
secours, on n'est presque jamais par-
venu à y former un sujet médiocre.

La milice de Lima n'est composée
que de troupes bourgeoises, dont le
roi ne paye que les officiers princi-
paux. Il y a trente-six compagnies d'in-
fanterie, dont quatorze de créoles,
huit du corps de commerce, huit
d'Indiens, six de mulâtres; il y en a dix de
cavalerie. Les officiers, payés par sa
majesté, sont le vice-roi, les deux géné-
raux, d'infanterie & de cavalerie, le
commissaire général, leurs lieutenans,
&c. C'est d'elle aussi, que les officiers
d'artillerie reçoivent leurs appointe-
mens. Le roi d'Espagne entretenoit
encore à Callao, une garnison de six cens
hommes. Il y avoit, dans le même
port, un général de la mer, & d'autres
officiers de marine, tous obligés de
s'assembler au premier signal, pour
faire transporter les munitions de
guerre & de bouche.

On distingue à Lima, comme à Quito, à Carthagene, & dans toutes les autres villes de l'Amérique Espagnole, différentes especes d'habitans. Les principaux tirent leur origine des anciens Castillans, qui ont fait la conquête du Pérou ; & la plupart se disent d'une noblesse très-ancienne. Ils croient aussi avoir beaucoup plus d'esprit que les Espagnols Européens, qu'ils traitent de bêtes. Peut-être est-ce par un effet de l'antipathie qui ne cesse point de regner entr'eux ; parce qu'ils ne peuvent voir, sans jalousie, les charges & la plus belle partie du commerce entre les mains des étrangers. A l'égard des titres, personne ne leur conteste ceux de marquis, de comtes & de chevaliers ; & plusieurs sont admis dans les ordres militaires d'Espagne. La famille d'Ampuero, qui descend, par les femmes, des anciens Incas, parce qu'un Castillan de ce nom épousa une princesse de leur sang, est ici dans une très-grande considération. Les rois d'Espagne lui ont accordé des honnenrs & des prérogatives, dont elle ne cesse de jouir, & qui portent les personnes du rang

le plus illuſtre à rechercher ſon alliance. Le viceroi ne manque jamais de lui rendre un hommage public, lorſqu'il vient prendre poſſeſſion de ſon gouvernement. Le chef de cette maiſon ſe met dans un balcon, ſous un dais; & ſon excellence s'avançant ſur un cheval dreſſé pour cette cérémonie, fait faire à ſa monture trois révérences vers le balcon.

Toutes ces familles nobles font ici une figure convenable à leur naiſſance. Elles ont un grand nombre de domeſtiques, d'eſclaves, de chevaux & d'équipages. Il n'y a pas même de bourgeois qui n'ait ſon carroſſe, ſa chaiſe ou ſa caleche, tirée au moins par une mule. On fait monter le nombre des voitures à cinq ou ſix mille, dont la plupart ſont dorées, & d'une forme agréable. Quand un prêtre porte le viatique à un malade, il s'empare du premier caroſſe qu'il rencontre, & le garde juſqu'à ce qu'il rentre dans l'égliſe. Le particulier à qui il appartient, attend dans quelque maiſon, que la courſe ſoit finie. Les cochers ſont fort jaloux de ſe procurer cet avantage; parce qu'il y a des indulgences attachées à

ette cérémonie. On voit ici des gens
ui, quand ils ont acheté une voiture,
e garderoient bien d'y monter, avant
u'elle ait porté notre Seigneur. Les
lomestiques conduisent le carrosse de
hez le sellier à la porte de l'église :
es prêtres s'en servent ordinairement
un jour entier ; après quoi le pro-
priétaire est convaincu qu'il est à l'abri
de toutes sortes d'accidens.

La beauté des meubles ne répond
point à celle des équipages. L'estra-
de seule est couverte de tapis & de
carreaux de velours pour les femmes.
C'est une marche de sept à huit pouces
de haut, & de cinq à six pieds de large,
qui regne ordinairement de tout un
côté de la salle. Les hommes sont assis
dans des fauteuils ; il n'y a qu'une
grande familiarité, qui leur permette l'es-
trade. On ne voit, pour toute tapisserie,
qu'une certaine quantité de mauvais
tableaux, qui sont l'ouvrage des In-
diens de Cusco. Le lit est placé dans
un coin, en forme d'alcove, dont la
principale commodité est une fausse-
porte, pour admettre ou renvoyer les
étrangers, sans qu'ils puissent être
apperçus. Les maisons ont peu d'autres

lits, parce que les domestiques couchent à terre sur des peaux de moutons. La hauteur & l'étendue donneroient aux appartemenes un air de grandeur, s'ils étoient percés plus réguliérement; mais les fenêtres y sont en si petit nombre, que l'obscurité y regne par-tout.

On remarque plus de somptuosité dans les habillemens. Celui des hommes ne differe de l'habit espagnol, que par un excès de luxe, qui regne généralement dans toutes les conditions. Toute personne qui peut acheter une étoffe, est en droit de la porter; & le mulâtre, qui exerce un vil métier, est quelquefois vêtu plus richement, que l'Espagnol de la premiere distinction. Aussi invente-t-on tous les jours, de nouvelles étoffes: celles qui viennent d'Europe, sont aussi-tôt débitées: le prix n'est point un obstacle; & chacun se pique d'avoir les plus belles.

On fait moins de dépense pour la table; car on n'a presque point d'idée de ce que nous appellons la bonne chere. Les créoles sont naturellement assez sobres sur le vin; leur penchant est

plutôt pour les liqueurs fortes. Ils mangent en portion, comme les moines, & sans aucun goût de propreté. Dans un repas d'appareil, on fait passer, devant les convives, plusieurs plats qu'on donne aux domestiques, sous prétexte que tout le monde doit participer à la fête. Les viandes sont assaisonnées d'épiceries si piquantes, que les étrangers les trouvent insupportables. Mais ce qui rend encore ces ragoûts plus mauvais, c'est un goût de suif, qui vient des graisses mal apprêtées. On ignore d'ailleurs l'art de faire rôtir les grandes pieces, en les tournant continuellement à la broche.

Comme on n'a pas l'usage des fourchettes, c'est une autre source de mal propreté. On se lave les mains, à la fin du repas, dans un même bassin; & cette eau commune sert aussi à se laver les levres. On dîne à dix heures du matin; on soupe à quatre heures du soir; & à minuit on sert une collation. Dans le cours de la journée, on fait un grand usage de l'herbe du Paraguay, qui se prend comme du thé.

Le pain n'est pas moins estimé pour le goût, que pour la blancheur. Ce sont les negres qui le font pour le compte des boulangers ; & les boutiques en sont toujours bien fournies. Quand un esclave s'est rendu coupable de quelque faute grave, on le met chez un de ces mitrons, qui se charge de sa nourriture, & paie même au maître une certaine somme, soit en pain, soit en argent. C'est le plus grand châtiment, auquel un negre puisse être condamné ; les galeres n'en approchent point. Il est forcé de travailler jour & nuit; on le nourrit mal; on lui laisse peu de tems pour le sommeil; & bientôt il est réduit à un tel degré d'affoiblissement, qu'il n'est rien qu'il ne fasse, pour obtenir sa délivrance.

La viande la plus ordinaire à Lima, est le mouton. Le bœuf y est aussi fort estimé ; mais on en mange peu ; & deux ou trois de ces animaux suffisent, par semaine, pour toute la ville. La volaille est exquise & abondante ; le gibier y est moins commun. La plus grande consommation est de chair de porc, qui, quoique bonne, n'est cependant pas aussi délicate, qu'à Carthagène.

hagène. Toutes les viandes, & le
oiſſon même, ſont accommodés avec
u ſain-doux, parce qu'à l'arrivée des
remiers Eſpagnols au Pérou, le pays
e produiſoit point d'huile; mais de-
uis qu'il en a de ſon crû, l'ancienne
éceſſité s'eſt tournée en habitude. Ce
ut Antoine de Ribera, qui y planta
e premier olivier, d'où ſont venus
eux qui forment aujourd'hui d'epaiſſes
forêts. On apporte, des montagnes, du
veau gelé, comme un mets fort déli-
cat. Toute la préparation conſiſte à
tuer le veau, & à le laiſſer pluſieurs
jours à l'air, pour l'y faire geler. Il ſe
conſerve dans cet état, & y acquiert
un degré de bonté, qu'il n'avoit pas
dans ſa fraîcheur.

Aux terres & aux emplois, qui ſont
le principal ſoutien des familles no-
bles, il eſt permis, à Lima, de join-
dre les profits du commerce : la qua-
lité de gentilhomme, n'eſt point in-
compatible avec celle de négociant.
Perſuadés que cette profeſſion eſt le
grand reſſort de la fortune d'un état,
les rois d'Eſpagne ont déclaré que,
ſans déroger, ni craindre l'excluſion
des ordres militaires, on pouvoit l'e-

xercer dans les Indes. Cette voie de s'enrichir, étant ouverte à tout le monde, & Lima étant comme le centre de tout le commerce du Pérou, le nombre des familles y augmente sans cesse, par de nouveaux établissemens. Il y aborde quantité d'Européens, qui, charmés des agrémens du pays, s'y attachent par des mariages. Les femmes y sont d'ailleurs si aimables, que cette raison seule les y retiendroit, indépendamment de la beauté du climat, & du désir d'y faire fortune.

Ces femmes ont la peau d'une blancheur éclatante, de la vivacité, les yeux charmans, & le teint admirable. Mais l'usage du fard ne laisse pas un long regne à leur beauté. Des cheveux noirs & fort épais leur descendent jusqu'au dessous de la ceinture. Elles les relevent & les attachent derriere la tête, en cinq ou six tresses, qui en occupent toute la largeur. Elles y passent une aiguille d'or un peu courbée, terminée aux deux bouts, par deux boutons de diamans. Au-devant, l'art forme de petites boucles, qui, de la partie supérieure des tempes, tombent jusqu'au milieu des oreilles; & chaque

tempe offre une grande mouche de velours. Les pendans d'oreilles ſont des brillans accompagnés de glands & de houpes de ſoie noire. Les colliers de perles, les bracelets de diamans, & tout ce qui peut donner de l'éclat à la parure, eſt tellement prodigué ſur toute leur perſonne, que la femme même d'un particulier ſans état, ſans titre, ſans nobleſſe, ſort rarement de ſa maiſon, ſans avoir ſur elle pour vingt mille écus de pierreries & autres ornemens. Chacune, dans ſa ſphere, ſe regle ſur celles du rang le plus diſtingué, ſans excepter les négreſſes même, qui veulent imiter les femmes de qualité.

Un jupon court, garni de dentelles, au travers deſquelles on voit la jambe & le bout des jarretieres; une camiſolle qui laiſſe appercevoir une partie de la gorge; une autre jupe, ouverte par devant, & qui, pour l'ordinaire, eſt d'une étoffe fort riche; une chemiſe dont les manches ſont retrouſſées juſqu'aux épaules; une plaque d'or, garnie de diamans, attachée ſur l'eſtomac par un ruban qui ceint le corps; une mante & un voile, forment l'habit

ordinaire des femmes de Lima. C'est une chose étonnante, que l'attention & le goût qu'elles apportent au choix des dentelles, dont leur parure est chargée : ce sont les plus riches du Brabant ; toutes les autres seroient rejettées comme trop communes. Elles sont cousues si près l'une de l'autre, sur la jupe & sur la chemise, qu'on ne voit de la toile, qu'autant qu'il en faut pour l'agrément. Une de ces chemises coûte quelquefois plus de mille écus.

La petitesse du pied passe ici pour une si grande beauté, qu'on y raille sans cesse les Européennes de l'avoir trop grand. Dès l'enfance, on fait porter aux filles, comme à la Chine, des souliers si étroits, que même dans l'âge avancé, ils ont à peine cinq pouces de long. Ils se ferment avec des boucles de diamans; & pour faire éclater la beauté de la jambe, qui, comme je l'ai dit, est presque entiérement découverte, on ne porte que des bas de soie blancs. Les hommes font peu d'attention à la nudité des épaules & de la gorge, parce qu'ils ne sont affectés que du petit pied. Aussi celles que la nature a favorisées de cet avantage, ont-elles

grand soin de le cacher, ou de ne le montrer qu'avec art, pour le faire encore plus desirer.

Les habits des femmes sont tellement remplis d'odeurs, qu'elles s'annoncent toujours de fort loin, par les délicieuses vapeurs qu'elles exhalent. On ne les surprend jamais sans musc ou sans ambre; elles en mettent derriere leurs oreilles, dans leurs robes, & à toutes les pieces de leur ajustement. Leurs bouquets même en sont chargés, comme s'il manquoit quelque chose au parfum des fleurs dont elles entrelacent leurs cheveux: c'est un autre ornement, dont elles sont encore très-jalouses. La grande place offre comme un jardin perpétuel, dans l'abondance & la variété de celles que les Indiens y viennent étaler. On y voit les dames, dans des calêches dorées, acheter ce qu'elles trouvent de plus agréable & de plus cher en ce genre; & ce spectacle y attire sans cesse beaucoup d'hommes.

Quoique les femmes ne soient pas gênées au Pérou, comme en Espagne, il est pourtant rare qu'elles sortent le jour, excepté pour la promenade;

& plus rare encore qu'elles fortent à pied, fur-tout dans les grandes villes. Ce n'eft qu'à l'entrée de la nuit, qu'elles font leurs vifites; & fouvent on les trouve où elles ne font point attendues. Les plus modeftes en plein jour, font les plus hardies dans l'obfcurité. Le vifage couvert d'un voile, qui les empêche d'être reconnues, elles prennent des libertés que les hommes ofent à peine fe permettre.

Dans l'intérieur de leurs maifons, elles font affifes fur des carreaux, les jambes croifées fur un tapis. Elles paffent ainfi les jours entiers, fans prefque jamais changer de fituation, même aux heures des repas, parce qu'on les fert à part, fur une petite table qu'elles ont toujours à côté d'elles, pour y mettre les ouvrages dont elles s'occupent. On les voit chez elles avec autant de familiarité qu'en France; & elles fe font un plaifir, dans les vifites qu'elles reçoivent, de jouer de la harpe ou de la guitarre, qu'elles accompagnent de la voix.

La mufique eft une paffion commune aux femmes de tous les ordres. Partout on n'entend que des concerts

d'instrumens, ou des chansons vives & ingénieuses, gaies & badines. Les danses & les bals ne sont pas moins fréquens; elles ont tant de goût pour cet amusement, qu'on les trouve toujours disposées à s'y livrer. Le mouvement des bras, qui fait une partie du mérite de la danse françoise, leur est inconnu. Elles les ont pendans, ou pliés sous un manteau qui les enveloppe, & ne laisse appercevoir que les inflexions du corps & l'agilité des pieds. Les hommes dansent à peu près dans le même goût, sans quitter leurs longues épées, dont ils tiennent la pointe en avant, pour en être moins embarrassés.

En général, rien n'est plus opposé à la mélancolie, que l'humeur des habitans de Lima; mais avec cette gaieté, cette vivacité naturelles, ils aiment à s'instruire dans la société des personnes éclairées. L'usage où ils sont, de former entre eux de petites assemblées, leur donne une politesse qu'ils exercent principalement envers les étrangers, pour lesquels ils ont beaucoup d'égards. Les femmes joignent les avantages de l'esprit à ceux de la figure.

Elles penſent avec juſteſſe, & s'expriment avec élégance; mais elles aiment à gouverner, & m'ont paru un peu hautaines, ſur tout à l'égard de leurs maris.

L'amour regne ici avec une puiſſance égale entre les deux ſexes. Les hommes ſacrifient libéralement à cette paſſion la plus grande partie de leur bien; & comme ils n'aiment point les chaînes indiſſolubles, ils ſe marient rarement dans les formes eccléſiaſtiques. Leur méthode, qu'ils nomment *mariage derriere l'égliſe*, conſiſte à vivre avec une maîtreſſe, dont ils reçoivent la foi, comme ils donnent la leur. Les loix du royaume ſont d'autant plus favorables à ces ſortes d'unions, qu'elles n'attachent point de honte à la bâtardiſe, & que les enfans illégitimes ont les mêmes droits que les autres, lorſqu'ils ſont reconnus par le pere. On ſe marie auſſi quelquefois ſans le conſentement des parens. Une fille qui veut épouſer ſon amant, l'avertit de ſe trouver le ſoir, avec un prêtre, devant la porte de la maiſon. Dès que l'heure du rendez-vous ſonne, elle ſort de l'appartement, où elle eſt avec toute ſa fa-

mille, & va se marier par la fenêtre, ou dans la cour. Elle rentre quelques minutes après, sans que personne se doute de la cérémonie; & le lendemain plusieurs prêtres ou moines vont la demander à son pere, au nom du mari. S'il la refuse, on l'arrache de ses bras; & pour le consoler, on lui prouve que telle est la volonté de Dieu & de la sainte Vierge.

Il est aussi ordinaire à Lima qu'à Paris, de voir des hommes mariés quitter une épouse jolie, pour s'attacher à une laide maîtresse; mais au Pérou, comme en France, cette bizarerie est odieuse; & les honnêtes gens en sont indignés. Un autre trait de ressemblance, est l'art qu'ont les coquettes, d'abuser du fôible qu'on a pour elles: elles se font une gloire d'avoir ruiné plusieurs amans; & outre sa fortune, on risque, sur-tout avec elles, de perdre sa santé. Le mal qu'elles donnent est d'autant plus difficile à réparer, qu'on y fait moins d'attention, & qu'on trouve peu de médecins pour le guérir. L'unique ressource est dans le secours de quelques vieilles femmes, qui traitent ces maladies avec des tisannes, & par

des cauteres, dont les deux sexes sont également pourvus. Les dames en font si peu de mystere, que dans leurs visites, elles se demandent des nouvelles de leur v... & se pansent réciproquement leurs ulceres.

Elles aiment une galanterie aisée: & les propositions qu'un amant n'oseroit faire en France, sans s'attirer l'indignation d'une honnête femme, ne leur déplaisent point, quelque éloignées même qu'elles soient d'y consentir. Leur entretien est agréable & spirituel; mais il approche presque toujours un peu du libertinage. Les vieilles prennent pour un compliment, d'être appellées p...; & les jeunes ne sont pas plus flattées d'être traitées de pucelles, que de l'être en effet. En France, on voit des filles qui accordent leurs faveurs sur une promesse de mariage; mais ici, aux premieres propositions que fait un homme, il doit déclarer ses intentions; & il reçoit ordinairement cette réponse: « si vous vous annoncez comme mari, » non; si vous vous présentez comme » amant, oui ». Dans les contrats de mariage, il y a souvent une

clause, par laquelle une femme se réserve certains jours, dans la semaine, pour avoir la liberté de faire tout ce qui lui plaît.

Les confesseurs ont, en général, une très-grande indulgence pour cette fragilité humaine, & pensent que la route la plus sûre, pour gagner le ciel, est d'acquérir dans sa jeunesse, par le commerce de ses charmes, trente à quarante mille francs, pour faire dire des messes après sa mort. Aussi le sexe, à Lima, y travaille-t-il avec zele; & ce trafic est presque toujours accompagné de quelque signe extérieur de dévotion. Après celle du rosaire & du mont-carmel, c'est l'immaculée conception, qui tient le premier rang. Les Cordeliers & les Jésuites l'ont tellement accréditée, que toutes les actions, celles même où l'on s'écarte le plus de la pureté virginale, commencent toujours par ces paroles : « louée soit la très-sainte-» Vierge, conçue sans tache, & en-» gendrée sans péché ».

Parmi les autres modes des femmes de cette ville, il n'y en a point d'aussi générale, que celle de porter continuelle-

ment dans sa bouche de petits rouleaux de tabac pour se nétoyer les dents, qui, à ce qu'elles croient, en deviennent plus belles & plus nettes. Cet usage & celui de fumer, qui n'est pas moins commun parmi les hommes, produit une très-grande consommation de tabac. Il est une autre plante fort célebre au Pérou, par la vertu que les Indiens lui attribuent, de rendre leurs femmes fécondes. On la nomme macha; & des expériences sans nombre ne permettent pas, dit-on, de révoquer en doute, qu'elle ne soit un spécifique admirable contre la stérilité. Sa racine est un oignon semblable aux nôtres, d'un goût merveilleux, & d'une qualité extrêmement chaude.

Il est tems, Madame, de vous rendre compte, en peu de mots, de mes différentes courses avec M. de Montbref. Nous visitâmes d'abord ce qu'on appelle ici le pays des vallées, c'est-à dire, ce long espace qui s'étend entre les Cordillieres & la mer du Sud. C'est la partie du Pérou la plus agréable; & quoique les quatre saisons de l'année y soient sensibles, il n'y en a aucune qui puisse passer pour in-

commode. L'été eſt chaud, ſans qu'on ſe plaigne de l'excès; parce que ſa chaleur eſt tempérée par des vents qui ſoufflent modérément dans cette ſaiſon. Le froid de l'hyver ne reſſemble point au nôtre; mais il eſt aſſez fort, pour faire quitter la toile & prendre le drap. Pendant tout ce tems, la terre ſe couvre d'un brouillard épais, qui empêche les rayons du ſoleil de pénétrer juſqu'à elle. Il ſe maintient toute la matinée; & à midi, il commence à s'élever ſans ſe diſſiper. Mais il n'offuſque plus la vue, & cache ſeulement le ſoleil durant le jour, & les étoiles pendant la nuit. Quelquefois il s'éclaircit un peu, & laiſſe appercevoir l'image de cet aſtre, ſans en laiſſer ſentir la chaleur. Les vapeurs ſe réſolvent en roſée, & humectent la terre par-tout également. Alors la verdure renaît; les collines ſe parent de fleurs; & les habitans des villes s'empreſſent d'aller peupler les campagnes. Jamais cette humidité n'eſt aſſez forte, pour rendre les chemins difficiles; à peine eſt-elle capable de pénétrer l'étoffe la plus légere.

Une ſingularité fort étrange dans

toutes ces vallées, c'est qu'il n'y tombe jamais de pluie ; que jamais on n'y voit d'orages. Les habitans ignorent ce que c'est que le tonnerre; & leur frayeur est égale à leur étonnement, quand ils l'entendent pour la premiere fois. Mais la nature a balancé ces avantages, par des inconvéniens qui en diminuent infiniment le prix. J'ai déja parlé des tremblemens de terre; un autre fléau dont tous les soins ne garantissent personne, ce sont les puces & les punaises. Il n'y a point de maisons qui en soient exemptes, & où l'on n'en voie sans cesse tomber à travers les planchers. On attribue la prodigieuse multitude de ces insectes, à la mal-propreté des villes : tout Lima est un lieu public de commodités ; & les parfums du jour ne sont que les ordures de la nuit.

La vallée de Pachacamac, si fameuse par son ancien temple, n'est qu'à trois lieues de cette capitale. Plus loin, on trouve celle de Guarco, célebre au Pérou, non-seulement à cause de sa fertilité, mais par le souvenir qui se conserve encore de son ancien domaine. Ses habitans, qui éten-

doient leur pouvoir sur tout le pays voisin, ne furent assujettis aux Incas, qu'après une longue & sanglante résistance. Les vainqueurs, pour les contenir, firent bâtir une forteresse, dont les fondemens étoient de grosses pierres quarrées, si bien liées, qu'à peine en apperçoit-on la séparation, même dans leurs débris. On croyoit ce fort tellement défendu par sa situation & la nature de l'ouvrage, que les empereurs y avoient leurs trésors.

Le val de Taxamalca renfermoit autrefois plusieurs palais, & les plus riches magasins des Incas. On y voyoit aussi des tombeaux remplis de vases & autres meubles d'or & d'argent. Les Espagnols les pillerent, après avoir détruit une partie des habitans. C'est par ces belles vallées, que passe le chemin royal, fait pour la sûreté des routes, & la commodité des voyageurs.

La rade de Pisco est d'une grandeur à pouvoir contenir une flotte nombreuse. La ville, qui étoit autrefois au bord de la mer, en est actuellement, par l'effet d'un tremblement

de terre, éloignée d'un quart de lieue
Le commerce est riche dans ce port,
parce qu'il est naturellement l'échelle
des villes d'Yca, de Guancavelica,
& de toutes celles qui correspondent
à Lima, dans la partie du nord.

Yca est beaucoup plus peuplée que
Pisco. On y fabrique du verre, dont
il se fait un débit considérable; mais
il est sale & mal formé. Guancave-
lica est riche, & fameuse par la très-
grande quantité de vif-argent de ses mi-
nes, qui en fournissent à tous les moulins
d'or & d'argent du Pérou. La même
ville offre un autre sujet d'étonnement:
c'est une fontaine dont on prétend
que l'eau se pétrifie si vîte, que la
plupart des maisons sont bâties de
cette pierre. Montbref, qui en a vu
des morceaux, dit qu'elle est jaune,
légere & assez dure. Ceci me rappelle
une riviere qui passe près de la mon-
tagne de Falanga, au nord de Quito,
laquelle a la vertu de pétrifier le bois
& les feuilles qu'on y jette. On voit
des branches absolument de pierre,
dans lesquelles on apperçoit, non-
seulement la porosité des trons & les
fibres du bois, mais jusqu'aux plus

petites veines des feuilles. Elles changent de couleur; mais la figure eſt exactement conſervée.

Les vignes des environs de Piſco, ne pouvant être arroſées commodément par des canaux, ſont plantées d'une maniere qui leur rend ce ſecours inutile. Chaque ſep eſt dans un creux de quatre ou cinq pieds de profondeur, où regne une humidité générale, que la nature a répandue dans la terre, pour ſuppléer au défaut de pluie; car ce pays eſt d'une telle aridité, qu'il n'y a point d'autres lieux habitables que les vallées.

Dans celle de Quilca, eſt ſituée la ville d'Aréquipa, où l'on reſpire l'air le plus pur du Pérou. La campagne y eſt émaillée de fleurs pendant toute l'année; & l'on y jouit d'un printems continuel. François Pizarre la bâtit d'abord dans un village de ce nom; mais ſa ſituation peu avantageuſe la fit transférer dans un autre emplacement. C'eſt une des grandes cités du Pérou; & parmi plus de ſix cens familles Eſpagnoles, on y compte beaucoup de nobleſſe. Elle occupe un terrein uni, à vingt lieues de l'Océan, près

d'un volcan qui y cause de fréquen[s]
tremblemens de terre. Des canaux
tirés d'une riviere voisine, & con-
duits dans toutes les rues, y en-
tretiennent la propreté ; on n'y e[st]
sujet à aucune de ces maladies qui
proviennent de l'intempérie des sai-
sons. Elle fut séparée du diocese de
Cusco, & érigée en évêché au com-
mencement de l'autre siecle. Les
Jésuites y ont un college ; & d'autres
religieux, des couvens.

Entre Cusco & cette ville, est le
lac de Titica, si fameux sous la domi-
nation des Incas, & dans l'histoire de
la conquête du Pérou. C'est le plus
grand de tous ceux que l'on connoît
dans cette partie de l'Amérique. Il a
quatre-vingt lieues de circuit, & près
de cent brasses de profondeur. Sa fi-
gure est ovale ; & plusieurs rivieres
y portent leurs eaux. On y prend
toutes sortes de poissons : aussi les
Indiens, qui habitent ses bords, ne
s'attachent-ils qu'à la pêche, dont ils
font un commerce avantageux. Ce
pays abonde en mines : quelques-unes
ont été découvertes ; mais la plupart
sont inconnues, par la malice & l'obsti-

ation des Indiens, qui n'ont pas d'autre voie pour se venger de la tyrannie des Espagnols, que de leur cacher les trésors, pour lesquels ils leur voient tant de passion.

Ce lac renferme plusieurs isles, dont l'une étoit remarquable par sa grandeur. Elle formoit anciennement une colline, que les Incas firent applanir, & dont le lac tire son nom, qui, en langue péruvienne, signifie *colline de plomb*. Elle fit naître à Mancocapac, fondateur de la monarchie, l'idée d'une fable qui devint, comme vous l'avez vu, le fondement de la religion de l'empire. Il feignit que le soleil lui avoit ordonné de composer dans cette isle, des loix raisonnables & justes, pour tirer les peuples de leur barbarie. Depuis ce tems, l'isle fut respectée comme un sanctuaire; & les Incas, après avoir applani le terrein, y firent élever un temple, que leurs sujets étoient obligés de visiter tous les ans. On y apportoit des richesses immenses, en or, en argent, en pierreries, qui contribuerent à l'ornement de cet édifice. Les murs même en étoient revêtus; &

tout ce qui servoit à l'usage des prêtres ou aux détails des sacrifices, étoit composé des matieres les plus précieuses. C'est une opinion établie, que les Péruviens voyant leur monarchie au pouvoir des Espagnols, jetterent tous ces trésors au fond du lac.

Cusco, ancienne capitale du Pérou, est située dans un terrein inégal, sur le penchant de plusieurs collines. Du tems des empereurs, on admiroit la somptuosité de son temple, le plus beau, le plus célebre, le plus révéré de tout le pays. Le couvent & l'église des Dominicains sont construits de ses débris; & le saint-sacrement est placé, dit-on, dans l'endroit même où les Péruviens représentoient la figure du soleil, qui étoit d'or massif, & d'une monstrueuse grandeur. On raconte qu'un Castillan, qui s'en étoit saisi, la perdit au jeu avec ses camarades.

Cusco ne le cede, ni à Quito, ni à Lima, pour la beauté & pour la grandeur. Ses maisons bâties de pierre, & couvertes de tuiles rouges, sont également ornées & commodes. Elle est moins habitée que la nouvelle capitale; car on n'y compte guere que

vingt mille personnes, tant Indiens qu'Espagnols, créoles ou mulâtres; sans parler des étrangers que le commerce y attire. Elle a d'ailleurs tout ce qui rend une ville célebre : évêché, chapitre, université, cours de justice, de riches couvens, beaucoup de colleges, & sur-tout son antiquité, jointe au titre de ville impériale, & d'ancienne capitale de l'empire. Ses habitans sont spirituels & industrieux. La plupart ont beaucoup de goût pour la peinture; & l'on a d'eux une quantité incroyable de tableaux, répandus dans toute l'Amérique méridionale. Ils fabriquent aussi des toiles de coton, & travaillent parfaitement bien en cuir.

La belle & agréable vallée d'Yucay, qui n'est qu'à quatre lieues de la ville, passoit déja, du tems des Incas, pour un des plus délicieux séjours du monde. Ils y avoient leurs maisons de plaisance; & l'on en voit encore les magnifiques débris. L'évêque compte, parmi ses possessions, une partie de cette charmante vallée. Le reste appartient aux principaux du pays, qui croient toujours avoir

quelque chose à desirer, tant qu'i
ne peuvent s'y procurer une habita
tion.

Guamanga, ville épiscopale d
l'audience de Lima, est sur la rou
de Cusco. François Pizarre la fond
près d'un village de ce nom, & l
donna celui de Saint-Jean-de-la-Vic
toire, en mémoire de la retraite d
dernier des Incas, qui avoit pris l
parti de se renfermer dans les mon
tagnes. Elle fut transférée dans l
suite en un lieu plus commode. L
veille de notre arrivée, nous passâm
la nuit dans une ferme d'Indiens, o
nous eûmes beaucoup de peine à
obtenir de quoi souper. Quoiqu'ils
élevent des poules & d'autres volailles,
non-seulement ils n'en mangent point
la chair; mais leur tendresse va si
loin pour ces animaux, qu'ils ne peu-
vent, ni les voir tuer, ni les vendre.
Un voyageur offre en vain de l'argent
pour avoir un poulet. Le seul parti
est de le tuer soi-même. Alors l'Indien-
ne jette des cris, pleure, se désole.
Enfin, voyant le mal sans remede,
elle consent à recevoir le prix de
sa volaille.

La rade d'Arica, que son commerce, utrefois, rendoit si importante aux ſpagnols, étoit défendue par d'aſſez onnes fortifications, tant qu'elle a té comme le dépôt des richeſſes du otoſi : mais depuis qu'on a pris la oute de Lima, ce port, moins fré-uenté, eſt auſſi plus négligé. Avant conquête, les Péruviens faiſoient eurs ſacrifices ſur un grand rocher, ui couvre la ville ; & c'étoit, pour ux, un point de religion, de jetter ans un gouffre voiſin, les offrandes u'ils avoient préſentées aux idoles. ur cette tradition, les habitans ſont ncore perſuadés qu'on y trouveroit 'immenſes richeſſes, s'il étoit poſſi-le d'y pénétrer. Ils croient auſſi, que a plupart des tréſors, deſtinés à payer a rançon d'Atahualipa, & que ſes ſu-ets ſe crurent diſpenſés de livrer après a mort, furent enſevelis dans d'au-res creux de ce même rocher, où le iel permet qu'ils ſoient gardés par une roupe de démons. Près d'Arica, eſt ne de ces iſles, où je vous ai dit qu'on alloit ramaſſer de la fiente d'oi-ſeaux, pour engraiſſer les terres. Elle répand une odeur affreuſe, qui nous

causoit de violens maux de tête. On fait d'assez bonne eau dans cette rade, d'où elle se tire d'une façon bien singuliere. Lorsque la mer baisse, on creuse environ un demi-pied dans le sable qu'elle a quitté; & c'est dans ces trous, qu'on puise une excellente eau douce, qui se conserve long-tems en mer.

La fameuse ville de Potosi est située au pied de la montagne de ce nom, célebre par la plus riche mine d'argent de l'univers. Cette montagne, qui a la figure d'un pain de sucre, peut avoir un quart de lieue de hauteur, & trois de circonférence. La ville a deux lieues de circuit, & passe pour la plus grande du Pérou. Elle contient dix mille Espagnols ou Créoles, qui vivent dans l'opulence, le luxe, & la mollesse. La multitude d'Indiens & d'étrangers, que le travail des mines y attire, est innombrable. Les trésors des églises, & les richesses des particuliers sont immenses. Le pays est stérile, & ne fournit aucune des productions nécessaires à la vie. Il n'y croît ni grains, ni fruits, ni herbes: l'argent est son uniqu

unique denrée ; & cependant les vivres y abondent. On en apporte de toutes les provinces ; & c'eſt, après Lima, la ville la plus commerçante du Pérou.

Outre les ouvriers continuellement employés à l'exploitation des mines, les cantons voiſins ſont obligés d'envoyer, tous les ans, un certain nombre d'Indiens, que les Eſpagnols forcent à ce travail. On découvre chaque jour de nouvelles mines ; les anciennes s'épuiſent, ou bien on les abandonne. Les villes même changent avec elles. Elles ſubſiſtent, tant que la veine eſt abondante ; la ville diſparoît, quand la mine eſt épuiſée. Il eſt pourtant vrai que celles du Potoſi ſemblent être l'héritage des ſiecles ; que ce n'eſt point exagerer, de dire que les terres de ce canton ſont toutes d'or ; & qu'après avoir enrichi le monde pendant pluſieurs âges, elles ſont encore aujourd'hui une ſource intariſſable de richeſſes. On prétend cependant qu'elles ont diminué de valeur ; ce qui, je crois, vient moins de l'épuiſement de la veine, que de ſon extrême profondeur, qui demande un

travail dont on n'eſt point dédommagé. Rien ne contribue autant que ces tréſors ſoutereins, à dépeupler le Pérou. Ils détournent les habitans des manufactures & du labourage, ſources également abondantes de population, pour les appliquer à la fabrique des métaux, qui font périr des millions d'hommes. Les étrangers, qui reçoivent ces matieres en échange de leurs denrées, ſont, à proprement parler, les véritables poſſeſſeurs des mines. Les propriétaires n'en peuvent être regardés, que comme les économes ou les eſclaves. Ils les exploitent; les autres en jouiſſent.

Une partie du pays que je viens de parcourir, produit auſſi beaucoup de vin; mais ſa qualité eſt médiocre. Les Eſpagnols, qui le mépriſent, le laiſſent aux Indiens & aux negres, & par un goût aſſez bizarre, ne ſe régalent qu'avec l'eau-de-vie qu'on en tire. Ils en envoient auſſi dans les provinces du nord, à Panama, & dans les ports de la nouvelle Eſpagne. L'endroit où l'on fait le plus de cette liqueur, eſt un canton appellé Moquaga, qui n'a d'ailleurs rien qui le diſtingue. On prétend

qu'il en fournit, tous les ans, plus de douze mille muids.

La laine fait encore une des principales richesses du Pérou. Quoique très-belle, elle est cependant moins remarquable par sa qualité, que par la singularité de l'animal qui la donne. C'est une espece de mouton, appellé lama, dont la tête ressemble à celle du cheval. Il a la levre supérieure fendue comme les lievres; & lorsqu'il est enragé, il jette, par cette fente, une écume venimeuse, qui tombant sur la peau, y cause une rougeur accompagnée de démangeaison. Il a le col comme le chameau, le corps comme le mouton, & l'odeur désagréable; mais sa chair n'en est pas moins bonne. Indépendamment de cette utilité, le lama peut encore servir de bête de charge. Il est patient, & facile à nourrir. Il porte rarement plus de cent cinquante livres; mais il fait de grandes journées sans se fatiguer, mange peu, & ne boit jamais. Il se couche, dès que la nuit arrive; on auroit beau le battre alors pour l'obliger à se lever, il n'en feroit pas un mouvement de plus.

Je suis, &c.

A Lima, ce 10 Juillet 1751.

LETTRE CXLVII.

Le Chili.

De retour à Lima, j'appris d'un habitant de Callao, qu'un navire marchand étoit prêt à mettre à la voile pour le Chili. Le capitaine étoit heureusement de ma connoissance; je profitai de l'occasion pour faire ce voyage, & me rendre ensuite, par le détroit de Magellan, & la riviere de la Plata, dans les états du Paraguay. Après quelques jours de navigation, nous abordâmes à Coquimbo, un des premiers établissemens Espagnols sur cette côte. Ce fut en 1535, que, sous le commandement du vieux Almagro, collegue & rival de François Pizarre, ils firent la découverte de ce pays. Il occupe toute cette partie de l'Amérique méridionale, qui s'étend depuis les frontieres du Pérou, jusqu'aux terres Magellaniques, & ne comprend pas moins de cinq cens lieues de côte maritime. Une partie de cette vaste con-

rée avoit été soumise par les Incas, qui se proposoient de pousser leurs conquêtes vers le sud; mais ils trouverent tant de résistance de la part des Indiens, qu'ils furent obligés de s'arrêter.

Le Chili est séparé du Pérou par un désert de quatre-vingt lieues. Almagro n'en fut point effrayé : il s'engagea dans des montagnes couvertes de neige, qui firent périr de froid la moitié de son armée. Cinq mois après, on retrouva les corps de plusieurs Espagnols, dans le même état que le jour de leur mort, c'est-à-dire, debout, appuyés contre les rochers, tenant encore la bride de leurs chevaux gelés comme eux, & faisant la grimace de gens qui rient. Les doigts des pieds & des mains tomberent au plus grand nombre de ceux qui survécurent; & après une marche de deux cens lieues, ils arriverent dans la province de Copiapo, où, dans la suite, ils fonderent une ville. Ils furent bien reçus des habitans, & auroient pu, avec facilité, y établir des colonies, si les troubles du Pérou n'eussent rappellé leur chef à Cusco. Almagro abandonna ses vues

sur le Chili, pour s'opposer à celles de son rival, qui le fit mourir.

Pizarre, devenu seul maître du Pérou, envoya un de ses officiers, nommé Valdivia, pour achever une entreprise, qu'Almagro n'avoit fait, pour ainsi dire, qu'ébaucher. Valdivia forma au Chili divers établissemens, que les Indiens, moins favorablement disposés que sous son prédécesseur, entreprirent plusieurs fois de détruire. La guerre continua, sans interruption, entre eux & les Espagnols; mais Valdivia ne laissoit point de trouver du tems, pour faire cultiver, par ses soldats, les terres dont ils tiroient leur subsistance. Il bâtit plusieurs villes, à l'une desquelles il donna son nom, & obtint du président de La Casca, la confirmation du titre de gouverneur, qu'il avoit d'abord reçu de Pizarre.

La suite de cette conquête donna lieu à des combats très-sanglans. Tous les Indiens s'étant soulevés comme de concert, Valdivia marcha contre eux avec quelques troupes; mais la partie étant trop inégale, il fut tué en combattant; & la plupart de ses soldats eurent le même sort. L'humeur belli-

queuse des peuples de Chili n'a pas cessé d'être un obstacle à l'accroissement des colonies Espagnoles : aussi ce gouvernement ne renferme-t-il que très-peu d'étendue, à proportion de celle de ce vaste pays. On n'y compte que quatre ou cinq villes un peu considérables, Sant'Yago, qui en est la capitale, Valparaiso, la Conception, Valdivia & Coquimbo, toutes situées sur les bords, ou à peu de distance de la mer. La derniere est la plus septentrionale. Sa position est sur une éminence, d'où l'on découvre le port, & la campagne. Elle s'étend le long d'une petite vallée, pleine d'arbres toujours verds, parmi lesquels on voit serpenter une riviere, qui fournit de l'eau aux habitans. La beauté de la ville ne répond pas à celle des environs. Les rues sont alignées ; mais leur mal-propreté, & la pauvreté des maisons, bâties de terre & couvertes de chaume, ne lui donnent que l'apparence d'un village. La partie la plus considérable est occupée par deux places, environnées d'églises & de couvens : mais, en général, ces places & les rues qui y aboutissent, sont moins

bordées de maisons, que de figuiers, d'oliviers, d'orangers & de palmiers. Cette ville a été plusieurs fois pillée & brûlée par les Anglois & les flibustiers, & n'a jamais été bien rebâtie.

On montre, dans ses environs, différentes curiosités naturelles, dont vous jureriez que la premiere est un effet de l'art. C'est une pierre grise, unie comme une table, sur laquelle sont parfaitement bien dessinés un bouclier & un morion, de couleur rouge, qui pénetrent fort avant dans la substance de la pierre. On l'a cassée en plusieurs endroits, pour s'en assurer. Il y a dans le même canton, une petite étendue de plaine, où ceux qui s'y endorment, se trouvent enflés à leur réveil; ce qui n'arrive point à quelques pas de là. Enfin, au sud de la ville, on voit un rocher, d'où, une fois seulement chaque mois, sort une fontaine, par une ouverture semblable à cette partie du corps de la femme, dont elle imite les écoulemens périodiques. Les vallées qui environnent Coquimbo, fournissent annuellement assez de bled, pour la charge de

uatre ou cinq navires qui le transportent à Lima. Elles produisent
ussi quantité de vin & d'excellentes
uiles; mais ce qu'on regarde sur-tout
omme la véritable richesse du pays,
e sont les mines d'or, d'argent, de
uivre, de plomb, de mercure &
e fer, dont il abonde.

En avançant vers le sud, nous vînnes mouiller à Valparaiso, bourgade
istante de quelques lieues de Sant'Yago, capitale du Chili. Ce n'étoit d'abord, qu'un certain nombre de magasins,
ue les marchands de cette ville y
irent élever, pour faciliter le chargement & le transport de leurs marchandises à Lima. Par degrés, ces marchands
eux-mêmes s'y établirent avec leurs
familles, & furent suivis de divers autres citoyens de Sant'Yago, attirés
uniquement par la commodité du commerce. Enfin la bourgade s'est insensiblement aggrandie, & peuplée de
blancs, de mulâtres, & de métifs.
Elle est défendue aujourd'hui par un
château, où le gouverneur fait sa résidence. La proximité de ce port avec
la capitale, le rend très-fréquenté.
Les vaisseaux qui arrivent du Pérou,

apportent les denrées qui manquent au Chili; & celles qu'ils prennent à Valparaiſo, ſont du froment, du ſavon, du maroquin, des cordages & des fruits ſecs, avec leſquels ils regagnent le port de Callao. Pendant les intervalles de départ & de retour, les mules & les charrettes de Sant'Yago & des environs, voiturent d'autres marchandiſes, pour remplir de nouveau les magaſins. Ainſi ce commerce eſt continuel, & par mer & par terre.

Pendant notre ſéjour dans cette bourgade, on me propoſa d'aller viſiter les deux iſles de Juan Fernandez, ſituées, à peu près, à la même latitude que Valparaiſo, & qui, par leur poſition, appartiennent au Chili. Elles ont pris le nom d'un Caſtillan, qui en obtint la propriété, & s'y établit avec quelques familles; mais quand le Chili fut ſoumis à la domination Eſpagnole, les habitans en préférerent le ſéjour à celui de ces iſles, & les abandonnerent. La plus grande eſt cependant capable de nourrir beaucoup de monde; & l'on auroit pu la rendre très-forte. La petite,

& en même tems la plus occidentale, qui n'a qu'une lieue de longueur, est aride & stérile: on n'y voit que des rochers, sans arbres & sans verdure. C'est proprement un écueil, ou une montagne élevée sur la surface des flots, & si escarpée, qu'elle est presque inaccessible. Du sommet, on voit descendre plusieurs torrens, qui, après avoir fait différentes cascades sur les rochers, se précipitent dans la mer avec tant de force, qu'on en distingue l'écume à plus de trois lieues.

La premiere de ces deux isles est aussi très-montagneuse, mais avec de petites plaines, dans les intervalles, arrosées d'une multitude de ruisseaux. La croupe de ces montagnes est couverte d'arbres, du côté du nord; celles du sud n'en ont que dans leurs vallées. Le terrein est si léger, & a si peu de profondeur, que ces arbres y sont aisément déracinés; ce qui fut cause de la perte d'un homme de notre équipage. Etant monté sur des hauteurs, pour chasser des chevres, il s'attacha à une branche; & l'arbre manqua. Un autre, auquel il voulut s'accrocher, se déracina de même;

& le matelot tombant entre les rochers, fut brisé, & périt sur la place. Il y a peu des ces arbres assez grands, pour faire une piece considérable de charpente : le plus fort de l'isle, qui est le myrthe, ne monte pas à plus de quarante pieds. Son sommet est circulaire, & paroît aussi régulier & aussi uniforme, que si l'on venoit de le tailler. Il croît, sur son écorce, une espece de mousse, qui a l'odeur & le goût de l'ail; aussi les matelots en font-ils le même usage.

Parmi les autres plantes, nous trouvâmes presque tous les végétaux qui passent pour souverains contre le scorbut, tels que le cresson, l'oseille, le pourpier, les raves, &c. L'amiral Anson, qui y fit une descente en 1741, & y séjourna quelque tems, y sema des légumes d'Europe, & planta, dans les forêts, des noyaux de prunes, d'abricots, de pêches, qui y ont merveilleusement réussi.

Dans quelques endroits, on voit des collines entieres, d'une espece particuliere de terre rouge, beaucoup plus belle que le vermillon. Les bois qui couvrent les hauteurs, sont telle-

ment dégagés de broſſailles, qu'on peut y paſſer ſans aucun embarras. Les irrégularités des montagnes forment des vallées auſſi charmantes, que celles dont on donne la deſcription dans les romans. L'élévation des rochers, qui paroiſſent ſuſpendus, la chûte des eaux qui tombent en caſcades, l'ombre & l'épaiſſeur des forêts, le tout enſemble offre le théatre le plus noble & le plus majeſteux. Ces ſimples effets de la nature, ſans le ſecours d'aucun art, ſurpaſſent tout ce que peuvent enfanter l'imagination la plus féconde, & le pinceau le plus brillant.

Il n'y a peut-être pas, dans l'univers, un endroit plus agréable, que celui où l'amiral avoit placé ſa tente. C'étoit une petite plaine, peu éloignée de la mer, en face d'une large avenue, qui conduiſoit au rivage, & d'où l'on pouvoit voir les vaiſſeaux qui étoient à l'ancre. De l'autre côté, cette même plaine étoit terminée par des boſquets de myrthes, qui l'environnoient circulairement, & formoient, ſur un côteau, une eſpece d'amphithéatre. Audeſſus de leur ſommet, on remarquoit les hauteurs & les précipices de

l'intérieur de l'isle ; & la vue de ces abîmes augmentoit la beauté de la perspective. Des deux côtés de la tente, couloient deux ruisseaux plus transparens que le crystal, qui servoient encore à rendre cet endroit plus délicieux, par la réflexion des arbres, qui se peignoient dans l'onde.

Il se trouve, dans cette isle, diverses sortes de chiens, que les vice-rois du Pérou y avoient fait mettre, pour détruire les chevres, dans la vue d'ôter cette ressource aux Anglois, qui en nourrissent leurs matelots. Ces chiens, quoique sortis de race espagnole, ont la propriété singuliere de ne jamais aboyer. Nous en prîmes quelques-uns, que nous apportâmes à bord, & qui ne japperent, que lorsqu'ils entendirent aboyer des chiens domestiques : encore les imitoient-ils mal, comme s'ils eussent appris une chose qui ne leur étoit pas naturelle.

Nous fûmes témoins d'une disposition de combat entre ces animaux & un troupeau de chevres rangées en bataille pour les recevoir. Le chef du troupeau s'étoit placé en face de l'ennemi, dans un passage très-

étroit, & bordé de précipices. Les autres chevres étoient derriere, où le terrein étoit plus large & plus ouvert, mais absolument inaccessible. Les chiens montrerent d'abord la plus grande ardeur; mais quand ils furent à dix toises de l'ennemi, ils reconnurent le danger, & abandonnerent la partie.

Un des Indiens qui nous accompagnoient, nous apprit qu'étant déja venu dans cette isle, avec l'amiral Anson, il avoit vu plusieurs de ces chevres, qui paroissoient fort vieilles, & dont les oreilles étoient fendues; que comme il en marquoit son étonnement, un Anglois lui dit, que sans doute c'étoient celles à qui un Ecossois, nommé Selkirk, avoit rendu la liberté, après les avoir marquées aux oreilles. Il nous raconta ensuite l'histoire de cet homme, telle qu'il disoit la tenir de l'Anglois. On assure que c'est la même, qui a fourni l'idée du célebre roman de Robinson-Crusoé, que nous lisions emsemble, madame, avec tant de plaisir dans notre enfance.

« Alexandre Selkirk étoit né en 1680
» en écosse, dans la province de Fife;
» & dès son enfance, on l'avoit

» élevé pour la marine. Sur quelque
» démêlé qu'il eut avec le capitaine
» Stradling, celui-ci le mit à terre dans
» l'isle de Juan Fernandez, où ils
» avoient abordé pour faire de l'eau.
» Selkirk prit la résolution d'y demeu-
» rer, plutot que de solliciter sa grace
» par des soumissions, qui l'auroient
» exposé à de nouveaux chagrins. On
» lui avoit laissé ses habits, son lit, un
» fusil, sa provision de poudre, de
» balles, & de tabac, une hache, un
» couteau, un chaudron, & d'autres
» ustensiles, une bible, quelques li-
» vres de piété, & ses instrumens de
» marine. D'abord la terreur & la
» solitude de ce lieu désert &
» abandonné, affecterent profondé-
» ment ses esprits; mais il s'y accou-
» tuma avec le tems, & surmonta la
» mélancolie. Il fit deux cabanes, dont
» l'une lui servoit de cuisine, & l'autre
» de chambre à coucher. Il les cou-
» vrit de joncs, & les tapissa de peaux
» de chevres. Le bois de piment, fort
» commun dans cette isle, lui fournis-
» soit en même tems, du feu & de
» la lumiere; ce bois jette une
» flamme claire, & répand une odeur
agréable. Quand ses munitions

» furent épuisées, il s'exerça à poursui-
» vre les chevres à la course ; & il ac-
» quit tant d'habileté à cette chasse,
» qu'aucune d'elles ne pouvoit lui échap-
» per. Il n'en conservoit qu'autant qu'il
» lui en falloit pour se nourrir ; il don-
» noit aux autres la liberté, après leur
» avoir fendu ou percé les oreilles.
» Dans les commencemens, il en man-
» geoit la chair avec quelque répu-
» gnance, faute de sel ; mais peu à peu il
» vint à bout de s'y habituer, & y pre-
» noit même beaucoup de goût, sur-tout
» quand elle étoit assaisonnée de pi-
» ment; cependant il n'osoit en manger
» beaucoup, parce qu'elle lui causoit le
» dévoiement. Ses habits & ses souliers
» furent bientôt usés, à force de courir
» à travers les bois & les brossailles :
» mais ses pieds s'endurcirent telle-
» ment à cette fatigue, qu'il ne pou-
» voit plus souffrir de chaussure. Ses
» vêtemens étoient de peaux de che-
» vres ; un clou & des courroies du
» même cuir, lui tenoient lieu d'aiguille
» & de fil. Il prenoit quelquefois plai-
» sir à graver, sur les arbres, son nom
» & la date de son exil. Il dressoit des
» chats sauvages & des chevreaux à

» danser avec lui. Les rats lui firent
» d'abord une cruelle guerre ; ils ve-
» noient ronger ses habits, & même
» ses pieds pendant son sommeil ; mais
» il trouva moyen, pour s'en garantir,
» d'apprivoiser des chats qui l'en dé-
» livrerent.

» C'est ainsi que, par son industrie
» & la force de son âge, qui n'étoit que
» d'environ trente ans, Alexandre
» Selkirk triompha, pendant près de
» cinq années, des horreurs de sa
» solitude, jusqu'à y trouver même
» de la douceur & de l'agrément. Un
» jour qu'il se promenoit sur le rivage,
» il apperçut de loin un vaisseau
» Anglois ; & comme la nuit appro-
» choit, il alluma un grand feu. Le
» capitaine envoya le lendemain re-
» connoître cette isle. Au retour de
» la chaloupe, il vit, avec ses gens,
» un homme vêtu de peau de chevres,
» dont la figure avoit quelque chose de
» plus sauvage, que celle de ces animaux
» même, mais qui paroissoit très-
» satisfait de se trouver avec eux. Il
» avoit tellement perdu l'usage de la
» parole, que ne prononçant les mots
» qu'à demi, il n'étoit presque pas pos-

» ſible de l'entendre; mais au bout
» de quelques jours, il commença à
» mieux s'énoncer. Accoutumé à ne
» boire que de l'eau, & à ne ſe nourrir
» que de viandes inſipides, il refuſa
» de la liqueur qu'on lui préſenta, &
» eut beaucoup de peine à s'habituer
» aux vivres & à la boiſſon du vaiſ-
» ſeau. Il raconta que pendant ſon
» exil, il avoit apperçu pluſieurs bâti-
» mens; mais il n'en vit mouiller que
» deux, qu'il reconnut pour des navi-
» res Eſpagnols. Quelques gens de
» l'équipage tirerent ſur lui, & le pour-
» ſuivirent juſques dans les bois. Il ſe
» déroba heureuſement à leur fureur
» en grimpant ſur un arbre; & il
» avoua qu'il n'auroit pas fait de
» difficulté de ſe livrer à des François,
» mais qu'il avoit mieux aimé s'expo-
» ſer à mourir dans ce déſert, que de
» tomber entre les mains de gens
» ſoupçonneux & défians, qui n'au-
» roient pas manqué de le tuer, ou de
» le condamner aux mines, dans la
» crainte qu'il ne découvrît aux étran-
» gers, ce qui appartenoit à la mer
» du ſud ».

Cette isle charmante, quoique déserte, est un des plus beaux lieux de l'univers ; mais l'avide Européen fuit son humeur farouche, en empêchant l'Indien de l'habiter, & se rend justice, en ne l'habitant pas lui-même. Les vaisseaux ne manquent pourtant jamais d'y relâcher ; & les gens de l'équipage, après quelque séjour, se trouvent rétablis des fatigues & des maladies de la mer. Ce pays peut fournir à la subsistance de plus de six cens familles; il est aisé de s'y maintenir à peu de frais ; & il seroit presque impossible d'en déloger ceux qui s'y seroient une fois établis. La nature l'a si bien fortifié, qu'avec cent hommes, on pourroit le défendre contre mille. Quelques-uns disent qu'il y a des mines d'or & d'argent dans les montagnes ; mais ce n'est pas la plus grande utilité qu'on en puisse retirer. Une colonie Françoise, qui viendroit dans cette isle, ayant de fréquentes occasions de voir arriver des vaisseaux d'Europe, n'y seroit pas dans un exil triste, & feroit avec eux un commerce très-profitable, en leur vendant ses denrées. Le pays en produiroit assez pour elle & pour les voya-

eurs. La Cour d'Espagne, dont le consentement paroît nécessaire pour former cet établissement, ne pourroit être que très-satisfaite de voir, entre les mains de ses alliés, un poste que l'état de ses affaires ne lui permet pas de garder elle-même, & qui ne seroit plus désormais le refuge assuré des pirates Anglois, ou de ceux qui, par le pillage ou la contrebande, désolent les côtes du Pérou & du Chili.

Le climat de cette isle est si favorable aux productions de la terre, que les arbres y sont verds toute l'année. L'hyver ne dure que pendant les mois de juin & de juillet, & n'y est jamais fort rude : on y ressent seulement quelques gelées légeres, suivies d'un peu de grêle; mais les pluyes y sont souvent très abondantes. En été, la chaleur est également modérée ; rarement le tonnerre s'y fait entendre ; & l'on n'y éprouve aucune sorte d'ouragans. La mer est très-profonde dans la baye ; & l'on peut y conduire les vaisseaux jusqu'aux pieds des rochers. On y trouve beaucoup de poisson de la meilleure espece, & sur-tout d'excellentes écrevisses. Au

mois de novembre, les veaux marins viennent à terre pour mettre bas; & le rivage en eſt tellement couvert, qu'il eſt preſqu'impoſſible d'y marcher. Ils ſont alors ſi hardis, qu'ils ne ſe rangent pas du chemin, & courent même ſur les hommes, comme des dogues en colere : en d'autres tems, ils ſe ſauvent au moindre bruit. Quelques-uns bêlent comme des agneaux; d'autres hurlent comme des loups; on les entend à une demie-lieue.

Le lion marin eſt encore un animal fort extraordinaire, & très-commun auprès de ces iſles. Il y en a de vingt pieds de long, & qui peſent juſqu'à quatre milliers. Leur tête eſt d'une groſſeur qui n'a point de proportion avec le corps, la bouche d'une largeur énorme, les yeux fixes & monſtrueux, la face aſſez ſemblable à celle du lion, avec de larges mouſtaches, dont le poil eſt ſi dur, qu'il peut ſervir de cure-dents. Ils viennent ſur le rivage faire leurs petits, vers la fin de juin, & y demeurent juſqu'au mois d'octobre. Pendant tout ce tems, on ne remarque pas qu'ils rentrent dans la mer; & il paroît qu'ils ne pren-

nent alors aucune nourriture, à moins qu'ils ne vivent de l'herbe qui croît ſur les bords des eaux courantes. Le tems qu'ils ne paiſſent pas, ils l'emploient à dormir dans la fange. La nature leur apprend à placer en ſentinelle, autour d'eux, des mâles vigilans, qui ne manquent jamais de les éveiller, lorſqu'ils voient approcher l'ennemi. Leurs cris ſont ſi bruyans, & d'un ſon ſi varié, que rien n'eſt plus capable de donner l'alarme. Les mâles ſe battent ſouvent; & l'amour eſt preſque toujours le ſujet de leurs querelles. Les matelots donnent le nom de bacha au plus gros d'entre eux, parce qu'il eſt ſans ceſſe accompagné d'un nombreux ſerrail. Souvent il ne l'acquiert que par les coups qu'il reçoit, & le ſang dont il ſe couvre. Il doit ſa ſupériorité aux victoires qu'il remporte ſur ſes rivaux; & les bleſſures dont on voit les cicatrices, rendent témoignage du nombre & de la grandeur de ſes combats & de ſes exploits.

La peau de ces amphibies n'a pas moins d'un pouce d'épaiſſeur, après laquelle on trouve un pied de graiſſe, avant que de parvenir juſqu'à la chair.

Les plus gros fourniſſent au moins cinq cens pintes d'huile. Ils rendent auſſi beaucoup de ſang ; car en leur faiſant de profondes playes, on en voit ſortir comme autant de fontaines qui pourroient aiſément remplir pluſieurs barriques. Ils ſont couverts d'un poil court, & ont des nageoires qui leur ſervent de pieds, dont les extrêmités reſſemblent à des doigts. Outre la groſſeur qui les diſtingue des veaux marins, ils en different encore, ſurtout les mâles, par une eſpece de groſſe trompe, qui leur pend du bout de la mâchoire ſupérieure ; cette partie ne ſe trouve pas dans les femelles. Le cœur & la langue ſont les morceaux les plus délicats de ces animaux. Il eſt d'autant plus facile de les tuer, qu'ils ſont également incapables, & de ſe défendre, & de fuir. Cependant il faut ſe garder de leurs dents ; car un jour un matelot en eut le crâne fracaſſé.

N'ayant plus rien à voir aux iſles de Juan-Fernandez, nous regagnâmes le Chili ; & nous abordâmes à la Conception, qui en étoit autrefois la capitale. Elle a cédé cet honneur à Sant'-Yago,

Yago, se réservant néanmoins celui de posséder le président de l'audience, qui doit passer alternativement six mois de l'année dans ces deux villes. Le premier semestre, qui est celui de la Conception, s'emploie à régler les affaires militaires, à pourvoir aux forteresses, à maintenir l'ordre dans la milice. Le second n'est que pour l'administration de la justice, & pour rendre le tribunal de l'audience plus respectable, par la présence de son chef. La Conception est aussi la résidence du mestre-de-camp. Cet emploi a été créé pour contenir les naturels du pays, toujours prêts à se soulever contre les Espagnols. Le devoir de cette place est de visiter les forts construits depuis le rivage de la mer, jusqu'aux montagnes, de veiller à leur sureté, & d'y donner les secours nécessaires d'hommes, de provisions & d'artillerie. C'est le président qui nomme à cet office, comme étant plus à portée de connoître ceux qui peuvent le mieux l'exercer.

Le conquérant du Chili, Pierre de Valdivia, fonda cette ville en 1550, dans un lieu nommé Penco; mais

bientôt après, les Indiens révoltés la renverserent, & obligerent les Espagnols à l'abandonner. Ces derniers la rétablirent, & en furent chassés de nouveau. Ils la rebâtirent une troisieme fois, en furent encore expulsés, & s'obstinerent toujours à y revenir. Enfin, en 1730, elle éprouva un tremblement de terre, qui la détruisit entierement, & donna lieu à une derniere reconstruction. Les maisons en sont basses, mais beaucoup plus belles que les anciennes, & ont chacune leur jardin. Une petite riviere traverse la ville, & se jette dans la baye, qui a trois ports. L'évêché avoit d'abord été établi à Impérialé; mais les Indiens ayant ruiné cette derniere place, il fut transféré à la Conception. L'église, l'évêque, le chapitre, les moines, tout se ressent de la pauvreté qu'ont dû nécessairement entraîner tant de ravages. Le commerce est médiocre, & ne consiste que dans les denrées du pays. Les usages sont les mêmes qu'au Pérou; ce sont les mêmes classes d'habitans, la même forme de gouvernement, mais non pas tout-à-fait les mêmes modes. Au

lieu de cape, les hommes portent une piece d'étoffe de deux ou trois aulnes de long, sur deux de large, avec un trou au milieu; & s'habiller, c'est y passer la tête. Cette piece pend de tous les côtés; & l'on s'en sert à cheval comme à pied. Les pauvres ne la quittent qu'en se couchant; pour qu'elle ne gêne point pendant le travail, ils ne font que la retrousser, par les côtés, jusques sur le dos. Ce vêtement est fort à la mode, même pour les femmes, qui montent aussi à cheval, sans distinction d'état ni de rang. La seule différence n'est que dans l'étoffe, plus ou moins fine, plus ou moins ornée, suivant la qualité des personnes.

Il y a peu de villages dans le territoire de cette ville; mais on rencontre par-tout beaucoup de fermes & de métairies, où les gens de la campagne vivent éloignés les uns des autres. Le terrein est si fertile, que les récoltes de grains rendent cent pour un. Les pâturages y sont excellens; & l'on y éleve de très-bons chevaux, qui tirent leur origine d'Espagne. On y recueille une grande quantité de denrées; mais faute de débit,

ou par la pareſſe des habitans, la plupart des terres reſtent en friche. D'ailleurs le pays n'eſt pas peuplé à proportion de ſon étendue & de ſa fécondité. Les vivres y ſont au plus bas prix ; & pour vous donner une idée de cette abondance, j'ajouterai que le bœuf le plus gras ne s'y vend pas plus de quatre piaſtres. La maniere de le tuer pour le vendre à la boucherie, ne pourroit être regardée que comme un amuſement, ſi elle ne ſervoit, dit-on, à rendre la chair beaucoup meilleure. On enferme un troupeau de bœufs dans une baſſe-cour ; certains Indiens, qui font ici l'office de bouchers, ſe tiennent en dehors, montés ſur des chevaux, & armés d'une lance, dont le fer a la forme d'une ſerpe. On ouvre la porte ; & l'on fait ſortir un de ces animaux, qui prend auſſi-tôt ſa courſe, pour retourner à ſon gîte. Un cavalier le ſuit, l'atteint, lui coupe un jarret, enſuite un autre, & met pied à terre pour le tuer; après quoi il le dépouille & dépece la chair. Quelquefois on lâche autant de bœufs, qu'il y a de gens à la porte; & cet exercice dure juſqu'à ce qu'on ait expédié le nombre deſtiné pour la

vente. Si l'animal court assez vîte, pour que le boucher ne puisse le frapper, l'Indien se sert de lacet pour l'arrêter. Ces hommes sont si adroits dans le maniement des lacs & des lances, qu'ils manquent rarement leurs coups, en courant à toute bride. Le taureau le plus furieux leur échappe difficilement. Dans leurs querelles particulieres, ils emploient les mêmes armes, & sont aussi habiles à la défense, qu'à l'attaque. La seule maniere de se dérober au lacet, si c'est en pleine campagne, est de s'étendre à terre, & de se blottir pour donner moins de prise.

Au milieu de la grande & belle plaine de Mapocho, sur une riviere appellée de même, à vingt lieues de la mer, dans une situation admirable, près de la riche vallée de Chilé, qui donne le nom au pays, s'éleve la ville de Sant'Yago, qui en est la capitale. Toutes ses rues sont alignées; toutes ses maisons ont des jardins; tous ses jardins sont arrosés. L'eau de la riviere, conduite par des canaux, se distribue dans tous les quartiers, ensuite chez tous les habitans, où elle entretient la propreté & la fraîcheur.

La grande place, qui forme le centre de la ville, eſt un quarré parfait, dont le milieu eſt orné d'une fontaine. Les quatre faces offrent le palais de l'audience, celui de l'évêque, & de vaſtes boutiques avec des arcades. Le reſte de cette capitale eſt compoſé de bâtimens qui, par leurs diſtances, leur égalité & leur conſtruction, reſſemblent aſſez à ceux de Lima. Comme on n'y eſt pas moins ſujet aux tremblemens de terre, les maiſons n'y ſont ni moins baſſes, ni bâties avec moins de précaution. Je ne vous parle, ni des égliſes, qui ſont nombreuſes, ni des couvens, qui ſont très riches, ni des juriſdictions, qui ſont à-peu-près les mêmes que dans toutes les grandes villes du Pérou. Le préſident de l'audience, quoique dépendant, en certains cas, du vice-roi, eſt tout à la fois gouverneur & capitaine général du Chili. Pendant les ſix mois qu'il eſt obligé de paſſer hors de Sant'-Yago, le corrégidor exerce ſes fonctions; & en tout tems, ce dernier préſide au corps-de-ville & à la police.

Valdivia, qui a pris le nom de ſon fondateur, eſt la ville la plus méri-

dionale de toute la côte : les avantages de son port ont engagé les Espagnols à y faire construire des fortifications, & à les munir d'une bonne artillerie, pour en défendre l'entrée aux autres nations de l'Europe. Ils le regardent comme la clef de la mer du Sud ; & les Hollandois, qui en ont la même idée, ont cherché plus d'une fois à s'y établir. Ils le prirent en 1643 ; mais affoiblis par la disette & les maladies, ils se retirerent bien vîte, lorsqu'ils sçurent qu'on faisoit partir de Callao, des vaisseaux pour les en chasser. On transporte à Valdivia les criminels du Pérou & du Chili ; ce qui en fait une espece de galere. On les y occupe aux réparations des forts, & à d'autres ouvrages publics. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'ils doivent y être géoliers & prisonniers tout à la fois; car comme ce sont eux qui composent toute la garnison, on les fait soldats & officiers pendant le tems même de leur banissement. C'est en partie de ces sortes de gens, ou des descendans de ceux qui ont été exilés pour leurs forfaits, que s'est peuplée la ville de Valdivia, sur-tout depuis que les natu-

rels du pays ont détruit la premiere colonie des Castillans. Ces Indiens sont des peuples braves & guerriers, qui ont défendu leur liberté avec vigueur, & se sont révoltés avec succès. Lassés du gouvernement cruel & tyrannique des Espagnols, qui les forçoient de travailler aux mines sans relâche, ils avoient commencé par se défaire du commendant, Pierre de Valdivia, à qui, suivant la tradition, ils verserent de l'or fondu dans la bouche, en lui disant : « rassasie - toi donc de ce » métail, puisque tu en es si altéré ». Ensuite ils raserent la forteresse, & saccagerent la ville. Elle fut rétablie un peu plus loin, sur le bord de la riviere. Les Espagnols, qui ont reconnu la valeur de cette nation, la traitent beaucoup mieux que tous les autres Américains. Ceux même qu'ils ont obligés de se soumettre, ne trouvent leur joug ni aussi dur, ni aussi pesant, qu'il l'étoit dans les commencemens, & éprouvent que le zele avec lequel on défend sa liberté, produit du moins cet avantage, que même en la perdant, on obtient toujours des conditions plus douces & moins onéreuses. Ces

peuples reſſemblent beaucoup plus aux ſauvages de l'Amérique ſeptentrionale, quoique plus humains & plus civiliſés, qu'à ceux du Mexique & du Pérou.

La partie du Chili, occupée par les Indiens libres dont je viens de parler, eſt plus étendue, que celle qu'habitent les Eſpagnols, qui ne ſont proprement maîtres que de la côte. Ces barbares ne connoiſſent aucune forme de gouvernement ; chaque famille eſt elle-même ſouveraine & indépendante. Leurs affaires ſe traitent dans les aſſemblées générales ; & c'eſt la pluralité des voix, qui décide. Quoiqu'ils refuſent de ſe ſoumettre au roi d'Eſpagne, ils permettent aux miſſionnaires d'aller chez eux, & de les catéchiſer. La préſence de ces hommes apoſtoliques ſert à maintenir la paix entre les deux nations, ce qui, ſans leur ſecours, ſeroit très-difficile : car, tout portés que ſont les Indiens pour ces prêtres étrangers, ils haïſſent le gouvernement Eſpagnol, & prennent toutes les précautions pour éviter le joug. Les Jéſuites s'occupent à raſſembler, à fixer ces ſauvages dans une

même habitation, à leur faire goûter les avantages des loix humaines, à les instruire des vertus morales, pour les amener ensuite, par degrés, à la connoissance encore plus importante, des vérités du christianisme; car, en pareil cas, il faut être chef de colonie, avant que de vouloir être apôtre. Mais on a bien de la peine à les réunir en société. Accoutumés à une vie libre & vagabonde, ils y renoncent difficilement. A l'égard de la religion qu'on leur prêche, ils sont toujours aussi prêts à la quitter, que disposés à l'embrasser: ou pour en mieux parler, la plupart de ces nouveaux convertis n'ont aucune sorte de religion. On n'a trouvé chez ces barbares, ni temples, ni idoles; ils ont quelqu'idée d'une autre vie, mais en supposant toujours que l'ame est matérielle.

La nourriture ordinaire des Indiens du Chili sont les pommes de terre, l'orge, le maïs, la chair de cheval & de mulet. Leur boisson est une espece de cidre, composé réellement de pommes, qui viennent en abondance dans leurs terres. Ils s'habillent si simplement, qu'ils paroissent à peine couverts; & ils

ont toujours la tête & les jambes nues. Leurs cabanes, faites de branches d'arbres, ne sont pas rassemblées en villages. Suivant leur fantaisie, ils changent de demeure, & se transportent dans d'autres lieux. Le pays est néantmoins assez peuplé; & la polygamie rend les familles nombreuses; mais les femmes servent leurs maris comme des esclaves.

Depuis que les Espagnols ont amené des chevaux dans cette contrée, ces animaux s'y sont tellement multipliés, qu'aucun Indien ne marche à pied, ni ne le cede aux créoles, dans l'art de manier un cheval. Les coureurs du Chili ont l'ambition de ne vouloir jamais être devancés, & galoppent si légérement, que le cavalier ne sent pas la moindre agitation. Leur taille est belle; ils sont pleins de feu & de fierté; deux qualités qui les font également estimer des Indiens & des Espagnols.

Lorsque ces deux nations ne sont point en guerre, il se fait entr'elles un commerce assez considérable. Les Européens vendent aux sauvages des ouvrages de fer, des mords de bri-

des, des éperons, des couteaux, du vin & diverses sortes de clinquaillerie. Ils reçoivent en échange, des vaches, des chevaux, de jeunes filles, & même des garçons, que leurs peres troquent pour des bagatelles qui les éblouissent. Ce trafic se fait avec une bonne foi admirable, sur-tout de la part des Indiens, dont on vante l'empressement singulier à délivrer fidélement le prix dont on est convenu.

Autant ils sont humains pendant la paix, autant la guerre les rend redoutables & cruels. Ils ne font aucun quartier aux Espagnols, pour lesquels ils ont une haine insurmontable. Mais ils épargnent leurs femmes, qu'ils conduisent dans leurs habitations, où ils vivent familierement avec elles. Lorsqu'ils se voient pressés, ils abandonnent leurs possessions, & s'enfoncent dans des déserts inaccessibles. Là, se fortifiant par leur jonction avec d'autres sauvages, ils reviennent au pays qu'ils habitoient; & c'est ce mélange de courage & de crainte, de fuite & de résistance, qui les rend comme invincibles. Qu'un seul crie qu'il faut pren-

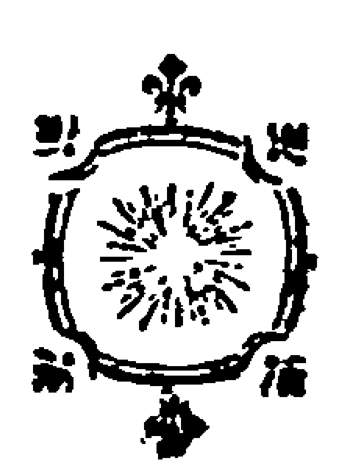
dre les armes, les hostilités commencent aussi-tôt; & leur maniere de déclarer la guerre, est d'égorger jusqu'au dernier Espagnol qui se trouve parmi eux sur la foi des conventions. Ensuite ils se dispersent de tous côtés, entrent dans les villages, dans les métairies, dans les chaumieres, où ils égorgent tout ce qu'ils rencontrent. Après cette exécution, ils se réunissent en corps de troupes, & forment une armée, dont l'audace s'attache aux plus grandes villes.

Si la paix succede, c'est moins à leur sollicitation, qu'à celle de leurs ennemis. On convient d'une conférence, à laquelle assistent, du côté des Espagnols, le gouverneur, le mestre de camp, les officiers & autres personnes du premier rang; & du côté des sauvages, le général, & les principaux capitaines. Dans une de ces assemblées, on a accordé aux Indiens, la possession libre des contrées méridionales. On étoit convenu réciproquement d'une escorte, pour les chefs des deux nations. Les Espagnols camperent sous des tentes; les sauvages étoient vis-à-vis à peu de distance;

les anciens de chaque canton vinrent saluer le gouverneur. Il but à leur santé; & tous lui répondirent, quand il leur eut lui-même versé à boire. On commença ensuite à parler de paix, dont on exposa les conditions. On les accepta de part & d'autre; & l'on se fit mutuellement plusieurs visites, où le vin n'étoit jamais épargné. Durant le cours de ces conférences, le gouverneur ne dédaigne pas d'admettre à sa table les chefs des Indiens, & tâche de les gagner par toutes sortes de caresses.

Je suis, &c.

A Valdivia, ce 13 Août 1751.



LETTRE CXLVIII.

SUITE DU CHILI.

Nous étions sur le point de quitter le port de Valdivia, quand nous vîmes arriver un vaisseau, qui venoit des isles Philippines par la mer du Sud. Parmi les passagers, je reconnus un Espagnol, que j'avois vu autrefois à Mindanao. Une tempête l'avoit jetté sur une de ces isles fameuses, que l'opinion qu'on a de leurs richesses, a fait nommer les isles de Salomon. Le bâtiment nouvellement arrivé, ayant manqué de périr dans la même plage, s'étoit arrêté près de la même isle. Il fut apperçu par l'infortuné Espagnol, qui erroit sur les côtes; & on lui envoya une chaloupe qui l'amena au vaisseau. Nous fûmes réciproquement fort aises de nous revoir; & après les premiers témoignages d'amitié, il entra, au sujet de ces isles, dans quelques détails qui satisfirent ma curiosité.

« On s'est ridiculement imaginé,

» me dit-il, qu'elles étoient l'ancienne
» Ophir, où Salomon envoya une flotte,
» pour en rapporter l'or dont il orna
» le temple de Jerusalem. Alvare de
» Mendoce en fit la découverte au sei-
» zieme siecle; mais on n'en connoît
» pas bien le nombre. On sçait seule-
» ment qu'elles forment un assez grand
» Archipel au milieu de la mer Pacifi-
» que. Quelques-uns même croient
» qu'elles s'étendent jusqu'à la nouvelle
» Guinée; mais on ne s'accorde pas sur
» leur grandeur. Tous conviennent que
» la température y est très-salutaire,
» l'air serain, les vivres abondans, &
» le bétail nombreux. Les habi-
» tans sont noirs; il y en a cependant
» de blancs, de roux, & même de
» blonds. Ils vont nuds; leurs armes
» sont l'arc, les flêches & la lance. Les
» animaux les plus communs sont les
» chiens, les poules & les cochons.
» On y trouve du clou de girofle, du
» gingembre, & de la canelle qui n'est
» pas excellente. La plus grande de ces
» isles se nomme Isabelle. Les com-
» pagnons de Mendoce descendirent sur
» le rivage, & s'emparerent d'une bour-
» gade où ils trouverent des lingots

» d'or, suspendus comme un ornement
» dans les maisons. Mais outre qu'ils
» n'entendoient pas la langue du pays,
» les habitans sont des gens si courageux,
» que, se battant continuellement con-
» tre ces nouveaux venus, il ne fut
» pas possible de savoir d'eux, d'où ils
» tiroient ces morceaux d'or. Ces peu-
» ples montent de grands canots, capa-
» bles de contenir jusqu'à cent hommes.
» C'est sur ces barques qu'ils font la
» guerre ; mais elles ne seroient pas
» capables de résister à nos vaisseaux.

» Au retour de l'escadre Espa-
» gnole, on avoit eu la pensée d'en-
» voyer des colonies dans les isles de
» Salomon ; mais de peur que cet
» Archipel étant une fois habité, il
» ne fût impossible de s'y maintenir, on
» abandonna ce projet. On le reprit
» quelques années après ; & Min-
» dana fut chargé, par la cour d'Es-
» pagne, d'embarquer sur quatre
» navires, tout ce qu'il y auroit
» d'hommes & de femmes inutiles au
» Pérou, pour former, dans ces pays
» éloignés, un nouvel établissement.
» On eut tort de faire cet envoi,
» avant que la position & l'abordage de
» ces isles, qu'on n'avoit vues que

» dans une premiere course, fussent parfaitement connus. On les » chercha long-tems; on se trompa » plusieurs fois; & la longueur » de la route jetta l'équipage dans » une misere affreuse. Il y avoit sur » la flotte, deux dames de grande » distinction, Dona Beatrix, & Dona » Isabelle, femmes du général & de » l'amiral ».

« Quand les vaisseaux parurent à la » vue des isles de Mendoce, nom» mées Saint-Pierre, la Magdeleine, » la Dominique & la Christine, à l'o» rient de celles de Salomon, les ha» bitans de cette derniere se range» rent sur le rivage, & lancerent des » pierres à coups de fronde, dont un » soldat eut le bras fracassé. Les Es» pagnols voulurent tirer leurs arque» buses; mais la poudre mouillée avoit » peine à prendre feu. Cependant, du » peu de coups qu'ils porterent, un des » chefs tomba roide mort. C'étoit une » chose épouvantable, que d'entendre le » bruit & les cris de ces sauvages, qui » s'embarrassoient dans les canots, » voulant tous se cacher les uns der» riere les autres. Après qu'ils se fu-

» rent éloignés, on en vit reparoître
» trois dans une barque, criant de toute
» leur force, & tenant en main un ra-
» meau verd, qui fut pris pour un
» signal de paix. Les hostillités cesse-
» rent de part & d'autres; & les Indiens
» inviterent les Espagnols à venir
» mouiller dans leur port. Ces derniers
» n'en voulurent rien faire; mais ils
» envoyerent vingt hommes dans une
» chaloupe, pour chercher de l'eau.
» Ils firent leur descente en bon ordre,
» au bruit du tambour; & les insulaires,
» au nombre d'environ trois cens, ne
» cessoient de tourner autour d'eux.
» On leur fit signe de ne pas passer
» une raie qu'on traça; ce qu'ils
» exécuterent, en apportant de l'eau
» & diverses sortes de fruits.

» Quelques jours après, Mindana
» alla lui-même à terre avec sa femme,
» & fit dire la messe dans ce même
» port. Les sauvages l'entendirent à
» genoux, paisiblement & en silence,
» faisant exactement tout ce qu'ils
» voyoient faire aux Espagnols. Une
» jolie Indienne aborda, de fort bonne
» grace, l'épouse du général, & lui
» voyant de beaux cheveux blonds,
» la pria, par divers signes, d'en

» couper une boucle. Comme cette
» dame reculoit, & se tenoit sur ses
» gardes, l'Indienne se retira, de peur
» de lui déplaire.

» Ce peuple est affable, & paroît
» plus prévenant qu'aucune autre na-
» tion sauvage de l'Amérique. Mais à
» peine Mindana fut-il de retour sur
» son bord, que ses gens, restés dans
» l'isle, prirent querelle, par leur mau-
» vaise conduite, avec les habitans.
» On en vint aux coups; les Indiens
» jetterent aux Espagnols une grêle de
» pierres, dont il n'y eut néantmoins,
» qu'un soldat de blessé; puis
» emmenant leurs femmes & leurs
» enfans, ils s'enfuirent vers les mon-
» tagnes. On les poursuivit à coups
» d'arquebuse; & voyant que leurs
» frondes étoient des armes trop iné-
» gales contre des mousquets, ils re-
» vinrent demander la paix. Ils
» apportoient libéralement des vivres
» aux corps-de-garde, & se lioient
» d'amitié avec les gens de l'équipage.
» Les deux nations s'accorderent telle-
» ment, qu'on voyoit, de côté &
» d'autre, un sauvage & un Castil-
» lan, se promener tête-à-tête, s'en-
» tre-demandant, par gestes, comment

» on appelloit le ſoleil, la lune, la
» terre, la mer, &c. On s'écoutoit
» avec plaiſir; & le ſoir, en ſe sé-
» parant, les inſulaires répétoient ces
» mots avec complaiſance, *amigos*,
» *camaradas*. On propoſa à l'un d'entre
» eux, de le mener au vaiſſeau amiral, à
» quoi il répondit, d'un air gai, *amigos*.
» On le reçut avec toutes ſortes de ca-
» reſſes: on lui ſervit du vin & des con-
» fitures; mais il ne voulut ni boire, ni
» manger. Il conſidéra chaque choſe
» avec étonnement; & au bout de quel-
» ques tems, il demanda d'être mis à
» terre, paroiſſant néantmoins très
» chagrin du prochain départ des Caſtil-
» lans. Les femmes de cette iſle ont la
» main & le viſage jolis, la taille fine, le
» teint paſſablement blanc, & ne ſont
» vêtues, de la poitrine en bas, que d'un
» ſimple tiſſu d'écorce. Les Eſpagnols
» virent, auprès d'une bourgade, une
» eſpece de temple, fermé d'une en-
» ceinte de paliſſades, où étoient quel-
» ques figures de bois, mal travaillées.

» Mindana s'avançant vers l'oueſt,
» aborda aux iſles de Salomon, d'au-
» tres diſent à celle de Sainte-Croix.
» En approchant de terre, il vit venir
» une multitude de canots, pleins de

» gens qui crioient & remuoient les
» mains. Ils étoient nuds, à l'excep-
» tion des parties naturelles, & avoient
» le corps peint de diverses couleurs. Ils
» s'arrêterent long-tems à considérer
» la flotte, autour de laquelle ils al-
» loient en croissant. Quelque invita-
» tion qu'on leur fît d'y monter, ils le
» refuserent; & après s'être parlé entre
» eux, ils prirent tout d'un coup les
» armes, par le conseil d'un petit vieil-
» lard, sec & maigre, qui étoit à leur
» tête. Ils jetterent un cri perçant, &
» lancerent sur les Espagnols une nuée
» de flêches qui ne firent de mal à person-
» ne. On leur répondit par une dé-
» charge de mousquetterie, qui en
» tua un & en blessa plusieurs. Les
» autres furent si intimidés, qu'aucun
» d'eux n'osa se montrer le lende-
» main.

» Mindana profita de leur absence,
» pour chercher un port, où son esca-
» dre pût être en sûreté. A son ar-
» rivée, un grand nombre d'insulaires,
» la tête & les mains parées de fleurs,
» se présenterent sur le rivage. On
» persuada à quelques-uns de monter
» à bord; & ils laisserent leurs armes

„ dans leurs canots. Il arriva un Indien
„ de bonne mine, un peu basané, les
„ cheveux blancs, & coëffé de plu-
„ mes. Au respect que les autres
„ lui rendoient, on jugea que c'étoit un
„ homme de distinction. Il demanda où
„ étoit le chef, & comment il se nom-
„ moit? Le général courut à lui, les
« bras ouverts; & quand on se fut dit
„ mutuellement comment on s'appel-
„ loit, le sauvage s'efforça de faire en-
„ tendre qu'il falloit troquer de nom;
„ qu'il prendroit celui de Mendana,
„ & que le général s'appelleroit *Ma-
„ lope*. Les Espagnols se prêterent à
„ cette idée; & il en parut si satisfait,
„ que dans le discours, lorsqu'on le
„ nommoit Malope, il montroit du
„ doigt, le commandant, comme pour
„ dire que c'étoit lui qui étoit Malope.
„ Mindana lui fit présent d'une che-
„ mise, & de quelques autres effets
„ de peu de valeur. Les gens de l'é-
„ quipage donnerent à ses compa-
„ gnons, des plumes, des grelots,
„ des colliers de verre, des épingles,
„ des morceaux de toile, de taffetas,
„ & autres bagatelles de ce genre, qu'ils
„ pendirent à leur cou. On leur ensei-

» gna aussi à dire *amigos*, à toucher dan
» la main, à s'embrasser : ce qu'ils re
» commençoient à chaque instant
» On leur montra des épées, de
» miroirs ; on leur rasa la tête ; on
» leur coupa les ongles ; & ils paroiss
» soient y prendre beaucoup de plai
» sir. Les Espagnols resterent quatre
» jours dans ce port, pendant lesquels
» les insulaires ne cessoient de leur ap-
» porter des vivres. Le dernier jour,
» Malope vint avec cinquante canots,
» au fond desquels il avoit fait cacher
» des armes. Il monta sur le vaisseau
» du général ; mais voyant un soldat,
» prendre par hazard un fusil, il s'en-
» fuit à terre, sans qu'on pût le rete-
» nir. Les siens le reçurent sur le ri-
» vage, avec de grandes démonstra-
» tions de joie. Ils parurent se consul-
» ter ensemble ; & le même soir, ils
» retirerent tous leurs effets des mai-
» sons voisines du port. Toute la nuit
» on vit des feux allumés de l'autre
» côté de la baye. Les canots alloient
» & venoient d'un endroit à l'autre,
» comme si on se donnoit des avis,
» & qu'on se préparât à quelque
» chose d'extraordinaire. Le matin,
une

„ une chaloupe s'étant approchée de
„ la riviere, tomba dans une embuſ-
„ cade d'Indiens, qui la pourſuivirent
„ à coups de flêches. On fit feu ſur
„ ces barbares, pour les contrain-
„ dre à ſe retirer; & on leur tua cinq ou
„ ſix perſonnes. Leur chef vint le ſoir,
„ en ſe frappant la poitrine; & appel-
„ lant le général du nom de Malope,
„ tandis qu'il prenoit celui de Min-
„ dana, il témoigna qu'on ne lui rendoit
„ pas juſtice, ſi l'on croyoit que ce fuſ-
„ ſent ſes gens qui euſſent attaqué ſes
„ *amigos*; & bandant ſon arc, il
„ donna à entendre que ſi l'on vouloit,
„ il ſe joindroit aux Eſpagnols, pour
„ en tirer une vengeance éclatante.
„ Mindana parut ajouter foi à ce déſa-
„ veu; & l'on ſe fit de nouvelles pro-
„ teſtations d'amitié des deux parts.
„ L'eſcadre alla mouiller à une autre
„ baye. Les ſauvages paſſerent la nuit
„ à crier, & à faire des huées, diſant
„ d'un ton railleur, *amigos*, *ami-*
„ *gos*, & répétant ces paroles auſſi
„ long-tems, qu'ils crurent être enten-
„ dus des Eſpagnols. Ces derniers,
„ n'eſpérant pas pouvoir former d'éta-
„ bliſſement dans cette terre barbare, re-

» noncerent à cette entreprise. Ils y
» furent même forcés par les acci-
» dens qu'ils essuyerent pendant la
» navigation. Mindana périt dans ce
» malheureux voyage, plus long, plus
» difficile, plus curieux que ceux
» d'Ulisse, qui ont cependant été chan-
» tés par le plus fameux poëte de la
» Grece. La flotte délabrée de l'infor-
» tuné général aborda aux isles Phi-
» lippines. Les deux dames, Beatrix
» & Isabelle, firent leur entrée à Ma-
» nille au bruit du canon & de la mous-
» quetterie des troupes, qui avoient
» pris les armes pour les recevoir.
» Tous les corps les complimenterent.
» Les gens de l'équipage, les femmes
» sur tout, furent logés aux frais
» du public. Les unes se marierent;
» les autres, mais en petit nombre,
» se firent religieuses ».

L'Espagnol de qui je tiens ces dé-
tails, me parla de toutes les isles qui
se sont offertes sur sa route depuis les
Philippines jusqu'au Chili. Outre celles
que j'ai nommées, on trouve encore
Notre-Dame de la Luz, l'isle de Horn,
d'Amsterdam, de Jesus, de Saint-
Bernard, de Saint-Eme, de Saint-

Paul, la Sagittaire. &c. « Il y en a deux
» autres, me dit-il, que je n'ai point
» apperçues ; mais un Hollandois,
» qui y avoit fait quelque séjour,
» nous en a raconté des choses assez
» curieuses. Ce sont les isles de Pâques
» & de Taïti, situées l'une & l'autre
» dans cette même mer, la premiere,
» entre Valdivia & les isles de Salomon.
» Voici d'abord ce qu'il nous dit
» de celle de Pâques, ainsi nommée,
» parce qu'elle fut découverte le
» jour de cette fête.

» Notre vaisseau étant entré dans
» une espece de golphe, les insulaires se
» rendirent sur le rivage, & nous ap-
» porterent des poules & quantité
» de racines. Ils s'approcherent en-
» suite du bâtiment, & allumerent de
» grands feux aux pieds de leurs idoles.
» Il y avoit, parmi eux, un homme
» tout-à-fait blanc, qui portoit des
» pendans d'oreilles, gros comme le
» poing. Il avoit l'air extrêmement
» dévot, & paroissoit un de leurs
» prêtres. Nous fîmes la descente dans
» l'isle avec cinquante hommes, tant
» soldats que matelots ; les habitans
» vinrent au-devant de nous, en si grand

» nombre, que pour avancer, il fal-
» loit presser la foule, & se faire jo[ur]
» par force. Quelques-uns d'entr'eux
» ayant osé toucher à nos armes,
» nous fîmes feu sur eux; ce qui les
» effraya, & les dispersa tout-à-coup.
» Quelques momens après, ils se ral-
» lierent; mais ils ne s'approcherent
» plus d'aussi près qu'auparavant.
» Comme on en avoit tué plusieurs,
» ces pauvres gens, pour avoir les
» morts, apporterent de nouveau
» toutes sortes de vivres. Leur cons-
» ternation étoit très-grande; ils
» firent des cris & des lamenta-
» tions lugubres. Ils se jetterent en-
» suite à genoux, planterent leurs dra-
» peaux, & nous présenterent des pal-
» mes en signe de paix. Ils témoigne-
» rent, par les postures les plus hum-
» bles, combien ils souhaitoient d'a-
» voir notre amitié. Enfin ils nous
» montrerent leurs femmes, en nous
» faisant connoître que nous pouvions
» disposer d'elles, & les emmener
» avec nous dans le vaisseau. Elles
» étoient fardées d'un rouge très-vif,
» & qui surpasse de beaucoup celui
» que nous connoissons. Je n'ai pas
» pu sçavoir de quoi elles compo-

» ſent une ſi belle couleur. Elles ſe
» couvrent de pieces d'étoffes, rouges
» & blanches, & portent un petit
» chapeau, fait de roſeaux ou de paille.
» Elles venoient s'aſſeoir librement au-
» tour de nous, ſe déshabilloient en
» ſouriant, & nous agaçoient par
» toutes ſortes de geſtes. D'autres
» nous appelloient, en nous faiſant
» ſigne de venir auprès d'elles.

» Les habitans de cette iſle ne por-
» tent point d'armes; du moins ne leur
» en avons-nous vu aucunes : mais j'ai
» remarqué qu'en cas d'attaque, ces
» bonnes gens ſe fient ſur l'aſſiſ-
» tance de leurs idoles, rangées en
» grand nombre, le long des côtes. Ces
» ſtatues, qui ſont toutes de pierre,
» ont la figure d'hommes avec de
» grandes oreilles, & la tête ornée
» d'une couronne. Nous ne pûmes
» ſavoir ſi ces peuples ſont ſoumis
» à un chef : ils ſe voient & ſe par-
» lent ſans diſtinction. Les plus âgés
» portent un bâton à la main, &
» ſur la tête des plumes ſemblables
» à celles d'autruche. Nous obſer-
» vâmes auſſi que, dans chaque mai-
» ſon, le plus ancien donnoit des

» ordres. Leurs cabanes ſont profon-
» des d'environ cinquante pieds, &
» en ont ſept ou huit de largeur. Quant
» à leur ſubſiſtance, ils la tirent des
» produits de la terre, que nous trou-
» vames toute ſemée, plantée, labou-
» rée. Les champs y ſont ſéparés par
» des barrieres, & les limites tirées
» au cordeau. Dans les maiſons il y
» a peu de meubles : quelques couver-
» tures rouges & blanches leur ſer-
» vent, tantôt d'habits, tantôt de
» matelats. La laine en eſt douce &
» moelleuſe; & il y a apparence que
» ces gens ont des métiers pour la
» travailler. Ils m'ont paru ſimples,
» modeſtes, ſoumis, extrêmement
» peureux & craintifs.

» Il a couru pluſieurs relations de
» l'iſle de Taïti, continua le Hollan-
» dois; je n'ai vu par moi même, qu'une
» très-petite partie de ce qu'on en ra-
» conte. Ce n'eſt pas une raiſon de ré-
» voquer en doute ce que d'autres ont
» peut-être mieux vu que moi; & pour
» ne vous rien laiſſer ignorer, je join-
» drai les obſervations d'autrui à mes
» propres remarques. Ceux qui ont
» parlé avec le plus d'étendue & de

» complaisance de l'isle de Taïti, l'ont
» aussi nommée l'isle de Cithere; d'au-
» tres, qui en ont écrit avec plus
» d'emphase, l'ont appellée l'isle For-
» tunée, persuadés que c'est le nom
» qui convient le mieux à un pays,
» où habitent des hommes sans vices,
» sans dissentions, sans préjugés &
» sans besoins. Nés sous le plus beau
» ciel, nourris des plus beaux fruits
» d'une terre féconde sans culture,
» gouvernés par des peres de famille,
» plutôt que par des rois, ces peu-
» ples, dit leur historien, ne con-
» noissent d'autres dieux que l'amour.
» Tous les jours lui sont consacrés;
» toute l'isle est son temple; toutes
» les femmes en sont les idoles, tous
» les hommes les adorateurs. Eh quel-
» les femmes encore? Les rivales
» des Géorgiennes pour la beauté,
» & les sœurs des Graces sans voile.
» La honte ni la pudeur n'exercent
» point ici leur empire. La gaze la plus
» légere flotte toujours au gré du
» vent & des desirs. L'acte de créer
» son semblable passe pour un devoir
» de religion. Les préludes en sont
» encouragés par la présence, les

» vœux & les chants de tout le peu-
» ple assemblé ; & la fin est célébrée
» par des applaudissemens universels.
» Tout étranger est admis à partici-
» per à ces mysteres ; c'est même une
» obligation de l'y inviter ; & l'heu-
» reux insulaire jouit sans cesse, ou du
» sentiment de ses propres plaisirs, ou
» du spectacle de ceux des autres.

» Une langue harmonieuse & so-
» nore, composée de quatre ou cinq
» cens mots, leur suffit pour rendre
» toutes leurs idées, exprimer tous leurs
» sentimens, faire connoître tous leurs
» désirs. Tout est marqué, chez eux,
» au coin de la plus parfaite intelligence.
» Leurs canots sont d'une construction
» commode ; leur navigation est dirigée
» par l'inspection des astres. Leurs cases
» sont vastes & de forme réguliere, les
» arbres fruitiers judicieusement espa-
» cés : les champs ont tout l'agrément
» de nos vergers, sans en avoir l'ennuy-
» euse symétrie. Tous les écueils de
» leurs côtes sont éclairés pendant la
» nuit, en faveur de ceux qui tiennent
» la mer. Ils témoignoient le plus
» grand empressement à prendre les
» dimensions de nos bateaux, de nos

» chaloupes, de nos voiles, de nos
» tentes, de nos barriques, en un mot,
» de tout ce qu'ils croyoient pou-
» voir avantageusement imiter; mais
» quand nous leur offrions des cou-
» teaux, ils les repoussoient avec une
» espece d'horreur, comme s'ils eussent
» deviné l'abus qu'on peut en faire.

» Il fallut peu de tems pour les fami-
» liariser avec nous, parce que nous
» avions sçu les gagner par nos caresses.
» Lorsqu'on entre dans un pays in-
» connu, les armes à la main, les habi-
» tans s'effrayent d'abord, s'imaginant
» qu'on veut les détruire. La douceur
» est d'autant plus nécessaire, qu'igno-
» rant leur langues, on ne peut leur
» faire entendre qu'on n'a nul dessein
» de les maltraiter. Une petite troupe
» de gens sans armes, y feroit plus de
» progrès, qu'un grand nombre qui
» tenteroit d'y porter l'épouvante.
» Les Espagnols, qui ont suivi cette
» derniere méthode, ont tyrannisé
» & massacré plus d'hommes dans
» le seul Mexique, qu'il n'y en a dans
» toute la Castille. S'ils les avoient
» conservés, ils n'auroient pas dissi-
» pé des sommes immenses, qu'il a

» fallu employer pour l'achat des escla
» ves qu'on est obligé d'envoyer, faute
» d'habitans. En vain ils ont voulu
» justifier leurs cruautés par le pré
» texte de la religion : comme si c'é-
» toit le moyen de se concilier l'esprit
» des peuples, que de les contrarier
» d'abord sur ce qu'ils ont de plus
» sacré. N'est-ce pas violer le droit
» des gens dans un état, que d'user
» de force, pour y introduire un
» culte étranger? Quel droit avons-
» nous de rendre misérables, ceux que
» nous n'avons pu rendre meilleurs?

» Nous admirions la simplicité des
» Taïtiens, l'honnêteté de leurs pro-
» cédés, leur parfaite union, leur
» respect pour les morts, leur hospi-
» talité envers les étrangers, leur
» horreur pour l'effusion du sang hu-
» main. Quand nous les admettions
» à nos repas, tout ce qui paroissoit
» sur nos tables, excitoit leur curiosi-
» té. Ils vouloient qu'on leur rendît
» raison de chaque plat. Un légume
» étoit il de leur goût, ils en de-
» mandoient de la graine; en la rece-
» vant, ils s'informoient comment,
» & où il falloit la planter. Leur aver-

» sion pour le vin & les liqueurs est
» invincible ; il n'y a chez eux ni boif-
» sons fermentées, ni pots à cuire ;
» c'est des mains même de la nature,
» qu'ils reçoivent tous leurs alimens.

» On accuse ce peuple de voler :
» il est vrai que les Taïtiens nous enle-
» voient beaucoup de choses, & cela
» avec une dextérité qui feroit hon-
» neur à nos plus habiles filoux. Mais
» comme ils n'ont rien à eux, qu'ils
» donnent & offrent généreusement
» tout ce qu'ils voient desirer, qu'ils
» n'admettent point de droit exclusif
» de propriété, ils ne regardent le vol,
» que comme un acte d'équité natu-
» relle, par lequel ils savent nous
» faire exécuter ce qu'ils exécute-
» roient eux-mêmes, & s'appliquer le
» bien qu'ils nous auroient fait. Ils
» nous prenoient d'une main un clou,
» un verre, du biscuit, pour le don-
» ner de l'autre au premier qui se pré-
» sentoit, & lui enlevoient des pou-
» les, des canards, des cochons, qu'ils
» nous apportoient généreusement.

» Il est impossible de déterminer le
» nombre des isles de la mer du Sud ;
» & dans cette multitude, il y en a

» peut-être plus de la moitié, qui n'ont
» point encore été découvertes par
» les Européens; les Espagnols sont
» les seuls qui y aient des établisse-
» mens. Le climat de ces terres isolées
» est sain, fertile, tempéré, abondant en
» toutes sortes de productions, si char-
» mant enfin, que l'on ne connoît
» nulle part ailleurs, de plus heureuse
» contrée. Faute de les avoir assez
» souvent visitées, on ne sait pas pré-
» cisément encore quelles seroient,
» parmi les denrées, celles qui nous
» conviendroient le mieux, & pour-
» roient être l'objet d'un commerce
» lucratif; mais on peut compter
» en général, sur du sucre, de l'in-
» digo, des plantes médicinales, des
» épiceries, du corail, des perles,
» des oiseaux curieux, des plumes
» très-fines, des teintures précieuses,
» & entr'autres, un rouge si vif &
» si beau, que nous n'en avons point
» qui l'égale. Les habitans ont des
» cheveux d'une longueur singu-
» liere; c'est une marchandise fort
» recherchée en Europe, dont on
» feroit, à ce qu'il semble, un trafic
» avantageux. De toutes les choses

» qu'on pourroit leur donner en re-
» tour, il n'y en a point de préféra-
» bles, pour eux, à la clincaillerie, &
» à toute espece de fer fabriqué. Il
» n'est point de dangers auxquels ils
» ne s'exposent; point de ruses qu'ils
» ne pratiquent, pour en obtenir ou
» pour en voler. Quand ils ont de
» l'argent, ils l'échangent volontiers,
» poids pour poids, contre du fer. Il
» faut se défier de leur subtilité & de
» leur penchant au larcin; mais si dans
» la grande diversité de ces peuples,
» on en rencontre de méchans & de
» perfides, il s'en trouve aussi de doux
» & de traitables, qui aiment le com-
» merce, & avec lesquels on pourroit
» s'accorder, & jetter les fondemens
» d'une colonie, dont l'utilité ne tarde-
» roit pas à se faire sentir. Dans cette
» partie du monde inconnue, tout est
» singulier; la terre, la mer, les
» hommes même. Combien ne seroit-
» il pas curieux d'étudier, dans leur
» façon de vivre, les prémices de
» l'homme des premiers âges, & tel
» qu'après être sorti des mains de la
» nature, il a pu, en faisant usage de
» son intelligence, se procurer, avec

» assez d'industrie, une vie plus com-
» mode, par quelques inventions dues
» à sa seule adresse? Bornés à une
» société peu nombreuse, privés de
» secours & d'exemples étrangers,
» sans autres moyens que ceux que
» leur fournit un terroir circonscrit
» dans des bornes très-étroites, ils
» vivent là comme dans ce siecle heu-
» reux, que les poëtes ont tant célé-
» bré. Ce bonheur se conserve sans
» mêlange dans ces pays vierges,
» dont l'existence est à peine connue,
» & où le grand éloignement empê-
» che les autres humains de pénétrer.
» Ils ne semblent être consignés dans
» cette extremité du monde, que pour
» y servir d'asile à l'innocence, & offrir
» à quelques heureux navigateurs, la dé-
» licieuse, douce, & touchante image de
» l'antique beauté de la nature.

» Un autre sujet de remarque est d'y
» trouver tant de races d'hommes de dif-
» férentes especes, & de diverses cou-
» leurs, placés dans les mêmes climats,
» & si peu éloignés les uns des autres.
» Il y en a de blancs, de noirs, de
» basanés & de mulâtres. On y voit
» des nègres à nez écrasé, à cheveux

» longs, à cheveux de laine, à che-
» veux peints de toutes les manieres.

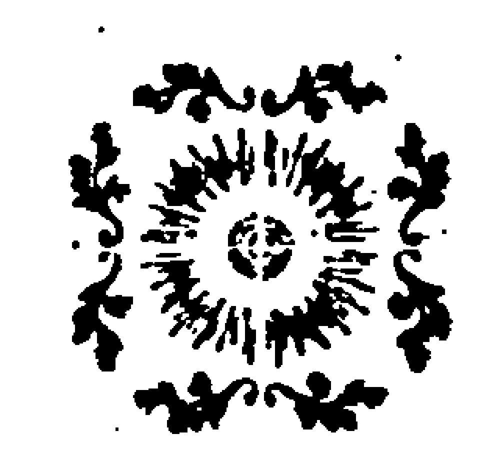
» La plupart des isles de la mer du
» Sud, quoique peuplées, n'ont pas
» plus de dix ou douze lieues de tour;
» & le nombre de celles qui en ont
» moins, est infini. D'autres sont comme
» noyées dans le milieu de cette vaste
» plage, d'où elles ne sortent que par
» leurs bords. Le calme apparent de
» cette mer l'a fait appeller l'océan pa-
» cifique, malgré les tempêtes effroya-
» bles, qui y ont causé tant de
» naufrages ».

Un court trajet nous rendit de Valdivia dans l'isle de Chiloé, dépendante du Chili, & dont le port est toujours muni d'une bonne garnison. Sa ville principale se nomme Calhuco; & son gouvernement est absolument militaire. Les deniers qui entrent dans les caisses royales de Sant'Yago & de la Conception, suffisent à peine pour l'entretien des troupes de cette isle & de celles de Valdivia. On envoie tous les ans de Lima, un supplément de cent mille piastres. Si le roi d'Espagne n'abandonne pas le Chili, malgré le peu de profit qu'il en retire,

c'eſt qu'il craint que les habitans, lorſqu'ils auroient recouvré leur liberté, ne pénétraſſent dans le Pérou. D'ailleurs il a beſoin des Indiens qui occupent la partie ſeptentrionale, pour travailler aux mines du Potoſi.

Je ſuis, &c.

Dans l'iſle de Chiloé, ce 20 Août 1751.



LETTRE CXLIX.

TERRES MAGELLANIQUES.

DEPUIS l'isle de Chiloé jusqu'au détroit de Magellan, nous avons toujours côtoyé le rivage, sans nous arrêter nulle part. Ainsi, Madame, ce que je vais vous dire de la terre Magellanique, & des prétendus géans qui habitent la Patagonie, n'est que le résultat de tout ce que j'ai lu ou entendu sur cette matiere.

Ferdinand Magellan, gentilhomme Portugais, après avoir servi dans les Indes, sous François d'Albuquerque, passa au service de Charles-Quint, mécontent de n'avoir pas obtenu du roi Emmanuel, son maître, une augmentation d'appointemens. Il persuada à l'empereur, qu'en examinant avec attention toute l'étendue de ses droits, on trouveroit que les isles Molucques, fameuses par les épiceries, devoient appartenir à l'Espagne. Il offrit d'aller lui-même dans ces isles, par la route d'occident, & de faire ce voyage

à ses frais, pourvu que Charles lui permît de naviger sous sa protection. Sa proposition parut étrange; on ne connoissoit aucune communication de la mer du Nord à la mer du Sud ; mais Magellan étoit un homme instruit & de beaucoup d'esprit, qui avoit observé que le continent de l'Amérique se terminoit en pointe du côté du midi, comme celui d'Afrique : d'où il tiroit cette conséquence, que les mers devoient être ouvertes à l'extrêmité méridionale du chili, comme on les avoit trouvées au cap de bonne esperance. Cette fine & ingénieuse observation l'avoit peut être conduit à cette autre réflexion, que toutes les pointes formées par les masses des continens, sont posées de la même maniere, regardant au sud, & coupées à leurs extrêmités, au moins par des détroits, si la mer n'y est pas tout-à-fait ouverte.

Sur ces espérances, l'empereur résolut de tenter l'aventure, & fit équipper une flotte de cinq vaisseaux, dont le commandement fut donné à Magellan. Ils partirent de Séville en 1519; & après avoir touché à l'isle Tenerif, au cap Verd, au Brésil, ils arri-

verent dans cette partie de l'Amérique méridionale, qu'ils appellerent, du nom de leur chef, *terres Magellaniques*. La haute stature qu'ils ont attribuée aux habitans de ce pays, fait depuis long-tems la matiere d'un grand problême. Leur récit, confirmé par plusieurs voyageurs, a été contredit par tant d'autres, qu'on ne sait encore à quoi s'en tenir sur un point si facile à connoître, & en même tems aussi singulier, que l'est l'existence de tout un peuple de géans. Pendant plus de cent ans, presque tous les navigateurs de toutes les nations ont attesté le fait. Mais depuis un siecle aussi, le plus grand nombre s'accorde à le nier, traite de mensonge le récit des précédens, & attribue ce qu'ils en disent, soit à la frayeur que leur inspiroit la vue de ces hommes féroces, soit au penchant naturel, qu'ont certaines gens à débiter des choses extraordinaires. Quoi qu'il en soit, voici ce que les compagnons de Magellan ont dit avoir vu dans la contrée de l'Amérique, qui porte son nom.

« L'hyver nous obligea de séjour» ner dans un port, où nous restâmes

» pendant deux mois, ſans apperce-
» voir aucune créature humaine, juſ-
» qu'à ce qu'un jour, un homme d'une
» extrême grandeur, vint à nous,
» danſant, chantant, & jettant de la
» pouſſiere au-deſſus de ſa tête. L'a-
» miral nous ordonna de faire la même
» choſe ; ce que le géant prit pour
» des ſignes de paix. Il s'approcha
» ſans témoigner aucune crainte,
» & marqua par différens geſtes, en
» montrant le ciel, qu'il croyoit que
» nous en étions deſcendus. Cet
» homme étoit d'une ſi grande taille,
» que nous lui allions à peine à la cein-
» ture. Il étoit gros & bien propor-
» tionné, avoit le viſage large, &
» peint de diverſes couleurs. Son ha-
» billement étoit la peau d'un animal,
» qui avoit la tête & les oreilles d'un
» mulet, le corps d'un chameau, &
» la queue d'un cheval. Les extrêmités
» de cette même peau lui ſervoient
» de ſouliers, de maniere qu'il paroiſ-
» ſoit avoir des pattes de bête, ce qui
» nous le fit nommer *Patagon*. Il por-
» toit un arc, avec un paquet de
» flêches, qui, d'un côté, étoient
» garnies de plumes, & de l'autre de

» pierres aiguisées. Nous lui donnâmes
» à boire & à manger; nous lui pré-
» sentâmes un miroir; & il fut si ef-
» frayé d'y voir sa figure, que d'un
» saut qu'il fit en arriere, il renversa
» quatre de nos gens. On lui laissa ce
» miroir; & on le renvoya avec des
» peignes, des grelots, quelques grains
» de verre, & d'autres bagatelles.

» Un de ses compagnons le voyant
» revenir, courut avertir une troupe
» d'autres géans, qui se dépouillerent,
» se mirent à danser, à chanter, à le-
» ver les mains vers le ciel, & nous pré-
» senterent une certaine poudre blan-
» che ou farine, dont ils font leur nour-
» riture ordinaire. Nous les invitames
» à nous suivre dans nos vaisseaux;
» alors ils firent monter leurs fem-
» mes, dont ils sembloient fort jaloux,
» sur des animaux faits comme des ânes,
» & les renvoyerent. Ils ne prirent que
» leur arc, leurs habits & se mirent en
» marche, vêtus comme le premier.
» Trois seulement de ces Patagons vin-
» rent à notre bord, & parurent desirer
» que nous allassions avec eux, jusques
» dans leurs habitations. Sept d'entre
» nous, bien armés, les accompagne-

» rent, & trouverent deux cabanes,
» dans l'une desquelles habitoient cinq
» hommes, & dans l'autre, treize
» femmes ou enfans. On tua une es-
» pece d'âne, dont on servit, à nos
» gens, les pieces à demi rôties. Il
» faisoit trop de neige & de vent,
» pour coucher hors de la cabane; &
» dans la défiance où l'on étoit réci-
» proquement, chaque nation laissa
» une sentinelle éveillée près du feu,
» autour duquel tout le monde se cou-
» cha : les Patagons ronfloient ef-
» froyablement. Le lendemain, les sept
» Espagnols voulurent emmener toute
» la troupe à nos vaisseaux, & use-
» rent même de quelque violence,
» voyant les sauvages peu disposés à
» les suivre. Six d'entre eux s'y dé-
» terminerent enfin; & le général leur fit
» servir une chaudiere de bouillie, assez
» grande pour rassasier vingt matelots.
» Ils la mangerent toute entiere; & dès
» qu'ils eurent fini cet immense repas, ils
» demanderent qu'on les renvoyât.

» Un autre jour, un de ces géans,
» plus grand que les autres, mais
» armé de même, vint nous trouver
» avec les mêmes chants, les mêmes

» danses, les mêmes gestes, & encore
» plus de gaité. Il demeura quelque
» tems avec nous; & nous lui apprî-
» mes à prononcer distinctement,
» quoiqu'avec une voix rauque, les
» noms de Jesus & de Marie, & plu-
» sieurs autres paroles espagnoles &
» latines. Comme il paroissoit avoir en-
» vie de se faire chrétien, nous le nom-
» mâmes Jean le Géant. Voyant un ma-
» telot prêt à jetter un gros rat dans la
» mer, il s'empressa de le demander,
» & le mangea. Autant on en prit
» dans le vaisseau, autant il en avala.
» Nous lui donnâmes une chemise,
» un habit, un bonnet, qu'on avoit
» tâché de proportionner à sa taille; &
» il s'en retourna, chargé de tous ces
» présens. Il nous rendoit de fréquen-
» tes visites; mais il cessa enfin de
» nous voir, sans doute, parce que
» les habitans, irrités de son com-
» merce avec nous, le firent mou-
» rir.

» Quinze jours après, quatre au-
» tres vinrent nous trouver sans ar-
» mes; ils les avoient cachées dans un
» buisson. Magellan, desirant fort d'a-
» voir des hommes de cette race, se

» rendit maître, par adresse, d'un des
» plus jeunes, & lui fit mettre les fers
» aux pieds. Quand ce malheureux se
» se vit attaché, il commença à mugir
» comme un taureau, en implorant le
» secours de *Sétébos*. C'est le nom que
» ces sauvages donnent à leur dieu. On
» le retint dans le vaisseau ; mais il fut
» impossible de se saisir de ses compa-
» gnons. Dix matelots en renverse-
» rent un, & lui attacherent les mains
» avec beaucoup de peine ; mais il
» rompit ses liens, se leva & prit la
» fuite. Les autres le suivirent de près;
» on les poursuivit; & un de nos gens
» fut tué d'une de leurs flêches. Le
» captif que nous avions à bord, mou-
» rut du mal de mer. Il nous avoit
» appris divers mots de sa langue, qui
» se prononce du fond de la gorge, &
» ne ressemble à aucune de celles que
» nous connoissons. Il avoit fait une
» croix, qu'il baisoit assez souvent,
» en répétant plusieurs fois le mot de
» *Sétébos*, de maniere néanmoins,
» qu'il sembloit craindre que Sétébos
» n'en fut irrité. Mais quand il se vit
» bien malade, il demanda sa croix,
» desirant de mourir en chrétien ».

Après

Après un fait si positif, peut-il être encore permis de douter de l'existence des géans? Si les Espagnols étoient les seuls, qui nous eussent fait de pareils récits, leur excessive crédulité pourroit peut-être nous laisser quelques soupçons; mais les Francois eux-mêmes, les Hollandois, les Anglois sur-tout, se joignent aux compagnons de Magellan, & confirment leurs rélations par de semblables assurances. Les uns nous disent qu'ils ont mesuré le pied d'un Patagon, & l'ont trouvé quatre fois plus long que les nôtres; que son cadavre avoit plus de neuf pieds; & que toutes les parties de son corps étoient parfaitement proportionnées. D'autres racontent, qu'ayant vu plusieurs de ces sauvages disposés à les accabler de pierres, ils firent feu sur eux, & en tuerent quatre ou cinq, qui les passoient de toute la tête. Un autre jour, quelques matelots s'étant écartés en cherchant des vivres, une troupe de géans sortit d'un bois, les attaqua inopinément, en tua trois, & les déchira inhumainement. L'amiral Hollandois Spilberg dit qu'il a

vu, sur cette même côte, deux hommes d'une taille gigantesque, qui grimperent sur un rocher, pour observer sa flotte, & descendirent ensuite sur le bord de la mer, où ils furent remarqués très-distinctement par tous les gens de l'équipage. Un commis de vaisseau ajoute, qu'ayant visité les tombeaux de ces sauvages, il avoit trouvé des squelettes d'hommes, qui pouvoient avoir jusqu'à onze pieds de haut. Jean de Moore assure, qu'étant avec des indiens, plus grands que lui de toute la tête, il en avoit reçu un lingot d'or, en échange de quelques outils de fer.

M. Frézier, ingénieur François, n'a pas vu de géans; mais il rapporte qu'étant au Chili, plusieurs témoins oculaires ont attesté leur existence. On parle entre autres d'une femme espagnole, à qui une longue suite d'aventures avoit fait rencontrer une bande de Patagons. Après lui avoir témoigné beaucoup d'amitié & de tendresse, ils la conduisirent dans leur bourgade. La nation entiere, ou du moins ce qu'elle en vit, ne montoit guere au-delà de six à sept cens personnes. « Ils vont

» ordinairement à cheval, disoit cette
» femme ; mais quand ils veulent
» exercer leur vîtesse, ils courent
» à pied avec plus de légéreté, que
» le coursier le plus vigoureux. La
» grandeur de leurs chevaux n'est
» point proportionnée à celle de
» l'homme qui les monte ; & ils sont
» d'ailleurs en assez mauvais état. Ils
» ne servent pas seulement de mon-
» ture ; les sauvages en mangent
» lorsqu'ils n'ont pas d'autres provi-
» sions. Il est cependant rare qu'elles
» leur manquent ; car rien n'étant à
» l'abri de leur vîtesse & de leur force,
» il n'est point de bêtes qu'ils n'attra-
» pent à la course.

» Tout est en commun chez eux ; ils
» ne paroissent avoir aucune notion de
» propriété. Ils prennent des femmes,
» & les quittent à leur volonté. Ils me
» regardoient, moi personnellement,
» comme un simple objet de curiosité,
» & non comme un être, dont le sexe
» pût servir à leur plaisir. Ils sont since-
» res, humains & tendres les uns envers
» les autres ; & pendant tout le tems
» que je demeurai avec eux, je n'y vis
» pas une seule querelle. Ils n'ont d'autre

» boiſſon que l'eau, & en avalent un
» ſceau à la fois. Ils portent les mêmes
» habits en hiver qu'en été : dans la
» premiere de ces deux ſaiſons, ils met-
» tent leur fourrure, le poil tourné du
» côté de la chair ; en été, il eſt en de-
» hors. Ils attachent ces vêtemens avec
» une courroie autour de leur cou. Les
» habits de l'homme ſont lâches &
» ouverts, & ceux de la femme, ſer-
» rés avec une eſpece de ceinture.

» Si des voiſins inquiets provoquent
» ces géans à la guerre, ils l'entre-
» prennent avec courage, & ne font
» jamais de quartier. Ils ont des chefs
» comme les autres nations ; mais ce
» qu'il y a de remarquable, c'eſt qu'il
» n'eſt pas permis à ces chefs, d'avoir
» plus d'une femme. Quand, par ha-
» zard, ils ont un enfant dont la taille
» eſt au-deſſous de l'ordinaire, ils le
» vendent à quelque peuple voiſin. Ils
» n'ont point de maiſons fixes ; ils font
» des cabanes de peaux, qu'ils tranſ-
» portent à leur gré d'un endroit à
» l'autre. Ils vivent de chair crue &
» de racines ; & lors qu'ils ſe ſentent
» l'eſtomac chargé, ils s'enfoncent une
» flêche dans la gorge, & vomiſſent

» de la bile mêlée de sang. Les fem-
» mes n'ont pas moins de sept à huit
» pieds de haut; les hommes en ont
» neuf à dix. Ils sont bien faits, quar-
» rés, & d'une force prodigieuse. Les
» deux sexes portent de long cheveux
» noirs, qu'ils laissent flotter sur le
» dos. Je restai six ans chez ce peuple
» humain; & je n'espérois plus de
» revoir ma patrie, lorsqu'étant sur
» le bord de la mer, je fus recueillie
» par une barque Espagnole, qui me
» ramena au Chili ».

Je ne citerai plus qu'un témoignage en faveur de la haute taille des Patagons : c'est celui d'un Anglois, ou plutôt de tous les Anglois qui montoient un vaisseau nouvellement arrivé de la mer du Sud. Voici ce que raconte l'auteur d'une relation toute récente, qui a été lui même témoin des détails qu'il rapporte.

« Notre navire étant entré à dix
» ou douze lieues de l'embouchure du
» détroit de Magellan, nous apperçû-
» mes du tillac, trente ou quarante
» Indiens, d'une taille extraordinaire,
» qui se tenoient sur la greve, & nous
» faisoient des signes d'amitié, comme

» pour nous inviter à venir à eux. Au
» moyen de nos téleſcopes, nous en
» découvrîmes un bien plus grand
» nombre, qui étoient à une demi-
» lieue plus avant dans les terres.
» Ils paroiſſoient d'une grandeur énor-
» me, que nous attribuâmes d'a-
» bord aux brouillards, dont l'air étoit
» chargé. Le capitaine réſolut de les
» voir de plus près, pour obſerver ce
» qu'il pourroit de leur figure & de
» leurs manieres. En conſéquence, il
» fit mettre dehors un canot à ſix ra-
» mes, pour lui & ſes officiers, & un
» autre à douze rames, pour venir à
» ſon ſecours, au cas que ces ſauvages
» entrepriſſent de lui faire violence.

» Etant deſcendu avec ſon lieute-
» nant, il avertit, par geſtes, les Pata-
» gons, qui s'empreſſoient en foule au-
» tour de lui, de ſe retirer; ce qu'ils firent
» ſur le champ. Leur troupe groſſiſſoit
» à chaque inſtant; & lorſqu'ils furent
» à cent pas du rivage, les Anglois
» s'avancerent vers eux. Ces ſauvages
» les regardoient avec l'air de la plus
» grande ſurpriſe, & ſourioient en
» même tems, à ce qu'il paroiſſoit,
» en obſervant la diſproportion de

» notre taille avec la leur. On se donna
» de part & d'autre, des marques d'ami-
» tié: les Indiens témoignerent leur satis-
» faction, en chantant des airs bisar-
» res, & en frappant dans leurs mains.
» Le capitaine, qui s'étoit approché
» d'eux, distribuoit aux femmes & aux
» enfans, des rubans, des colliers,
» des grains de verre, & d'autres baga-
» telles, qu'ils sembloient recevoir
» avec un plaisir infini. Pour rendre
» cette distribution plus facile, il les
» fit asseoir à terre; & leur grandeur
» étoit si extraordinaire, que, même
» dans cette position, ils étoient en-
» core presque aussi hauts, que nos
» gens qui se tenoient debout. Quoi-
» que le capitaine eût lui-même près
» de six pieds, il ne pouvoit atteindre
» de sa main, au-dessus de la tête du
» plus petit de ces géans. Plusieurs
» d'entre eux lui frappoient sur l'é-
» paule; & quoique ce fût pour lui faire
» caresse, leurs bras tomboient avec
» tant de pesanteur, que tout son
» corps en étoit ébranlé.

» Les Patagons inviterent les An-
» glois à s'avancer avec eux dans les
» terres, leur montroient de la fu-

» mée qui s'élevoit à quelque distance,
» & portoient la main à la bouche,
» comme pour leur offrir à manger. Le
» capitaine, en refusant leurs offres,
» leur proposa, avec les mêmes gestes,
» de venir sur le vaisseau qu'il leur
» montra; mais ils se refuserent égale-
» ment à cette invitation. Ainsi, après
» avoir passé deux heures dans ce muet
» entretien, on se sépara, en se fai-
» sant réciproquement divers signes
» d'amitié. Nos gens eurent bien de
» la peine à se dérober à ces caresses,
» sur-tout à celles des femmes, dont
» les traits du visage répondoient trop
» parfaitement à leur énorme corpu-
» lence. Nous observâmes que ces peu-
» ples regardoient fréquemment le so-
» leil, avec un air d'adoration, faisant,
» avec le doigt, certains mouvemens,
» pour désigner quelque chose qu'ils
» auroient voulu, sans doute, que
» nous entendissions. Quand ils virent
» que nous allions partir, ils en fu-
» rent si affligés, qu'ils se mirent à
» pousser des cris lamentables, qui
» s'entendoient encore à une très-
» grande distance en mer ».

Tant de témoignages réunis & si

positifs, semblent former un corps de preuves, d'autant plus puissant, qu'on ne peut guere leur opposer que des argumens négatifs. Cependant les gens éclairés, les philosophes, refusent d'adhérer à cette foule d'autorités, que d'autres voyageurs, peut-être plus dignes de foi, & sur-tout plus clair voyans que les premiers, régardent comme autant de mensonges. Je ne citerai que le fameux navigateur Jean de Narborough, que Jacques II, roi d'Angleterre, envoya aux terres Magellaniques, pour en avoir une connoissance plus détaillée. Il le choisit, comme le plus capable de répondre à ses vues, & fit équipper deux vaisseaux de guerre, dont il lui donna le commandement. Ses instructions portoient, « qu'il observeroit la nature du terroir, les » fruits, les arbres, les graines, les » oiseaux, les bêtes, les pierres, les » minéraux & les poissons du pays; » qu'il remarqueroit, sur-tout, le na- » turel & les inclinations des habi- » tans; qu'il entreroit en liaison avec » eux; qu'il leur feroit connoître le » pouvoir & les richesses de la nation » Angloise; qu'il tâcheroit de gagner

» leur affection, & établiroit un com» merce avec ces peuples ».

Narborough s'est conformé aux intentions de son maître, & a pris les éclaircissemens les plus capables de le satisfaire. Mais, pour me renfermer dans mon sujet, je ne rapporterai que ce qui concerne les Patagons. Arrivé sur cette côte, & marchant à une lieue du rivage, il apperçut des traces d'hommes, qu'il mesura; elles n'étoient que d'un demi pouce plus larges & plus longues que son pied. Dans un autre endroit, il vit des Indiens, dont la taille étoit médiocre, & ne surpassoit pas celle des Anglois. Par-tout il fait remarquer, que ces gens là ne sont pas plus hauts que les Européens; & pendant le tems qu'il commerça avec eux, dans plus de vingt endroits différens, il proteste n'en avoir jamais rencontré, dont la grandeur fût extraordinaire à l'espèce humaine. Son témoignage, de la vérité duquel on ne sçauroit douter, est précis à cet égard, & peut certainement en contre-balancer beaucoup d'autres, étant celui qui a le mieux vu cette contrée. Winter, qui avoit fait, avant lui, le même

voyage, dit en termes formels, « que
» ces hommes ne sont pas de si grande
» taille que les Espagnols le racontent;
» qu'il y a des Anglois plus grands que
» le plus haut d'entre eux; que les Cas-
» tillans ont abusé des termes, dans
» leurs relations, n'imaginant pas que
» d'autres voyageurs viendroient si-
» tôt les convaincre de fausseté ».

En examinant ces diverses dépositions, sur un fait si curieux, me disoit un homme, qui a été à portée de rassembler ces témoignages, sur les lieux mêmes, « on ne peut guere se défen-
» dre de croire que tous ont dit vrai;
» c'est-à-dire, que chacun a rapporté
» les choses, telles qu'il les a vues;
» d'où il faut conclure que l'existence
» des géans est un fait réel. Mais pour
» accorder ces deux opinions, on doit
» observer, que la plupart de ceux
» qui tiennent pour la négative, par-
» lent des sauvages qui habitent les
» côtes orientales & occidentales de
» la Magellanique; les autres, au con-
» traire, n'ont en vue que les Pata-
» gons, qui font leur résidence dans
» l'intérieur du pays, d'où ils ne vien-
» nent sur le rivage, que très-rarement

» & par intervalles. Ce peuple farou-
» che & timide, voyant arriver fré-
» quemment des vaisseaux d'Europe,
» s'est éloigné des bords de la mer, &
» a gagné les montagnes, pour se dé-
» rober à la vue des étrangers.

» C'est sans doute, pour cette rai-
» son, que l'on en voit aujourd'hui
» moins souvent qu'autrefois; & c'est ce
» qui doit dissiper les soupçons qu'on
» pourroit avoir, sur la fidélité des an-
» ciennes relations à cet égard. Elles
» sont d'ailleurs confirmées par des
» voyageurs plus modernes, qu'on ne
» peut, sur aucun fondement, soup-
» çonner de mauvaise foi. Le vrai
» moyen de mettre la chose hors d'in-
» certitude, étoit d'apporter en Eu-
» rope le corps, ou le squelette entier,
» d'un de ces géans Patagons : il est
» même très-extraordinaire qu'on ne
» l'ait pas fait, puisque les commandans
» des vaisseaux en ont enlevé plusieurs,
» qui sont morts durant la traversée ».

Pour revenir à Magellan, que cette digression nous a fait perdre de vue, il n'avoit pas encore découvert le détroit, lorsqu'il se forma contre lui une conspiration qui manqua de lui

coûter la vie. Le long séjour que l'hiver l'avoit obligé de faire au port Saint-Julien, le contraignit de restreindre au pur nécessaire la distribution journaliere des vivres. On s'étoit flatté de rencontrer bientôt ce fameux détroit; mais lorsque les pilotes, envoyés pour le reconnoître, rapporterent qu'ils n'avoient trouvé que des culs-de-sacs, chacun commença de désespérer de la réussite. La mutinerie se mit dans l'équipage; l'on disoit tout haut, que ce passage prétendu n'étoit qu'une chimere, & qu'il y avoit de la folie à s'obstiner plus long-temps dans une pareille recherche; que le parti le plus sage étoit de retourner en Europe. Des murmures on en vint au dessein formé d'attenter à la vie du général; mais cette trame étant découverte, on fit le procès aux coupables, dont trois moururent sur un gibet; les autres furent abandonnés sur la rive.

Après cette expédition, Magellan quitta la baye de Saint-Julien. Une navigation de quarante ou cinquante lieues le conduisit dans un enfoncement qui avoit toutes les apparences

d'un détroit. La nature des vents, celle des courans, & la vue de quelques fanons de baleine, que la mer avoit jettés sur le rivage, furent les premiers fondemens, sur lesquels il établit ses conjectures. Tout s'accordant à les confirmer, il ne douta plus qu'il ne fût à l'entrée du canal de communication, qui joint la mer du nord à celle du sud. L'escadre entra dans cette embouchure, qui s'étend vers l'ouest, sur une largeur de deux ou trois lieues. Comme on n'appercevoit aucune issue, & qu'on trouvoit la mer sans fond, on envoya une chaloupe, qui découvrit enfin un cap avancé sur un autre océan. A cette nouvelle, les cris d'allégresse se répandirent par-tout l'équipage : des larmes de joie tomberent des yeux du commendant. Il nomma cette pointe de terre, *le Cap Desiré*; & ses gens, par une acclamation générale, donnerent, au détroit, celui de Magellan, qu'il a toujours conservé. Les naturels du pays l'appellent Kaika. Sa longueur est d'environ cent dix lieues, & sa largeur très-inégale, ayant d'un côté les Patagons, & de l'autre,

la Terre de Feu. On y voit plusieurs beaux havres, où l'on trouve de très bonne eau ; mais on y mouille difficilement, même proche des côtes, faute de fond, excepté dans quelques rivieres, ou entre des rochers. Ainsi, lorsqu'on y est surpris par des vents contraires ou quelque tourbillon, le danger n'y est jamais médiocre. La terre, des deux côtés, est bordée de montagnes fort élevées, & couvertes d'une neige éternelle. A l'est & à l'ouest, on rencontre plusieurs isles, entre lesquelles la mer passe avec autant de force, qu'à l'entrée même du détroit. Sa largeur n'a nulle part moins d'une lieue, ni plus de quatre. Il y a des endroits serrés, où les montagnes des deux rivages sont si hautes, qu'elles paroissent toucher le ciel. Le soleil n'y pénetre jamais, ou ne s'y montre qu'un moment. En hiver, les nuits y sont de dix-sept heures. L'air y est si froid, que les Espagnols ne jugerent pas à propos de s'y arrêter. Ils entrerent dans la mer Pacifique ; & après avoir vogué plus de trois mois, ils arriverent enfin aux isles Philippines. Ils en prirent possession pour la

couronne d'Eſpagne ; & le brave Magellan combattant pour le roi de Sebu, ſon allié, contre celui de Mathan, fut tué d'un coup de lance, laiſſant après ſa mort un nom immortel dans l'Europe, pour avoir le premier fait, par mer, le tour du monde.

Sebaſtien Cano, un de ſes compagnons, ramena en Eſpagne ſon vaiſſeau nommé la *Victoire*, trente-ſept mois après ſon départ de Seville. Le total de la route, ſuivant l'eſtimation des Caſtillans, étoit de quatorze mille quatre cens ſoixante lieues, d'orient en occident. Ils remarquerent avec une très-grande ſurpriſe, que le jour de leur arrivée, qu'ils croyoient être le 6 ſeptembre, étoit réellement le 7. C'eſt la premiere fois qu'on a eu lieu de faire cette obſervation, ſi ſouvent réitérée depuis, qu'en naviguant autour du monde, ſelon le cours du ſoleil, on gagne un jour en trois ans, comme on en perd un, ſi l'on fait la route en ſens contraire. Ce n'eſt que par cette navigation, qu'on a commencé d'être parfaitement certain de la ſphéricité de la terre.

Le vaiſſeau la *Victoire* fut iſſé à terre à Seville, & ſoigneuſement con-

ſervé, comme un monument de cette mémorable expédition, qui avoit ſoumis à la puiſſance Eſpagnole les iſles Mariannes, les Philippines & les Moluques. Sebaſtien Cano vint à la cour, & fut reçu de l'empereur avec des éloges & des careſſes proportionnés à l'importance de ces trois conquêtes. Il remit à Charles-Quint les lettres des rois de Ternate & de Tidor, qui ſe reconnoiſſoient ſes vaſſaux. Il lui préſenta quelques Indiens des Moluques, dont il y en avoit un ſi ruſé dans le commerce, que la premiere queſtion qu'il fit, dès qu'il put s'énoncer en caſtillan, fut pour s'informer combien le ducat valoit de réales, combien la réale valoit de maravedis, & combien on avoit de poivre pour un maravedis. L'empereur défendit qu'on laiſſât retourner cet homme dans ſon pays; tous les autres y furent renvoyés.

Je ſuis &c.

Des pays Magellaniques, ce 31 Août 1751.



LETTRE CL.

SUITE DES TERRES MAGELLANIQUES.

LA découverte du détroit de Magellan fut regardée par toutes les nations de l'Europe, comme un avantage commun, auquel tous les navigateurs avoient le même droit. Les efforts qu'ont fait les Espagnols pour en exclure les étrangers, n'ont abouti qu'à des dépenses excessives, dont ils ont enfin reconnu l'inutilité. Ils avoient commencé par faire construire à son embouchure, un port qu'ils appellerent *Nom de Jesus*, & où ils laisserent cent cinquante habitans. Plus loin, ils bâtirent une place nommée *Philippe-Ville*, qu'ils garnirent d'une bonne artillerie. Ils y mirent une garnison de quatre cens hommes ; mais pendant trois ans qu'ils employerent à former cette colonie, ils ne tirerent aucun fruit de leurs plantations. Le sol se refusoit à leur travail ; & les bêtes

féroces venoient souvent les attaquer jusques dans le fort. Enfin, manquant de provisions, & n'en recevant point d'Espagne, la plupart eurent le malheur de périr de faim & de misere. Ce lieu a pris de là le nom du *port de famine*. On y voit encore quelques restes de bâtimens, quoiqu'ils soient actuellement presque tous ensevelis dans la terre. Le grand nombre de morts qui demeurerent sans sépulture, ayant infecté l'habitation, ceux qui leur survécurent, furent contraints de l'abandonner. Ils se chargerent de tout ce qu'ils eurent la force d'emporter; & prenant chacun son fusil, ils allerent errans sur la côte, pour y chercher leur nourriture. Il y en avoit de si foibles, qu'ils pouvoient à peine se traîner. Ils passerent ainsi une année entiere, mangeant des feuilles, des fruits, des racines & quelques oiseaux. De quatre cens, se trouvant réduits à vingt-trois, entre lesquels on ne comptoit que deux femmes, ils résolurent de prendre le chemin de la riviere de la Plata; mais la plupart moururent avant que d'y arriver.

Philippe-Ville étoit située dans l'en-

droit le plus agréable du détroit de Magellan ; & c'est la beauté de ce lieu qui avoit séduit les Espagnols. Non loin de là, coule une riviere, dont les sinuosités offrent l'aspect le plus riant. De chaque côté, on apperçoit un bosquet d'arbres superbes, qui penchent leurs têtes sur les deux bords, & forment un ombrage délicieux. Les chants variés d'une foule d'oiseaux, & les parfums des fleurs qui embellissent ses rives, semblent s'être réunis dans cette extrêmité du monde, pour tenir enchantés tous les sens du voyageur. Telle est cette charmante contrée, dont les beautés ne sont gûere connues que des sauvages, qui probablement y sont peu sensibles, tandis qu'elles feroient les délices d'un homme de goût & d'un philosophe.

Parmi les arbres, il y en a plusieurs dont le tronc a près de trois pieds de diametre. Leurs feuilles toujours vertes ressemblent à celles du laurier ; leur écorce épaisse, & grise à l'extérieur, d'un goût de poivre, & d'une odeur pénétrante, est la véritable ecorce de Winter, ainsi nommée, parce que cet Anglois est le premier qui

l'ait apportée en Europe. Il l'avoit prise dans le détroit de Magellan; & elle avoit été fort utile à tous les gens de son vaisseau. Elle leur servoit d'épices pour assaisoner leur nourriture, & de remede contre le scorbut. Les naurels du pays sont toujours munis de cet antidote, contre les accidens qui arrivent à ceux qui mangent imprudemment de la chair de lion marin.

La grande isle de la Terre de Feu, ou plutôt une multitude d'isles, connue sous cette dénomination, forme, avec la Patagonie, la principale partie du détroit de Magellan. Ces isles furent ainsi appellées par les premiers navigateurs, qui y découvrirent beaucoup de feu & de fumée. C'est un pays extrêmement montagneux; mais on y trouve aussi de très-belles vallées, & des prairies arrosées d'une infinité de ruisseaux. Les hommes y vont nuds, malgré un froid excessif; & les femmes ne couvrent ce qu'elles n'osent montrer, qu'avec des plumes d'oiseaux. La principale occupation est la pêche; & les canots sont faits d'écorce d'arbre. Le pays ne produisant rien d'utile pour les vaisseaux, on a négligé de le connoître. Les Caf-

tillans qui l'ont apperçu les premiers, y ont fait peu d'attention ; des montagnes glacées ne devoient pas tenter les possesseurs du Pérou. Le hazard seul a donc pu en donner quelque connoissance.

Les opinions sont encore très différentes sur le compte de ses habitans : les Espagnols, qui ne voient pas comme d'autres, & pour qui tout est merveilleux, les appellent des géans ; mais ces géans prétendus ne sont grands qu'en courage, & croient leur indépendence plus assurée par une vie simple & frugale, que par une haute stature. On les dit blancs comme les Européens ; mais ils se défigurent le corps, & changent la couleur naturelle de leur visage par des peintures bizarres. Ils portent un collier d'écailles de moules, blanches & luisantes, & autour du corps, une ceinture de cuire. Leur nourriture est une certaine herbe amere, dont la fleur ressemble à nos tulipes ; & leurs logemens sont des cavernes. Ils rendirent des services infinis aux premiers Espagnols, travaillant avec eux, & les nourrissant du fruit de leur pêche.

Soit que ces barbares fissent quelque demande ou quelque réponse, on ne comprenoit rien à leur idiome. Sans cesse ils répétoient *hoo*, *hoo*, sans qu'on pût dire, si c'étoit un cri naturel, ou quelque mot propre de leur langue. Ils témoignoient la plus grande aversion pour tout ce qu'on leur offroit à manger ou à boire : d'ailleurs ils n'avoient aucune peine à voir des étrangers, & vivoient avec eux sans crainte & sans défiance. Ils étoient assez dociles, & paroissoient capables d'instructions ; il n'en est pas tout-à-fait de même dans le reste de la contrée, où, pour l'ordinaire, les équipages des vaisseaux sont mal accueillis.

Cette terre, la plus méridionale du monde connu, n'offre de loin que des montagnes étonnantes par leur hauteur, & toujours couvertes de neige : on ne se représente pas ce que cet aspect a d'hideux. D'un de ces monts, qui domine sur tous les autres, il sort un volcan qui jette sans cesse une épaisse fumée; la clarté du jour ne nous permit pas d'y appercevoir de la flamme.

Quelque affreuse que soit cette vue

la Terre des Etats a quelque chose de plus horrible. On donne ce nom à une isle découverte par Jacques le Maire, dont l'extrême stérilité ne présente aux yeux, qu'une suite de rochers inaccessibles, hérissés de pointes aiguës, environnés de précipices, & suspendus de maniere à inspirer de l'effroi. Les rocs, qui leur servent de bases, ne semblent séparés les uns des autres, que par des crevasses qui pénetrent dans la substance même des rochers, jusqu'à leurs racines les plus profondes. Enfin l'imagination ne peut rien se figurer de plus sauvage ni de plus triste que cette côte, pire que toutes celles de la Norvege ou du Groenland. Quoique plus élevée que la terre de Feu, elle n'a guere que douze lieues d'étendue; & la neige qui la couvre, la rend inhabitable. Dans les tems calmes, on voit sur ses bords des troupeaux de veaux marins, qui, par leurs bonds & leurs sauts, semblent se réjouir du passage des voyageurs. Plus on les regarde, plus ils paroissent s'animer; & le bruit même que l'on fait, les excite à de nouveaux jeux.

Entre la Terre de Feu & celle des Etats

Etats, se trouve le fameux détroit de le Maire, dont la découverte immortalise ce navigateur. Les Hollandois ayant accordé à une compagnie de commerce, le privilege exclusif d'aller aux Indes par le détroit de Magellan, le Maire, qui n'étoit point de cette compagnie, imagina de trouver un chemin, sans passer par ce détroit, & conséquemment, sans contrevenir au privilege. Il s'associa à Guillaume Schouten, plus exercé que lui dans la marine; & se flattant l'un & l'autre de découvrir des pays, d'où ils rapporteroient de précieuses marchandises, ils équiperent à Horn deux bâtimens, avec lesquels ils firent voile vers le Brésil.

Le peuple, selon sa coutume, parla diversement de ce voyage, dont on avoit caché le dessein, & donna aux intéressés le nom de chercheurs d'or. Rien ne ressembloit mieux aux premieres expéditions de Gama & de Magellan, entreprises avec une égale confiance, un égal succès, mais sans objet certain, sans clarté dans les lumieres, sans ressource dans les fâcheuses suppositions, en un mot,

comme au hazard. Ils n'en ont pas acquis moins de gloire, & ont, au-dessus des conquérans ordinaires, le bonheur de n'avoir ni ravagé des états, ni tourmenté les peuples. Ils ont découvert plus de pays, qu'Alexandre n'en a dévastés ; & en ouvrant une communication entre les deux mondes, ils ont enrichi l'ancien de toutes les productions naturelles, de tous les usages utiles du nouveau.

Ce fut pendant cette navigation, que passant près de la côte Magellanique, le Maire & Schouten crurent aussi appercevoir des géans. Ils donnerent le nom de *Terre des Etats*, à l'isle affreuse dont je viens de parler; celui de cap de Horn, à la pointe méridionale de la Terre de Feu ; celui de Barnvelt, à d'autres petites isles, & nommerent enfin *détroit de le Maire*, le passage qu'ils venoient heureusement de découvrir au sud-est de celui de Magellan. Cette nouvelle route, qui ouvre le commerce de la mer Pacifique, a fait négliger l'ancienne, qu'on ne fréquente plus guere, à cause de sa longueur & de ses difficultés. Mais, selon l'avis des marins les plus expérimentés, on

feroit très-bien de les abandonner l'un & l'autre, & de ne passer, ni à Magellan, où la traversée est très-dangereuse, ni même au détroit de le Maire, où les courans font toujours quelques obstacles; mais de s'avancer plus au sud, en tournant toutes les terres. On auroit, par ce chemin, une mer plus traitable; & l'on éviteroit les embarras qu'on éprouve en doublant le cap de Horn. Ces mêmes marins sont aussi d'avis, que pour aller d'Europe aux isles orientales, on devroit préférer cette route à celle du cap de Bonne-Espérance; que, quoique plus longue en espace, elle demanderoit beaucoup moins de tems. En effet, quand on a une fois passé le cap de Horn, où se trouve la plus grande difficulté, on avance fort vîte dans la mer Pacifique; au lieu que par l'autre chemin, il faut aller chercher les vents alisés, & s'assujettir aux moussons. De plus, l'habitude de faire cette traversée par l'occident, donneroit une utile facilité de cultiver les anciennes découvertes, & d'en tenter de nouvelles. Toute la partie méridionale de notre globe est en-

core ignorée. Il n'y a pas d'apparence qu'une si vaste étendue ne soit occupée que par des mers. On y a découvert des caps & des côtes qui peuvent désigner un continent. Dans ce nouveau monde austral, séparé de toute communication avec l'ancien, on doit trouver un germe de choses tout-à-fait neuves, des branches entieres d'un commerce inconnu, & de merveilleux spectacles physiques & moraux. Que de peuples différens entr'eux, & certainement très-dissemblables à nous, pour la figure, les mœurs, les usages, les idées, le culte ! Que d'animaux, d'insectes, de poissons, de plantes, d'arbres, de fruits, de marbres, de pierres précieuses, de fossiles, de métaux, &c ! Il s'y trouve, sans doute, dans tous ces genres, une infinité d'especes, dont nous n'avons pas même de notions, puisque ce monde n'a jamais eu aucune rélation avec le nôtre. Il est vraisemblable que la nature n'a point négligé ces climats, & qu'on y verroit, comme ailleurs, des marques de sa variété & de sa profusion. Mais si l'on n'a point encore pénétré dans ce segment du globe, c'est, sans doute, parce

qu'on aime mieux cultiver ſon pays, que d'aller chercher des glaces & des animaux dans le pôle auſtral.

De tous ces cantons, celui que nous connoiſſons le moins, eſt la partie qui s'étend depuis l'embouchure orientale du détroit de le Maire, juſqu'à l'oppoſite du cap de Bonne-Eſpérance, & au-de-là, en tirant vers l'orient. » Quelque diſgraciée qu'elle ſoit de » la nature, il ne s'enſuit pas, me di- » ſoit un voyageur politique & phi- » loſophe, qu'elle ſoit ſans habitans, » puiſqu'on en a trouvé dans le Groen- » land, où le froid n'eſt pas moins » rigoureux. Le tempérament des » animaux eſt toujours analogue à la » nature du climat : c'en eſt une preuve » bien forte, que d'avoir vu les ſau- » vages de la Terre de Feu, vivre tout » nuds au milieu de l'hiver, dans une » contrée où le froid de la moyenne » ſaiſon étoit inſupportable aux Euro- » péens. Le corps humain ſe forme, » par l'haditude, à des choſes qui » paroiſſent incroyables à ceux qui ne » l'ont point contractée. D'ailleur sces terres pourroient être ſtériles, ſans que la navigation y fût infructueuſe.

» On ſait aſſez que dans de pareilles
» régions, vers le nord, il ſe fait cha-
» que année un très-riche commerce
» de poiſſon, d'huile de baleine &
» de fourrures. Dans ce qui concerne
» la température de l'air, les animaux
» ſont plus robuſtes que les végétaux;
» & parmi les animaux, l'homme eſt
» plus capable que nul autre, de réſiſ-
» ter aux effets de la grande diver-
» ſité des climats ».

» Mais avant que de pénétrer juſ-
» ques ſous le pôle, il eſt des terres
» connues & déſertes, où l'on pourroit
» fonder des colonies. Telle eſt, par
» exemple, toute la partie orientale &
» abandonnée de la Magellanique, au-
» trement dite, la Patagonie. Un établiſ-
» ſement Européen y réuſſiroit, ſans
» doute, ſi l'on vouloit ne pas le négli-
» ger dans les premieres années, com-
» me on a fait à Philippeville. Il ne
» manque à ce canton, que du bois
» propre à bâtir; à cela près, c'eſt un
» des bons pays de l'Amérique; l'air y
» eſt très-ſain, & fournit d'excellens
» pâturages pour les beſtiaux qu'on
» voudroit y élever. Ceux qui l'ont le
» mieux examiné, conviennent tous,

» qu'au milieu de ces âpres montagnes,
» il y a des contrées garnies de ver-
» dure & de beaux arbres, arrosées
» par de bonnes rivieres; que l'on peut
» s'y fournir abondamment de vivres,
» d'oiseaux, de poissons, de fruits, de
» légumes; qu'on y trouve des marais
» salans, & assez de bois pour remé-
» dier à l'inclémence naturelle des sai-
» sons; & qu'enfin, tout ce qui croît
» en Europe, y réussiroit également.

» Les productions propres au com-
» merce, sont l'huile & les peaux de
» lions marins, les terres à teinture,
» les pelleteries, & différentes sortes
» de laines, plus douces, plus fines
» même que la soie. On auroit aisément
» toutes ces marchandises, pour des
» bagatelles de fer & de verre, dont on
» a coutume de négocier avec les sau-
» vages, & principalement pour des
» morceaux d'étoffe rouge: les habi-
» tans de la Terre de Feu en sont si avi-
» des, qu'ils se jettent sur tout ce qui
» porte cette couleur, arrachent les
» bonnets des matelots, & jusqu'à la
» crête même des poulets. Il est
» vrai que dans leur façon de penser,
» ils sçavent calculer si la peine de se

» procurer certaines commodités de la
» vie, n'est pas plus onéreuse, que ces
» commodités même ne sont agréa-
» bles; qu'en se déterminant à les avoir,
» ils restent dans une indolence pure-
» ment animale, & nous regardent
» comme des fous, d'essuyer tant de
» fatigues, pour des choses aussi fri-
» voles, que des vêtemens, des mai-
» sons, &c, dont il leur paroît plus court,
» & même plus facile de se passer. Mais
» quelque attachement que ces peuples
» bruts aient pour leurs vieux usages,
» il est impossible qu'ils ne soient enfin
» entraînés par l'exemple d'une vie plus
» douce & plus commode. Les premiers
» habitans de la Grece sauvage ne va-
» loient, sans doute, pas mieux que ceux
» du détroit de Magellan, lorsqu'ils fu-
» rent policés par Cadmus, qui lui-
» même ne valoit peut-être pas nos chefs
» de colonies. Ne tenons-nous pas aussi
» notre premiere forme de ce fameux
» marchand Tyrien, si connu sous le
» nom d'Hercule, qui, passant dans les
» Gaules à son retour d'Espagne, nous
» apporta quelque teinture des con-
» noissances de l'orient ?

» On compte parmi les avantages

»de la terre Magellanique, cette mul-
»titude de chevaux, de bœufs, & d'au-
»tres bestiaux sauvages, qui se trou-
»vent sur cette côte, principalement
»vers le Paraguai, & qu'on présume
»être de race Espagnole. Ils errent jus-
»qu'aux environs du détroit; & l'on
»croit qu'à la longue, ils peupleront
»toute cette vaste solitude.

»Les perles qui se pêchent dans cette
»mer, sans être ni fort grosses, ni de la
»plus belle eau, y sont en très-grande
»quantité, & très-faciles à ramasser.
»On y voit aussi des nacres d'huitres,
»de moules, ou d'autres bivalves,
»qui passent pour les plus grandes, les
»plus belles qu'il y ait peut-être dans
»l'univers. Les pétrifications, les co-
»quillages sont devenus, plus que ja-
»mais, un objet de commerce, depuis
»qu'on se plaît à former, dans toute
»l'Europe, des collections d'histoire
»naturelle. On sait jusqu'à quel prix
»les plus rares sont poussés dans les
»ventes; or il n'y en a nulle part d'aussi
»beaux, & en aussi grand nombre, que
»sur cette côte, sur-tout dans le voisi-
»nage du Cnili. Ils sont si agréablement
»variés, pour la couleur & pour la fi-

» gure, que nos amateurs s'estime-
» roient heureux, de pouvoir orner
» leurs cabinets de ces mêmes coquil-
» les, dont les naturels du pays ne
» se servent que pour faire de la chaux.
» On sait combien l'espece de Burgau,
» connue sous le nom de Magellan, est
» recherchée; & si ces nacres deve-
» noient plus communes, on les em-
» ploieroit en placages, en panneaux,
» en rocailles dans l'intérieur des ap-
» partemens.

» Peut-être tireroit-on encore plus
» de profit des baleines, dont l'huile
» est aujourd'hui l'objet d'un fort grand
» commerce. La pêche de ces animaux,
» qui jusqu'à présent n'a eu lieu que
» dans le nord, est cependant si lu-
» crative, que, malgré le travail &
» les dangers qui l'accompagnent, il
» n'est rien que ne fassent les Hollan-
» dois, pour s'en emparer exclusive-
» ment. Au sud, les baleines plus grof-
» ses que dans la mer septentrionale,
» sont en même tems si nombreuses,
» qu'elles y embarrassent quelquefois la
» navigation. Si cette pêche donne
» trop de peine, on peut la rempla-
» cer par celle du lion marin, moins

» difficile, moins coûteuse, & qui
» fournit aussi beaucoup d'huile. Enfin,
» l'obstacle du froid, qui chasse les
» pêcheurs du nord, & les oblige
» à construire des fourneaux sur les
» navires même, est moindre à Ma-
» gellan, où l'expérience prouve qu'on
» peut passer l'hiver, & se bâtir des
» habitations supportables. Concluez
» que cette terre, qu'on regarde
» comme si ingrate, ne laisse pas
» d'avoir ses ressources. C'est aux négo-
» cians de profession à décider, si la
» proportion se trouveroit telle qu'elle
» doit être, entre les frais de l'équip-
» pement, & le profit des retours.

» Une colonie Françoise, établie sur
» la côte de Magellan, seroit à même
» de tenter de nouvelles découvertes
» dans des pays qu'on n'a fait, pour ainsi
» dire, qu'entrevoir jusqu'à présent, &
» dont plusieurs voyageurs ont parlé
» avec avantage. Les habitans de la terre
» du Saint-Esprit sont représentés
» comme accessibles, & ne manquent
» pas d'intelligence. L'air y est sain, le
» sol fertile, les bestiaux nombreux,
» le pays riche en productions précieu-
» ses, telles que le poivre, le gingem-

» bre, la muſcade, le maſtic, le co-
» rail, le ſucre, l'ébene, la cire, les
» plumes de héron, les racines & les
» bois de teinture.

» On fait encore plus d'éloge de la
» nouvelle Bretagne, ni trop voiſine,
» ni trop éloignée des Moluques, à
» portée de la Chine & de l'innom-
» brable quantité d'iſles de la mer du
» ſud, à l'ouverture de laquelle ce pays
» eſt placé. On vante la fertilité de ſon
» terroir, la beauté de ſes aſpects, la
» multitude de ſes habitans, dont on
» ne diſſimule pas néanmoins les mau-
» vaiſes qualités. Selon toute appa-
» rence, il doit contenir de riches
» tréſors, puiſqu'il eſt entiérement ſem-
» blable, à l'extérieur, aux autres iſles
» de ce même climat, qui produiſent
» des épiceries, de l'or, de l'argent,
» des pierreries, &c. La Carpenterie,
» ainſi nommé de Carpenter, capitaine
» hollandois, qui en à fait la découverte,
» a des côtes très-difficiles: on en parle
» comme d'un labyrinthe d'iſles & de
» détroits, où l'on a d'ailleurs de la
» peine à trouver de l'eau douce. La
» nouvelle Zélande, la terre de Die-
» men, ſituées vers le ſud, ſont tout-

» à-fait inconnues ; & l'on ne sait si l'on
» doit s'en rien promettre d'avanta-
» geux. Le sol, dans le voisinage de la
» mer, est nud & stérile, comme le seroit
» un terrein neuf, que l'océan auroit
» nouvellement abandonné.

» Les navigateurs qui ont apperçu tou-
» tes ces contrées, leur ont imposé, ou
» leur propre nom, ou celui de leur pays.
» Les Espagnols donnoient aux caps,
» aux isles, aux détroits de l'Amérique,
» le nom de la fête qu'on célébroit en
» Europe, le jour qu'ils en faisoient la
» découverte, & répandoient le long
» des côtes, tous les saints & les saintes
» du calendrier Romain? Parce que Co-
» lomb connoît quelques moines d'un
» couvent de l'Estramadure, la pre-
» miere isle qu'il rencontre, il l'appel-
» le Guadeloupe, du même nom que ce
» couvent. Les Phéniciens étoient plus
» sensés; ils vouloient que toutes les
» dénominations des lieux qu'ils par-
» couroient dans leurs navigations,
» apprissent quelque chose, ou sur
» leur situation, ou sur les propriétés
» du terrein. Lybie, dans leur langue,
» veut dire, pays brûlant; Afrique,
» pays de sable, Espagne, pays de

» chevaux; Bretagne, pays d'étain, &c.
» Les castillans, ayant demandé à des
» sauvages le nom d'une presqu'isle,
» ceux-ci leur répondirent, *Yucatan*,
» c'est-à-dire, nous ne vous enten-
» dons pas; que demandez-vous? &
» les castillans donnerent, à cette pres-
» qu'isle, ce nom d'uYcatan, qui lui est
» resté. Ils appellerent Larrones les
» isles Mariannes, parce que les habitans,
» assez heureux pour ignorer le tien &
» le mien, mangerent quelques provi-
» sions de leur vaisseau ».

De pareils entretiens, avec des vents favorables, nous menerent depuis le cap Victoire, jusqu'au cap Vierge, sans presque nous en appercevoir. Nous trouvâmes ce dernier au sortir du détroit de Magellan. Il est taillé à pic, & facile à reconnoître. Le dessus de la terre est plat, uni, & de moyenne hauteur. Il s'abaisse ensuite, & vient se perdre dans la mer, d'où il se releve jusqu'à deux fois, laissant plusieurs intervalles, & divers enfoncemens.

En avançant vers le nord, nous vîmes à notre droite les isles Malouines, ainsi nommées par des gens de Saint-Malo, qui les apperçurent au commen-

cement de ce ſiecle. Elles ſont encore très-peu connues ; & l'on ne ſait même pas ſi elles méritent de l'être. Plus haut nous rencontrâmes la baye S. Julien. Il fallut envoyer la chaloupe, pour en découvrir l'entrée, parce qu'elle eſt cachée par deux pointes de terre. Ce que cet endroit offre de plus utile, ſont des ſalines abondantes ; & quantité de poiſſons & d'animaux, qui nous procurerent l'amuſement de la pêche & de la chaſſe. Le pays eſt rempli de grandes dunes couvertes d'herbe ; & l'on trouve dans les vallées, & même ſur le penchant des montagnes, des écailles d'huitres, qui ſuivent les veines de la terre. Comme il n'y en a point dans le havre, j'ai jugé qu'elles étoient là depuis le commencement du monde, ou du moins depuis le déluge. On ne voit, à perte de vue, que montagnes ſur montagnes, à ſommet uni, ſans arbres ni buiſſons. Nous rencontrions aſſez ſouvent des autruches, mais jamais d'habitans, parce qu'ils ſe tiennent cachés, dès qu'ils apperçoivent des vaiſſeaux. Nous remarquâmes des endroits, près du rivage, où il y avoit eu des gens couchés, &

d'autres où l'on avoit fait du feu. Il n'y a point de doute, que les ſauvages ne nous viſſent ; mais aucun d'eux ne voulut s'approcher ; ſans doute qu'ils ont éprouvé les cruautés des Eſpagnols. La vie qu'ils menent eſt plus miſérable, que celle des animaux ; & ils doivent ſe trouver quelquefois dans une miſere extrême ; car il n'y a, dans tous les lieux que nous parcourûmes, ni bois, ni fruits, ni racines, tant le terroir eſt aride & ſablonneux. Il faiſoit un froid exceſſif ; mais ce tems n'eſt pas malſain pour ceux qui aiment le mouvement ; pour moi, je ne le trouvai point inſupportable. Il me donnoit un appétit extraordinaire ; & je mangeois du renard & du milan avec autant de plaiſir, que ſi c'eût été du veau ou du mouton. Tout ce que nous pouvions tuer, devenoit pour moi un excellent régal. Les autruches de ce pays ſont griſes ſur le dos, & blanches ſous le ventre ; mais leur plume n'eſt bonne à rien. Elles ont les jambes très longues, les ailes fort petites, un long cou, une petite tête, & le bec à-peu-près comme celui d'une oie. Du reſte, elles reſſemblent à un gros coq-d'inde ;

c'eſt un manger ſec, mais aſſez bon. Nous vîmes ſur la côte, des cignes plus gros que les nôtres, des canards, des cercelles, des hérons rouges, des perdrix, des bécaſſines, des faucons & des hiboux. Nous ne découvrîmes ni ſerpens, ni bêtes venimeuſes, ni rien qui puiſſe incommoder les habitans, à l'exception du froid & de la faim. La population n'y eſt pas nombreuſe; parce qu'elle ne l'eſt jamais chez les ſauvages, & qu'elle n'augmente qu'en raiſon de la ſageſſe ou de la bonté du gouvernement & des loix; or chez un peuple errant & vagabond, il ne peut y avoir ni loix ni gouvernement. On n'a trouvé, en Amérique, d'habitans nombreux, que dans le Mexique & le Pérou, c'eſt-à-dire, chez des nations policées, & conſéquemment ſédentaires. On en a vu pareillement dans quelques iſles, d'où l'on ne pouvoit ſortir pour aller vivre ailleurs, comme les ſauvages, c'eſt-à-dire, ſans demeures fixes, ſans projet pour l'avenir, en un mot, pour mener une vie abſolument contraire à la multiplication de l'eſpece.

Le port Deſiré ou du Deſir, ainſi

nommé par un navigateur Anglois, qui le premier en fit la découverte, ne m'a point paru plus habité que celui de S. Julien, quoique plus voisin du Paraguay. Nous y apperçûmes cependant quelques traces d'hommes; & parmi les animaux, nous vîmes une sorte de daims sauvages, que quelques voyageurs ont nommés moutons du Pérou. Ils sont à-peu près gros comme une jeune vache, ont le col long, le pied fendu, la laine fine, la queue courte, & la tête semblable à celle d'une brebis. Leur chair est excellente, soit qu'on la mange fraîche, ou qu'elle soit mise en salaison. Ces animaux marchent toujours en troupe, hennissent comme les chevaux, & ensuite se mettent à courir comme des cerfs. Pour les tuer, il faut se tenir en embuscade pendant la nuit, près des sources d'eau vive, où ils se rassemblent ordinairement. Les chasseurs se cachent dans les buissons, & les tirent à leur aise; mais si le daim entend le moindre bruit, il prend la fuite aussi-tôt, & s'échappe avec vîtesse.

Nous trouvâmes aussi des lievres d'une grosseur prodigieuse; car ils pesent plus de vingt livres; & lors-

qu'on les a dépouillés, ils ſont encore auſſi gros que des renards. Il croît, entre les rochers, des eſpeces de pois ſauvages, & diverſes ſortes d'herbes odoriférentes, les unes comme de l'ivraye, les autres comme de la ſauge. En les mangeant en ſalade, elles ſont un remede ſouverain contre le ſcorbut.

Non loin de cette baye, eſt une iſle toute peuplée de veaux marins. Nous y entrâmes, armés de gros bâtons; & en moins d'une heure, nous en primes plus de quatre cens. On les tue, en les frappant ſur la tête; & dès qu'ils ſont aſſommés, on leur coupe la gorge, pour en faire ſortir le ſang. Les mâles, quand ils ſont vieux, ont à-peu-près la groſſeur d'un veau. La chair en eſt auſſi belle, auſſi blanche, que celle de l'agneau, & très-bonne à manger fraîche, mais meilleure encore, quand elle a été quelque tems dans le ſel. Nous n'en vimes preſque que de jeunes; & la plupart tétoient encore. Une vieille femelle en allaite quatre où cinq, mais les chaſſe, s'ils ſe préſentent en plus grand nombre. Ceux que nous tuames étoient comme des chiens d'une médiocre grandeur. Nous dé-

graissâmes les plus gros ; & nous en fimes de l'huile pour notre usage. Elle nous parut aussi bonne que l'huile d'olive. On voit de ces veaux marins nager la tête hors de l'eau, tenant un gros poisson dans la gueule.

Quelqu'un du vaisseau nous dit que le Maire & Schouten avoient débarqué dans une isle voisine, & qu'on y verroit peut être encore un poteau avec une plaque de plomb, sur laquelle étoient gravées deux inscriptions hollandoises. Elles contenoient les noms de ces deux navigateurs, & des principaux officiers du navire, avec l'année & le dessein de leur voyage. Le Maire avoit pris possession de ce pays au nom des états généraux; ce qui n'empêcha pas les Anglois, plus de quatre-vingts ans après, de mettre cette même côte sous la domination de sa majesté Britannique, qui, sans doute, la cédera, à son tour, au premier qui voudra s'en emparer.

Du port Desiré, en avançant vers le nord, nous côtoyâmes le rivage, & doublâmes le cap Blanc. La partie la plus voisine de la mer est peu élevée ; plus avant elle paroît pleine de hauteurs. On y voit des montagnes dont les

sommets sont plats; & toute la côte, jusqu'à l'embouchure du fleuve de la Plata, n'est presque qu'une chaîne déserte de monts & de vallées. Cette embouchure est formée par le cap Saint-Antoine, & celui de Sainte Marie, éloignés l'un de l'autre de plus de quarante lieues. On en doit la découverte à Juan Diaz de Solis, qui arriva sur les bords de cette riviere au commencement du seizieme siecle, & fut tué par les Indiens. Sebastien Cabot y vint après lui; & quelques lingots d'argent, qu'il reçut des sauvages, firent juger qu'ils les tiroient des environs; de là est venu le nom de Rio de la Plata, ou fleuve d'argent, qui a prévalu sur celui de Solis, que lui avoient donné les Espagnols. Outre qu'il n'est pas profond à proportion de sa largeur, Il est rempli d'une infinité de bancs de sable, sur lesquels on trouve à peine deux brasses d'eau. Le plus considérable est à l'embouchure même, & rend le passage très-difficile. On l'appelle le banc des Anglois, soit qu'ils en ayent fait la découverte, ou qu'ils y ayent échoué les premiers. En douze ans, les Portugais y ont perdu huit navires. La navigation y est infi-

niment plus dangereuſe, ſurt-out dans les gros tems, que dans la mer même, où, quand les vents ſe déchaînent, on laiſſe le vaiſſeau voguer au gré des flots; au lieu qu'ici, on eſt toujours environné d'écueils & de rochers. D'ailleurs les eaux s'élevant auſſi haut qu'en plein océan, le bâtiment court riſque, par le peu de profondeur, de toucher le ſol, & de s'ouvrir, en retombant du haut de la vague au fond de l'abîme.

Nous n'entrâmes dans le fleuve, qu'après avoir pris toutes les précautions pour ne pas échouer. Nous côtoyâmes l'iſle des Loups, l'iſle de Maldonat, & l'iſle des fleurs. Celle-ci forme, avec l'extrémité du banc des Anglois, un paſſage étroit & difficile, dont nous eumes quelque peine à nous débarraſſer. De-là on arrive à Monte-Video, montagne iſolée, qui s'éleve en pain de ſucre, & au pied de laquelle on rencontre le premier port. Les Eſpagnols y ont établi une colonie depuis peu d'années, & bâti une fortereſſe. La Cour a permis aux habitans des iſles Canaries d'envoyer tous les ans à Buenos-Aires, un vaiſ-

ſeau chargé de vin & d'autres marchandiſes, à condition qu'ils ameneroient en même-tems, à Monte-Video, un certain nombre de familles, juſqu'à ce que cette colonie fût ſuffiſamment peuplée. Ce poſte, très-important pour les Eſpagnols, les rend maîtres de tout le pays ſitué entre la Plata, la mer & le bréſil. Les Portugais ont voulu plus d'une fois s'en emparer; mais il eſt défendu par une fortereſſe munie d'une bonne artillerie. Le fleuve, que nous fumes obligés de traverſer ici pour nous rendre à Buenos-Aires, eſt ſi large dans cet endroit, que n'étant encore qu'au milieu, nous perdîmes la terre de vue, & navigeâmes un jour entier, ſans découvrir l'autre bord.

Buenos-Aires n'eſt pas à plus de quarante lieues de Monte-Video; mais ce trajet eſt, ſans contredit, la partie du chemin la plus difficile, par la multitude de rochers & de bancs de ſables, dont elle eſt ſemée. On eſt obligé tous les ſoirs, de mouiller dans l'endroit où l'on ſe trouve; & le vaiſſeau doit toujours être précédé de deux chaloupes, où des hommes, la ſonde à la main,

ne cessent de marquer, par un signal, combien on a de brasses d'eau. Ces précautions n'empêcherent pas que nous ne touchassions deux fois le fond; mais comme ce fond n'étoit heureusement ni de pierre, ni de sable, la carene ne fut point endommagée.

Nous laissâmes à notre droite l'isle de Saint-Gabriel, où les Portugais ont fondé la colonie du Saint-Sacrement. Cette place, fortifiée d'un bon château, est comme l'entrepôt des marchandises de contrebande, qu'ils font passer sur les terres soumises à la couronne d'Espagne. Ils les envoyent jusqu'au Pérou; & non contens de faire ce commerce, ils reçoivent encore les vaisseaux de différentes nations, qui toutes s'enrichissent aux dépens des Espagnols. On nous assura qu'il y avoit alors dans le port de S. Gabriel, vingt navires Anglois, Portugais ou François, qui avoient déja vendu leur cargaison; en sorte que le pays se trouvoit abondamment pourvu des marchandises que nous apportions. Les Espagnols, à l'aide des Indiens du Paraguay, ont chassé plusieurs fois les Portugais de cette isle; mais elle leur a toujours

toujours été rendue; & depuis, ils se sont appliqués à la mettre hors d'insulte, par de bonnes fortifications.

Enfin nous jettâmes l'ancre à trois lieues de Buenos-Aires; mais nous ne pûmes débarquer que long-tems après. Nous vîmes la terre pendant quatre jours, sans qu'il nous fût possible d'y mettre le pied; & il s'éleva un vent d'ouest si furieux, que nous fumes vingt fois en danger de périr à la vue du port. Ce vent se nomme *pampero*, parce qu'il traverse la plaine des Pampas, qui a trois cens lieues de long, & s'étend depuis le fleuve, jusqu'aux confins du Chili. Ne trouvant rien, dans une si vaste étendue, qui puisse modérer son impétuosité, le pampero acquiert toujours de nouvelles forces, jusqu'à ce qu'en enfilant directement le canal de la riviere, il y souffle avec tant de violence, qu'on y court les plus grands risques. Si celui dont nous fûmes accueillis, nous eût pris à l'embouchure du fleuve, il est probable qu'il nous auroit jettés à plus de deux cens lieues en mer. Dans cet endroit de la Plata, la vue ne s'étend pas encore d'un bout de la riviere à l'autre.

Etant monté dans un lieu assez élevé, par un tems très-serein, je ne pus découvrir autre chose, qu'un horison terminé par l'eau, comme celui de la mer.

Le port de Buenos-Aires n'est ni à l'abri des vents, ni n'a assez de fond pour recevoir les gros bâtimens : ils ne peuvent approcher de cette ville, qu'à la distance de trois lieues. Je ne comprends pas pourquoi les Espagnols se sont établis dans une situation si peu commode, à moins qu'ils n'aient voulu se mettre à couvert de toute surprise, en empêchant que les vaisseaux ennemis ne puissent aller jusqu'à eux. Les barques mêmes, pour se rendre dans ce port, sont obligées de prendre un détour ; & c'est, Madame, par cette voye, que je suis enfin arrivé dans la principale ville du Paraguay.

Je suis, &c.

A Buenos-Ayres, ce 13 Octobre 1751.

Fin du Tome XII.

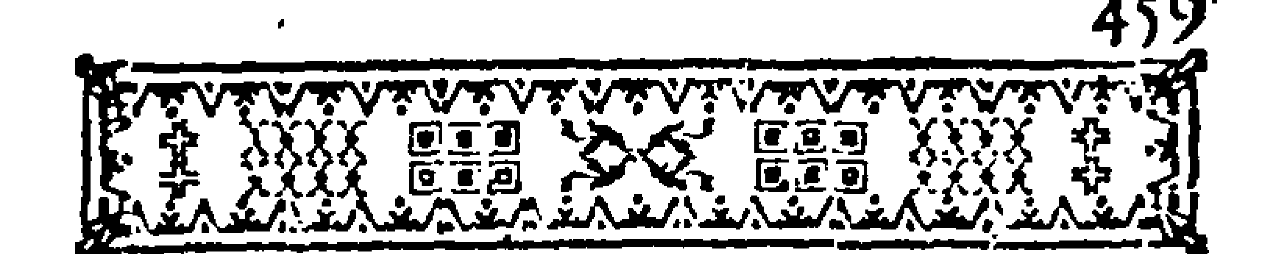


TABLE
DES MATIERES
Contenues dans ce Volume.

LETTRE CXXXVI.
TERRE-FERME.

LETTRE CXXXVII.

SUITE DE TERRE-FERME.

LETTRE CXXXVIII.

Suite de Terre-Ferme.

LETTRE CXXXIX.

LE PEROU.

LETTRE CXL.

SUITE DU PÉROU.

LETTRE CXLI.

SUITE DU PEROU.

LETTRE CXLII.

SUITE DU PEROU.

LETTRE CXLIII.

SUITE DU PEROU.

LETTRE CXLIV.

SUITE DU PEROU.

LETTRE CXLV.

SUITE DU PEROU.

LETTRE CXLVI.

SUITE DU PÉROU.

Comment

LETTRE CXLVII.

Le Chili.

LETTRE CXLVIII.

SUITE DU CHILI.

LETTRE CXLIX.

TERRES MAGELLANIQUES.

LETTRE CL.

Suite des Terres Magellaniques.

Fin de la Table du Tome douzieme.

APPROBATION.

J'AI lu par ordre de Monseigneur le Chancelier, les onzieme & douzieme volumes du *Voyageur François*, & je n'ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, le 25 juin 1770.

GUIROY.

CATALOGUE

De livres qui se trouvent chez le même Libraire.

INSTITUTES au Droit Criminel, ou principes généraux sur ces matieres, suivant le Droit Civil, Canonique & la Jurisprudence du royaume, avec un Traité particulier des Crimes, par M. *Muyard de Vouglans*, Avocat au Parlement, *in*-4°. 12 l.

Suite. Instruction criminelle, suivant les Loix & Ordonnances du royaume, par le même, *in*-4°, de 1300 p. 14 l.

Le Voyageur François, 12 vol. 36 l.

La suite *sous presse.*

Nouvelle Encyclopédie portative, ou Tableau général des connoissances humaines, par M. *Roux*, *in*-8°, 2 vol. 1766. 12 l.

La même, *in*-8°, petit format, 2 vol. 1766. 9 l.

Le tome III *sous presse.*

Abrégé chronol. de l'Histoire Ottomane, par M. *de la Croix*, *in*-8°, petit format, 2 vol. 1768. 10 l.

Dictionnaire des faits & dits mémorables de l'Histoire ancienne & moderne, par le même, *in*-8°, petit format, 2 vol. 1768. 10 l.

Dictionnaire historique des mœurs, usages & coutumes des François, *in*-8°, 3 vol. 1767. 15

Dict. des femmes célebres, *in*-8°, 2 vol. 10. l.

Lettre sur le nouveau Tacite de M. de la Bletterie, par M. *Linguet*, *in*-12, broché, 1768, 1 l. 4 s.

La Pierre Philosophale, *in*-12, 10 s.

Théorie des Loix civ. *in*-12, 2 vol. 6 l.

Hist. des révol. de l'Emp. Romain, par M. *Linguet*, 2 vol. 6 l.

Hist. du Siecle d'Alexandre le Grand, nouv. édit. revue, corrigée, & entierement changée, 1 vol. 3 l.

Canaux navigables, *in*-12, 1 vol. 3 l.

La Cacomonade, *in*-12, br. 1 l. 4 s.

L'Aveu Sincere, *in*-12, br. 1 l. 4 s.

Hist. des Variations, par M. *Bossuet*, 5 vol. *in*-12, nouv. édit. 15 l.

Œuvres spir. de Fénelon, *in*-12, 4 vol. nouv. édit. 10 l.

Hist. Univ. de M. *Hardion*, 18 vol. 54 l.

Suite. Tom. XIX & XX. 6 l.